VITAM
IMPENDERE
VERO.

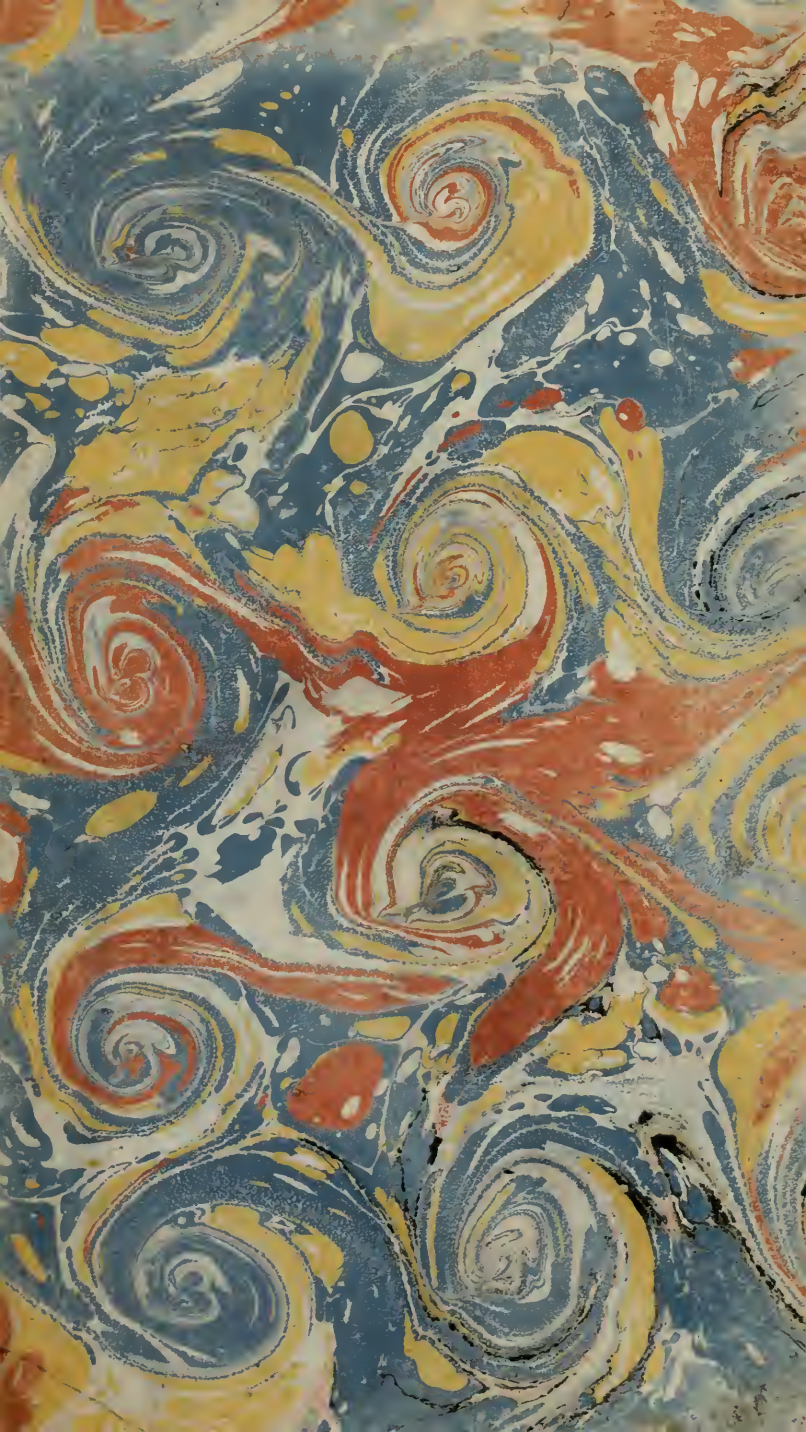
N° 80

R849c7

Library

of the

University of Toronto



par Dom. Joseph Cajot benedictin

Edition originale.

Par Dom Joseph Cajot, bénédictin de la Congrégation de Saint-Vanne, né à Verdun en 1726, mort à Hautvillers en 1779.

„Esprit original, ses divers ouvrages se ressentent d'un goût assez marqué pour le paradoxe." (G. Charvin, DLF, 18e s., I. 248)

LES PLAGIATS

DE M. J. J. R. DE GENEVE,

SUR

L'ÉDUCATION.

Grandia verba ubi ſunt? Si vir es, ecce nega.
MARTIAL. L. 2. Epigr.

D. J. C. B.

A LA HAYE;
Et ſe trouve à Paris,
Chez DURAND, Libraire, rue S. Jacques, à la Sageſſe.

M. DCC. LXVI.

ÉCOLE DE THÉOLOGIE

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lesplagiatsdemje00cajo

PRÉFACE.

PEU d'Auteurs ont essuié un déchaînement aussi universel que le célébre Jean-Jacques Rousseau..... Ici qualifié d'homme à paradoxes ; là reconnu pour ami des opinions les plus révoltantes ; ailleurs accusé de fomenter la discorde & l'indépendance ; on s'est imaginé lui faire grace, lorsque l'on s'est abstenu de le dévouer au bucher.

Sans avoir égard aux clameurs de la multitude, j'ose compatir à la triste destinée d'un homme

plus misantrope que méchant ; & je ne désespére pas de diminuer les torts dont on le charge peut-être à la légére. Car s'il n'a rien écrit contre l'abus des Sciences, qui n'ait été avancé par Lilio Gyraldi (*a*) ; les défauts du Copiste ne doivent être imputés qu'à l'imperfection de son modele.

Qu'y a-t-il dans les humiliantes situations des premiers humains, que Mariana n'ait détaillé aussi-bien que le Philosophe Genevois ; dans le Discours de l'*Inégalité* (*b*) ?

(*a*) Progymnasma adverſ. Litt. inter Opera Gyraldi, in-fol. *Basileæ* 1580.

(*b*) Mariana Soc. Jeſ. de Reg. Inſtitut. *Moguntiæ* 1605. L. 1. c. 1. Solivagi initio homines, incertis ſedibus, ferarum ritu &c.

A-t-on droit de reprocher à M. Rouſſeau, les rêveries du Pere Buffier, ſur la félicité des Sauvages, & les vains aſſujettiſſemens de la politeſſe (*a*) ? En dérobant à Locke, une partie de ce qu'il y a d'eſtimable dans *Emile* ; aux ſéditieux Ecrits d'Etienne de la Boetie, le venin du *Contrat Social* (*b*); à M. Nicole, à M. Boſſuet, de ſûrs préſervatifs contre le danger des Spectacles, M. Rouſſeau n'eſt nullement blâmable de ſouſcrire à la vérité qu'il rencontre comme

(*a*) Buffier Cours des Sciences, Diſſ. 5. in-fol. p. 974.

(*b*) Le Contre-un, ou l'Ante-noticon, Diſc. de la Servitude volontaire. Il ſe trouve dans les Mém. de Charles IX. A *Meidelbourg* 1578.

par hasard ; ni singulier de puiser des sentimens irréligieux dans les Livres qui les respirent.

Sextus Empiricus avoit soutenu, dès le second siécle, qu'il n'y a dans la Musique ni observation des nombres ni cadence : M. Rousseau vient de restreindre à la Musique Françoise, les principes de ce Septique ; il n'y a pas là, ce semble, grand effort d'imagination.

Le Devin de Village est une piéce charmante qui fera long-tems regretter la mort prématurée de M. Gauthier, Musicien de Lyon : il dépendoit du Public de discuter le fait, avant d'adjuger ce

drame à M. Rouſſeau (*a*). Quant à la nouvelle *Heloïſe*, elle a tant de conformité avec *Clarice*, que le Philoſophe Genevois eſt encore ici privé du mérite de l'invention. Il ſeroit le plus décidé Plagiaire dont on ait mémoire, ſi Labbe n'eût jamais exiſté. Grace à ce Jéſuite, M. Rouſſeau n'eſt pas même Original dans ſa méthode ; rien n'eſt plus facile à démontrer.

L'uſage du diſciple de S. Ignace, pour ôter au Public le ſoupçon de ſes emprunts, étoit d'inſulter aux Sçavans dont il uſurpoit les productions. Il défiguroit des

(*a*) Journ. Encyc. 1763. Mars, Avril.

Traités entiers, pour ſe les approprier, à la faveur d'un maſque inconnu. Ses exactions dans l'empire des Lettres étoient telles, en un mot, que l'on retrouvoit parmi ſes Ecrits, ce qu'il y a de mieux en tout genre, dans les Bibliothéques.

Appliquons à M. Rouſſeau ce que nous venons de dire du Pere Labbe; de leurs traits rapprochés il ne ſe formera qu'un ſeul tableau. Tous deux acquirent une grande célébrité à peu de frais: tous deux traiterent cavalierement leurs contemporains; ni l'un ni l'autre ne produiſirent rien de véritablement utile à la Patrie. MM. de Port-

Royal n'étoient aux yeux du Jéſuite, que des Verbiageurs, & M. Samſon qu'un mauvais Géographe; comme à ceux de notre Genevois, Locke paroiſſoit le fauteur des préjugés; & Crouzas un pédant.

A des parités ſi frappantes, il ne manque que la réalité de la Métempſycoſe, pour ſe perſuader que l'Ame du Pere Labbe, fait pénitence dans le corps d'un ſuppôt de Calvin.

Je laiſſe à des mains accoutumées au combat, l'honneur de venger la religion, des Sophiſmes de M. Rouſſeau. Qui ne connoît l'Inſtruction Paſtorale du pieux &

ſçavant Evêque du Puy, ſur la prétendue Philoſophie des Incrédules modernes, à laquelle notre Genevois a tant de part? Les Lettres de Jacob Vernes, contre cet Auteur: les nombreuſes réfutations d'Emile, qui ont été publiées avec un ſuccès dont le ſilence de M. Rouſſeau annonce le mérite & fait l'éloge : tous ces Ouvrages décélent l'inutilité des attaques ultérieures qu'une critique imprudente méditeroit à l'avenir.

Que l'Egliſe anathématiſe le Philoſophe impie; que la Police proſcrive le ſujet factieux ; leurs décrets me ſeront toujours ſacrés. Mais ces lugubres objets trop ſou-

vent reproduits, fatigueroient les Lecteurs & répugneroient à mes inclinations. Flétri par différens Tribunaux, ſuſpect à ſes Concitoyens, réduit à errer de Province en Province, M. Rouſſeau à longtems excité ma commiſération par l'excès de ſes diſgraces. Le détracteur des Loix, l'ennemi du bon ordre a été ſuffiſamment réprimé; le Plagiaire n'a point encore ſubi d'examen. Je me livre avec d'autant plus de ſécurité à ce genre de critique, qu'il ne porte atteinte ni à l'honneur ni aux autres qualités eſſentielles de l'honnête homme. Si dans quelques occaſions difficiles, il m'arrive de

parler avec trop de chaleur, mon zéle eſt juſtifié par la pureté de ſon principe. Un Chrétien, un cœur patriote, doit marquer ſa ſenſibilité aux outrages qui flétriſſent les objets de ſon culte & de ſon eſtime.

Dans la diverſité des matieres qu'embraſſent les Ouvrages de M. Rouſſeau, l'on s'étonne de ne remarquer ni garans ni citations; & ſelon moi, ce ſeroit un tout autre ſujet d'étonnement, de le trouver docile à une pratique qui réduiroit à rien la collection de ſes œuvres. Quand Bathylle ſe déclara furtivement, auteur du Diſtique, *Nocte pluit totâ &c.* il

ſouffrit que Virgile confondit ſa hardieſſe ; mais il ſe laiſſa encenſer auſſi long-tems qu'il trouva des duppes. Telle a été la conduite de tous les Plagiaires & telle eſt celle du Philoſophe Genevois. On a eu beau lui crier, Renoncez à vos principes inouïs ; défaites-vous de votre humeur ſinguliere, il n'avoit garde de diſſiper l'illuſion : cependant, un ſimple aveu ſuffiſoit pour remettre dans le train ordinaire, cet Ecrivain que le Public préconiſoit comme un Phénix. Il n'avoit qu'à dire, *Hobbes* m'a fourni ſes rêves politiques ; je dois à Corneille Agrippa, mes invectives contre le genre humain ;

à la Bruyere quelques caracteres triés dans le Livre de ce ſage Obſervateur ; tout étoit dit, on ne parloit plus de Jean-Jacques Rouſſeau.

Pour éviter de m'égarer ſur ſa trace, à travers un mêlange fantaſque de vérités conſtantes & de maximes haſardées, je réduirai mes obſervations au ſujet d'*Emile*, à un petit nombre de paralleles qui rendront ſenſibles, les rapports de cet Ouvrage avec les Auteurs que M. Rouſſeau a copiés. Ce terme a quelque choſe d'offençant, mais aſſez de preuves y donnent lieu, pour me croire diſpenſé de l'adoucir. Martial penſoit comme lui,

qu'il ne ſuffit pas d'avoir écrit des Brochures, pour ſçavoir compoſer un Livre. Emil. Préf.

..... Facilè eſt epigrammata bellè
Scribere, ſed Librum ſcribere, difficile eſt.

La maniere unique dont ce Poëte peignoit, le rendoit Juge compétant des Ouvrages d'eſprit; au lieu que le Citoyen de Geneve, preſque toujours réduit au foible mérite de Compilateur, ne ſe décide que par oui-dire, & n'a pour l'ordinaire que des opinions empruntées. » Les hommes ne ſont » point faits (ſelon qu'il le pré- » tend) pour être entaſſés en four- » millieres, mais épars ſur la terre, » qu'ils doivent cultiver. Plus ils

» ſe raſſemblent, plus ils ſe cor-
» rompent. Les infirmités du corps,
» ainſi que les vices de l'ame, ſont
» l'infaillible effet de ce concours
» trop nombreux. L'homme eſt de
» tous les animaux, celui qui peut
» le moins vivre en troupeaux.
» *Emil. T.* 1. *p.* 78. «. Paradoxe ainſi rendu par l'Auteur de l'Analyſe des Oeuvres du Chancelier Bacon, imprimée chez Arskée, 1755. 2 vol. in-12. *Quand on conſidére que les hommes ſe corrompent & s'empoiſonnent mutuellement, croiroit-t'on qu'ils ſont faits pour habiter enſemble? D'où vient que dans tous les lieux d'aſſemblée publique, on eſt ſujet aux pamoiſons?*

ſons ? C'eſt que les hommes ſouf-flent une peſte ſubtile. Les trou-peaux n'éprouvent pas ces altéra-tions dans leurs étables. Tom. 2. p. 329.

Combien d'autres penſées M. Rouſſeau a-t-il inſérées parmi ſes productions, avec auſſi peu de travail ? Ce Sophiſte tâche de nous perſuader » qu'à quinze ans, les » enfans ſont encore incapables de » connoître la Divinité. *Emil. T.* 2. » *p.* 325. Il appréhende que l'idée » trop tôt communiquée de l'Etre » Suprême, ne trace dans leur » cerveau des images difformes, » fantaſtiques, injurieuſes; & qu'ils » ne conçoivent plus étant hom-

» mes, d'autre Dieu que celui des » enfans. « *Ibid. p.* 327. *& T.* 4. *p.* 77.

L'Auteur des Penſées Philoſophiques, n'étoit point différemment affecté. *A peine un enfant entend-t il, qu'on lui demande,* Qu'eſt-ce que Dieu? *On lui inculque une des plus importantes vérités, d'une maniere capable de la décrier un jour au tribunal de la raiſon* N. 25..... *On nous parle trop tôt de Dieu. Qu'y a-t-il en effet de ſurprenant, ſi un jeune homme trouvant à l'âge de* 20 *ans, l'exiſtence de Dieu confondue dans ſa téte, avec une foule de préjugés ridicules, vient à la méconnoître?* N. 26.

Ainſi ſemblable au Caméleon, M. Rouſſeau prend la teinte des choſes, auſquelles il s'attache, ſans en conſerver aucune qui lui ſoit propre.

Fidéle à ſes engagemens, il devoit frayer des routes ignorées & s'appéſantir moins ſur l'obligation impoſée par la nature, aux meres d'allaiter leurs enfans & aux peres de pourvoir à leur éducation. C'eſt une matiere que la publication d'*Emile*, n'a rendu ni plus intéreſſante, ni mieux développée qu'elle n'eſt, dans une infinité de Livres concernant l'éducation. Rien n'obligeoit M. R. d'entretenir le Public, des devoirs des

Précepteurs ; car il répéte exactement les principes de Quintilien ; ni de traiter ſi au long, de l'inconvénient attaché à la fréquentation des Ecoles publiques, de la dépravation qui regne dans les grandes Villes, des débordemens occaſionnés par le luxe, de la tyrannie de l'opinion ; toutes vérités triviales où il n'y aura déſormais que redites à produire.

Quand il ſe plaint » que l'art » de former les hommes eſt encore » oublié, *Emil. Préf.* «, j'aimerois autant lui entendre dire : Mortels, qui que vous ſoyez, admirez la tranſcendance de mon mérite ; liſez mes Livres & brûlez vos Bi-

bliothéques. M. Rouſſeau excepte néanmoins de la foule, le ſçavant Locke ; mais il faudroit n'avoir pas lû *Emile*, pour méconnoître l'intérêt qui dicte ſon léger hommage. Qu'il eſt frivole cet hommage, qui à peine rendu, ſe trouve croiſé par une contradiction ! Si, comme l'aſsûre M. Rouſſeau, la République de Platon eſt le plus beau Traité d'éducation qu'on ait jamais fait ; *Emil. T.* 1. *p.* 13, eſt-il poſſible que ce ſujet ſoit tout neuf, après le Livre de Locke ? *Emil. Préf.* Ce n'eſt au reſte qu'une bagatelle ; & nous ne ſommes point dans le cas d'y regarder de ſi près.

Rendons à Locke, ce qui ap-

partient à Locke, & à d'autres perſonnages non moins diſtingués, ce qu'ils ſont en droit de révendiquer ; par ce moyen M. Rouſſeau reſſerré dans ſa véritable ſphére, ceſſera d'attribuer à la fécondité de ſon imagination, les ſervices que lui rend ſa mémoire. Tel eſt le but que je me ſuis propoſé. Si je l'ai bien ſaiſi, je donnerai plus d'étendue à mes pourſuites contre le Philoſophe Genevois, dès que le Public paroîtra le ſouhaiter ; & jamais il ne ſe ſera fait une ſemblable application de la fable du Geai, paré de plumes étrangeres.

AVERTISSEMENT.

POUR éviter les mépriſes, en cottant les pages d'Emile, j'avertis que je me ſuis ſervi d'une Edition contrefaite à Lyon, ſur celle de Jean Néaulme, à Amſterdam 1762, 4. *vol. in*-12.

LES

LES

PLAGIATS

DE Mr. J. J. R. DE GENEVE,

SUR

L'ÉDUCATION.

CHAPITRE PREMIER.

De quelques Anciens qui ont traité de l'Éducation, dans les Principes de M. J. J. Rouſſeau.

ENFIN, le vœu de l'Abbé des Fontaines eſt effectué; le Traité de la Moſaïque littéraire, ou l'art de compoſer des Livres, avec des piéces de rapport, qu'il ſouhaitoit ſi paſſionnément, exiſte dans

celui-ci (*a*). Je compare les Anciens à M. Rouſſeau, & des textes raſſemblés de divers Sçavans, mon Livre s'épaiſſit, je deviens Auteur. Un long préambule ſeroit ici ſuperflu; j'entre en matiere.

De tous les paradoxes mis au jour par le Philoſophe de Geneve, nul n'a auſſi conſtamment déplu, que de lui voir confondre les prémices de l'exiſtence humaine, avec le brutal inſtinct des animaux. » La premiere éducation doit être néga-» tive, ſi nous l'en croyons. Elle conſiſte » non point à enſeigner la vertu ni la » vérité; mais à garentir le cœur du vice » & l'eſprit de l'erreur. Pour empêcher » le mal de naître, ne vous preſſez point » de faire le bien, car il n'eſt jamais tel, » que quand la raiſon l'éclaire. Homme » prudent, obſervez bien votre éléve » avant de lui dire le premier mot. Laiſ-

(*a*) *Obſerv. ſur les Ecrits modernes, T. 2. pag. 285. 1735.*

» ſez long-tems agir la nature, avant de » vous mêler d'agir à ſa place, de peur » de contrarier ſes opérations «. *Emil. l. 2. p. 193.*

Cette morale inſenſée, renouvelle les folies que le Médecin Galien reproche à Favorin, dans un petit Traité *De la meilleure maniere d'enſeigner. Un Artiſan*, diſoit ce Diſciple de l'Ecole Pyrronienne, *n'applique pas d'abord ſon apprentif, aux coups de main; il l'engage à fixer les yeux ſur la manœuvre des Maîtres, avant de lui permettre la pratique de l'Art. Ainſi en doit-il être des Maîtres qui élevent l'enfance. Pour former un Orateur, un Grammairien, il s'agit moins de raiſonner que de guider. Ayons donc l'œil ſur nos éleves, mais ne les conduiſons pas. Laiſſons agir la nature, n'ajoutons rien à l'ordre de ſes progreſſions; autrement il arrivera de nos leçons ainſi déplacées, qu'elles nous rendront ſemblables à l'arpenteur, qui s'obſtineroit à meſurer un terrein ſans le ſecours de la toiſe; car il eſt illuſoire de vouloir former la raiſon*

de celui qui n'a point de jugement (a).

La lueur vacillante d'une lampe nouvellement allumée & comparée aux naissantes étincelles de l'entendement, détruit ce vain sophisme. Aristote longtems avant Favorin, conseilloit aux Précepteurs de ne rien exiger des enfans, qu'ils n'eussent atteint la puberté. Il supposoit, que cet âge, est l'époque où l'homme devient capable d'attention (*b*).

Ainsi, l'habileté de M. Rousseau, se réduit à déterrer dans de vieux Ecrits, les rêveries qui y étoient ensevelies. Quand il vote pour l'institution publique des enfans, quand il tient pour impossible de concilier dans le même individu, *l'honnête homme & le citoyen* (c);

(*a*) Vide opera Sexti Empyrici, Coloniæ Allobrog. 1621. in-fol. p. 497.

(*b*) Arist. l. 8. de Repub. c. 4.

(*c*) *Arist. de Rep. l.* 3. *c.* 4. Fieri non potest ut boni Civis virtus sit una perfecta; at virum bonum dicimus, virtute perfectâ.

Emil. l. 1. *p.* 12.

qu'il accuſe nos conventions ſociales d'ôter à l'homme ſon unité numérique, pour lui en donner une relative, enſorte que chaque particulier ne ſoit plus ſenſible que dans le tout, on diſcerne l'eſprit de la République d'Ariſtote (*a*). » Pour être quelque choſe, pour être » ſoi-même, pourſuit M. Rouſſeau, il » faut être décidé ſur le parti qu'on doit » prendre : le prendre hautement & le » ſuivre toujours (*b*) «. A ces grands traits qui caractériſent l'homme magnanime, je reconnois la définition qu'en donne Ariſtote, & ne ſuis point ſurpris que le Philoſophe de Geneve, place au rang des prodiges, l'heureux mortel qui la réaliſeroit. C'eſt du même Auteur que M. R. apprend à n'admettre

(*a*) *Ariſt. l.* 8. *de Rep. c.* 1. Civem neminem exiſtimare oportet ipſum eſſe ſuum, ſed omnis civitatis. Particula enim unuſquiſque civis, civitatis eſt.

Emil. T. 1. *p.* 11.

(*b*) *Id. l.* 4. *de Morib. c.* 8. Magnanimum inimicitias apertas gerere & apertè amare neceſſe eſt : tum apertè agere & dicere omnia.

Emil. T. 1. *p.* 12.

pour citoyens, que ceux qui participent à l'autorité souveraine (*a*). S'il bannit des langues modernes, les doux noms de Patrie & de Citoyens, il faut en chercher la raison dans l'égalité des conditions, sans laquelle, le Précepteur d'Alexandre, nioit qu'aucun Corps civil pût exister (*b*). L'admiration de notre Genevois, pour Lacédémone, ne paroît avoir de motif déterminant, que l'estime d'Aristote (*c*). Il le suit, au sujet des exercices manuels & du choix d'une profession mécanique (*d*). Il adopte ses idées sur la nature de l'amitié, sur le partage des talens produit par la diffé-

(*a*) *De Rep. l.* 3. *c.* 1. Civis nullâ aliâ re definitur magis quam quod sit Judicatûs & Magistratûs particeps.

(*b*) L. 7. de Rep. c. 17.

(*c*) L. 1. c. 8.

(*d*) *L.* 8. *c.* 2. Cum distincta sint liberalia munera ab illiberalibus, licet videre, talia utilia adolescenti esse tractanda quæ eum qui tractet non sordidum sunt redditura. Il est constant que M. R. avoit en vue ce passage d'Aristote, lorsquil disoit : *Il ne suffit pas de choisir un métier utile, il faut encore qu'il n'exige pas des gens qui l'exercent, des qualités d'ame odieuses.* Emil. T. 2. p. 118.

rence des génies ; différence qui rend une République plus floriſſante, que ſi une parfaite conformité de goûts réuniſſoit tous ſes membres. Digne maître d'un tel diſciple, il falloit qu'Ariſtote eût un admirateur, qui l'indemnisât du mépris des écoles.

En vain, pour livrer avec quelque prétexte l'enfance à la diſſipation, M. R. appelle à ſon ſecours la République de Platon, comme n'impoſant de devoirs aux enfans, que le choix des plaiſirs. Montagne qui l'a guidé, ne rend point ſon erreur excuſable. *C'eſt merveille* (dit celui-ci) *combien Platon ſe montre ſoigneux en ſes loix, de la gayeté & paſſe-tems de la jeuneſſe, & combien il s'arrête à leurs jeux, chanſons, ſauts & danſes.* Ainſi s'exprime Montagne L. 1. c. 25. Trop confiant ſur la bonne foi de ce Sceptique, M. R. répéte mot à mot que » Platon n'éleve les enfans qu'en fêtes, » jeux, chanſons & paſſe-tems «. *Emil. l. 2. p. 242.* Pour rencontrer auſſi juſte,

il faut avoir lû. Ni l'un ni l'autre pourtant, n'a ſçu rendre juſtice à ce ſage Athénien. Platon auroit-il merité le titre de Divin, s'il eût borné le ſçavoir des enfans à l'agitation machinale des brutes qui bondiſſent & qui végétent ? Ce Philoſophe tance un écolier qui joue aux noix trop paſſionnément. Le petit mutin ſe récrie qu'on le corrige pour bien peu de choſe : jamais l'habitude ne fût peu de choſe, répond Platon. Ce n'eſt pas là enſeigner que l'*on ne parvient à la ſageſſe que par la poliſſonnerie.* Emil. T. 1. p. 286. Dans la penſée de Platon, l'enfance eſt ſi difficile à manier, qu'il faut en quelque ſorte l'enchaîner. *Multis quaſi frænis conſtringendus eſt puer.* L'éducation qui n'aboutiroit qu'à développer les membres, qu'à les dreſſer aux graces du maintien ſeroit ignoble & groſſiere, ſelon cet Ancien, ſi elle n'étoit accompagnée de quelqu'exercice d'eſprit.

L'enfant eſt déja ſuſceptible d'avis ſalutaires quand il peut diſtinguer la voix

de ſes parens. C'eſt l'heure favorable de lui inſpirer l'amour de l'ordre, d'élever ſon ame à l'admiration des faits héroïques, de la plier au reſpect des choſes ſaintes, de ne négliger aucune des parties qui conſtituent le vrai citoyen. Il eſt honteux qu'un Chrétien rejette des leçons précieuſes même au Paganiſme. Platon a ſenti dans les enfans le beſoin d'inſtruction; le Philoſophe de Geneve traite de méthode pédenteſque tout ce qui s'y rapporte. *Nous n'avons que des tortures, que des chaînes à leur préſenter: nous ferions mieux d'exercer leur corps: parlez-leur de promenades, ils en peuvent ſçavoir juſques-là; parlez leur d'obéiſſance, ils ne ſçavent ce que vous voulez dire: mais ſurtout point de Livres, c'eſt un triſte ameublement pour leur âge.* Emil.

Divulguer ces maximes & vanter les ouvrages qui les réprouvent, n'eſt-ce pas ſe diffamer de plein gré? Si de l'aveu de M. Rouſſeau, la République de Platon eſt le plus beau Traité d'éducation

que l'on ait jamais fait, *Emil. T. 1. p. 13*; le Livre qui lui eſt formellement oppoſé, doit être la plus exécrable production qui ſoit ſortie de la main des hommes.

Aveugle fureur des ſyſtêmes, pourquoi nous enleves-tu le mortel le plus propre à peindre la vérité, avec ces traits de feu qui l'impriment dans les cœurs? Quelle harmonie dans le choix de l'expreſſion! Quelle variété, quelle fineſſe dans les penſées! Où le langage eſt-il plus pur, plus concis, plus élégant que dans les Ouvrages de M. Rouſſeau? Et toutes ces qualités, hélas! deviennent les interprétes du vice, bien loin de ſervir d'organes à la vertu.

Ce n'eſt pas ſeulement en calomniant Platon, que le Philoſophe de Geneve manifeſte l'obliquité de ſes deſſeins; il veut s'aſſocier Séneque, attendu que cet Ancien dit de la jeuneſſe romaine, qu'on ne lui enſeignoit rien qu'elle dût apprendre aſſiſe, *Emil. T. 1. p. 242.* Plaiſante façon de raiſonner! Debout, en plein air

ou renfermé dans un collége, l'écolier n'a beſoin que de guides qui mettent en jeu les reſſorts de l'eſprit par la voie du ſentiment. L'activité des jeunes gens, à Rome, ne décide donc point qu'ils n'euſſent aucune teinture des lettres. Qui ne ſçait que les Péripatéticiens honorerent le Lycée par leurs doctes promenades ? Séneque auſſi précis que Platon ſur la néceſſité d'aſſujettir de bonne heure, aux objets louables, les penchans de l'homme, enſeigne au ſecond Livre *de la Colére*, que l'on ne peut les étudier trop tôt. Il déſire qu'à peine débarraſſé des langes, on porte l'enfant à l'amour des lettres, & que l'on ſe ſerve de l'aiguillon des châtimens contre la réſiſtance des eſprits rétifs. *Lib. 3. Benef.*

Loin de mettre à profit des témoignages ſi précis, M. Rouſſeau s'efforce d'appuyer ſa méthode inactive d'un paſſage de Quintilien, qui, s'il l'eût rapporté dans ſon entier, formeroit un in-

vincible argument contre elle (*a*). Ce que notre Genevois cite de cet Orateur eſt réellement de lui ; mais ce n'eſt qu'une partie de ce qu'il dit. Voici le texte rétabli, & tel que M. Gédoyn l'a traduit. » Ne ſouffrons point qu'un enfant perde » ſes premieres années. Songeons que » pour les commencemens des lettres, » il ne faut que de la mémoire, & que » les enfans en ont plus que nous..... » mais auſſi ne ſuis-je pas ſi mal inſtruit » de la portée de chaque âge, que de » vouloir qu'on tourmente d'abord un » enfant & qu'on lui demande plus qu'il » ne peut ; car il faut ſe garder de lui » faire haïr les ſciences, dans un tems » où il ne peut encore les aimer, de peur » qu'il ne ſoit rebuté pour toujours de » l'amertume qu'on lui aura fait une fois » ſentir «. &c.

(*a*) Id imprimis cavere opportebit, ne ſtudia qui amare non poterit, oderit & amaritudinem ſemel perceptam, etiam ultrà rudes annos reformidet. *Quintil. Inſt. l.* 1. *c.* 2. *& Emil. T.* 1. *p.* 278.

Quintilien n'improuve donc que l'application portée à l'excès. » Il veut qu'on » prie, qu'on loue, qu'on careſſe un en» fant dans ſes études, afin qu'il ſoit » toujours bien-aiſe d'avoir appris ce que » l'on déſire qu'il ſçache «. Notre ſiécle n'eſt-il pas fort glorieux d'avoir produit un homme qui réforme à ſa guiſe les textes originaux, & qui trouve le ſecret de citer, pour garentir ſes écarts, les Auteurs qui les combatent ?

Je reviens à Platon, cité dans Emile, ſi à contre-ſens, qu'il ſeroit avantageux au citoyen de Geneve, de n'avoir jamais lû cet Auteur. On croiroit à l'entendre, que Platon *a tout fait quand il a bien appris aux enfans à ſe réjouir.* Eſt-ce donc borner leur éducation *à des danſes, à des jeux, à des chanſons*, que d'enjoindre aux Nourrices de les entretenir du culte des Dieux, de les porter dans leurs temples & de les rendre attentifs aux rits des ſacrifices (*a*)? C'eſt ainſi que l'on

(*a*) Cum lacte nutrirentur, multa à nutricibus de diis

ſe brouille avec ſoi-même, dès qu'on n'examine les choſes qu'en adverſaire & avec eſprit de parti.

M. Rouſſeau ne veut point d'un éleve malade, toujours inutile à lui-même & aux autres, qui s'occupe uniquement à ſe conſerver & dont le corps nuiſe à l'éducation de l'ame. » Que ferois-je en » lui prodiguant mes ſoins, ſinon dou» bler la perte de la ſociété & lui ôter » deux hommes pour un ? Qu'un autre » ſe charge de cet infirme, ajoute ce » charitable Précepteur ; je ne ſçais point » apprendre à vivre à qui ne ſonge qu'à » s'empêcher de mourir, *Emil.* «. Plongé dans les ténébres du Paganiſme, Platon n'étonne point avec de pareilles maximes (*a*) ; mais les renouveller ſous la

audiebant & in ſacrificiis videbant conſentaneâ. *Emil. l. 2. p. 86. Plat. l. 10. de Leg.*

(*a*) Herodicus cum eſſet valetudinarius, primùm quidem ſeipſum tum verò poſteritatem omnem multùm fatigavit.... at Æſculapius non cenſuit eum eſſe curandum qui non poſſet ex corporis ſui conſtitutione, præſcriptum à naturâ tempus vivere qui neque ſibi, neque civitati, utilis ſit vitâ. *Plat. l. 3. de Rep.*

Loi du Rédempteur, y revenir à diverſes repriſes dans un ouvrage que l'amour de l'humanité a dû ſuggérer ; je n'y puis réfléchir qu'en m'indignant contre celui qui outrage ſes contemporains, lors même qu'il prétend les inſtruire.

Il eſt des matieres indifférentes où l'eſprit abandonné à ſes propres déciſions, ne court d'autre riſque que de s'égarer pour revenir ſur ſes pas. Vingt fois M. Rouſſeau a fait ſentir que l'ignorance des devoirs traîne à ſa ſuite l'aviliſſement & l'ignominie ; il parloit ſelon ſon cœur. Mais quand il croit que » l'ignorance n'a jamais fait de mal, & » que l'on s'égare moins par ce qu'on » ne ſçait pas que par ce qu'on croit ſça» voir « ; notre Philoſophe parle encore d'après Platon ſans lui en faire honneur (*a*).

(*a*) In iis rebus de quibus nec ullam quis habuit cognitionem, minimè fieri poteſt, falſam opinionem indè contingere. De his verò quæ ſcimus & ſentimus, in his ipſis vertitur & quaſi flectitur opinio. *Plato in Theæteto.*

» Toujours la multitude ſera ſacrifiée » au petit nombre & l'intérêt public à » l'intérêt particulier : toujours ces noms » ſpécieux de juſtice & de ſubordination » ſerviront d'inſtrument à la violence, » & d'armes à l'iniquité : d'où il ſuit que » les ordres diſtingués qui ſe prétendent » utiles aux autres, ne ſont en effet uti- » les qu'à eux-mêmes (*a*) «. Cette indécente ſortie ſur les perſonnes conſtituées en dignité, vient encore des Livres de Platon, où M. Rouſſeau devoit la laiſſer pour ſon honneur & pour notre repos. Le même Ancien lui a fourni des régles très-ſenſées, concernant la premiere éducation, & en cela, il n'y a à reprendre que d'avoir oublié l'Auteur qui les lui ſuggére. En voici quelques fragmens dans leſquels on retrouvera ſans peine les traits du Philoſophe

(*a*) Ubi leges poſuerunt, declarant illud eſſe ſubjectis injuſtum, quod tamen ità factum erat, ut ſibi conduceret.... quò circà rectè ratiocinari conſtat, hoc ipſum eſſe juſtum, quod potentiori utile eſt. *Plato l.* 1. *de Rep. Emil. Tom.* 2. *p.* 247.

d'Athénes,

d'Athénes, bien que traveſtis ſous un maſque François.

» Comme le premier état de l'homme » eſt la miſére & la foibleſſe. Ses pre- » mieres voix ſont la plainte & les pleurs. » L'enfant ſent ſes beſoins & ne les peut » ſatisfaire ; il implore le ſecours d'au- » trui par des cris. *Emil. T. 1. p. 101.* » Quand l'enfant pleure, il eſt mal à ſon » aiſe, il a quelque beſoin qu'il ne ſçau- » roit ſatisfaire ; on cherche, on exa- » mine ce beſoin ; quand on ne le trouve » pas, les pleurs continuent. *Emil. ibid.* » Moins ſa maniere d'être eſt à ſa diſpo- » ſition, plus il demande fréquemment » qu'on le change ; il n'a qu'un langage, » parce qu'il n'a pour ainſi dire qu'une » ſorte de mal être. *Emil. ibid.* «. Cela eſt bien ; mais tout iroit mieux encore, ſi l'on rendoit juſtice à Platon qui obſerve toutes ces choſes, au ſeptiéme Livre des Loix (*a*).

(*a*) Omne animal ubi primum eſt natum, vocem

L'enfant se fortifie, ses membres prennent de l'accroissement, de la consistence, & son cœur s'ouvre aux passions. Le devoir d'un Gouverneur est de procurer à son éleve des amusemens qui lui adoucissent, par une prudente diversion, les combats de la partie sensitive. » Emile » rendu de fatigue, seul avec son chien, » & chargé de son fusil, revient plus » content de sa journée que tous les » chasseurs de Ruelle qui tirent autour » d'eux, sans gloire, sans art, & presque » sans exercice «. Cela devoit être ainsi; son modéle étoit au même Livre des Loix de Platon, que M. Rousseau s'est dispensé de citer, bien persuadé que les Lecteurs ne s'en douteroient point.

---

solet edere & inter cætera maximè humanum genus quod ad vocem edit ploratum, cum vehementiori modo præter cetera constringatur.... Nutrices cum explorare volunt quâ nam re infans indigeat, ea re illis admotâ, solent facere periculum, si enim racent rectè; sin vagire pergunt, se non rectè obtulisse conjiciunt.... declarant ergo clamores quid ament, quid refugiant pueri, signis haud fortunatis. *Plato l. 7. de Leg.*

On ſent déja quel degré de croyance mérite le citoyen de Geneve, lorſqu'il ſe glorifie *de ne pas voir comme les autres hommes.* Emil. Préf. Ce n'eſt pas tout : l'inſtituteur d'Emile enſeigne que » l'édu- » cation vient de la nature, ou des hom- » mes, ou des choſes. Que chacun de » nous étant formé par trois ſortes de » maîtres, le diſciple dans lequel leur » diverſes leçons ſe contrarient, eſt mal » élevé & ne ſera jamais d'accord avec » lui-même «. Ceci n'eſt plus à Platon ; mais eſt-ce à dire que M. Rouſſeau l'ait inventé ? Il joûte ici contre Plutarque, qu'il rend d'une maniere aſſez fidéle, quoiqu'en allongeant un peu le ton concis & ſerré du texte original. J'oſerai citer les termes d'Amiot, dont il eſt viſible que notre Genevois s'eſt aidé. *Emil. T. 1. p. 3.*

Pour faire un homme parfaitement vertueux, il faut que trois choſes y ſoient concurrentes, la nature, la raiſon, l'uſage. Le commencement nous vient de la nature,

le progrès des préceptes, & l'accompliſſement de l'uſage, & puis la cime de perfection de tous trois enſemble. S'il y a défectuoſité en aucune de ces trois parties, il eſt force que la vertu ſoit auſſi en cela défectueuſe. C'eſt du même canal qu'eſt émanée cette véhémente apoſtrophe. » Ame » vénale ! crois-tu donner à ton fils un » autre pere avec de l'argent ? Ne t'y » trompe point ; ce n'eſt pas même un » maître que tu lui donnes ; c'eſt un va- » let ; il en formera bientôt un ſecond «. *Emil. T. 1. p. 44.*

Ce trait, dont Plutarque & Diogene Laërce font honneur au Philoſophe Ariſtippe, n'a pas autant de graces ſous la plume d'Amiot, que ſous celle de M. Rouſſeau. Il conſerve néanmoins une énergie trop peu goûtée de nos jours. *Tu me demandes cent écus pour enſeigner mon fils ? ô Hercules ! c'eſt beaucoup : j'en pourrois acheter un bon eſclave. Il eſt vrai répond Ariſtippe, & ce faiſant, tu auras deux eſclaves, ton fils le premier & puis celui que tu auras acheté.*

Plutarque exhorte les meres à allaiter leurs enfans, & à ſe montrer dociles aux intentions de la nature, qui à cette fin leur donne deux mammelles. Il obſerve que dans la pratique d'un devoir ſi doux, les liens d'une mutuelle tendreſſe ſe formeront entre la mere & le nourriſſon. Des cas imprévus & d'une extrême néceſſité fondent les motifs d'une juſte diſpenſe ; mais des fonctions auſſi relevées ſeront toujours mal remplies par des femmes mercenaires ou vicieuſes. La prudence préſidera donc au choix des nourrices, & l'on n'aura pas moins égard à leurs mœurs qu'à la bonté de leur tempérament. Sur ce peu de lignes, il n'y a perſonne qui ne reconnoiſſe le précis des longues déclamations de M. Rouſſeau. *Emil. T. 1. p. 29. &c.*

Steèle, M. Pluche, Panage tout licencieux qu'il eſt d'ailleurs ; nos modernes inſtituteurs, en un mot, informeront la poſtérité, que les meres n'avoient pas beſoin du Philoſophe Genevois pour ap-

prendre leur devoir. Lui-même aura tout le tems de rougir, d'avoir dit, *qu'il n'aime point à remplir un Livre de choſes que tout le monde ſçait*, Emil. Préf. Car il n'en eſt gueres ſur quoi l'on ait moins beſoin de Livres.

» Meres qui ceſſez de l'être par une » coquéterie ridicule ou par une crimi- » nelle complaiſance pour vos maris ſen- » ſuels, ou qu'une vie qui n'eſt que le » tiſſu honteux de nuits tumultueuſes & » fatiguantes & de jours perdus dans les » bras du ſommeil, met hors d'état de » remplir les devoirs de la maternité; » à combien de ſuites fâcheuſes ne vous » expoſez-vous pas, en forçant la nature » d'ouvrir à votre lait d'autres voies que » celles qu'elle a pratiquées elle-même! » Que de maladies, que d'infirmités ne » ſucent pas avec un lait étranger vos » enfans, ces malheureuſes victimes de » votre molleſſe ou de votre cupidité!.... » Vos enfans! oui ce ſont les vôtres lorſ- » que les nourrices les reçoivent de vos

» mains, mais ce ſont les leurs quand » elles vous les rapportent. Elles ne s'en » ſéparent que les larmes aux yeux, & » les tendres nourriſſons, ne peuvent ſe » ſentir arracher aux mammelles qui les » ont allaités, ſans exprimer leur dou- » leur par des cris perçans. La nature » ne leur dit rien pour vous, & ſemble » vous punir de ce que vous l'avez étouf- » fée dans votre cœur, à leur égard «. C'eſt du Tome troiſiéme de l'Ethologie, du Chevalier de Cramezel, qu'eſt extrait ce patétique morceau. Il ſuffiroit ſeul, pour détromper M. Rouſſeau, du prix qu'il met peu modeſtement à ſes avis.

Voulez-vous que l'enfant conſerve ſa forme originelle? (dit confidemment notre Genevois) *ſitôt qu'il naît emparez-vous de lui: vous ne reuſſirez jamais ſans cela. Comme la véritable nourrice eſt la mere, le véritable précepteur eſt le pere.* Emil. Tom. 1. Pour mettre le Lecteur en état de juger ce qui revient à M. Rouſſeau de cette idée, je rapporterai le texte Latin de

Plutarque, plus laconique en cet endroit, & moins obscur que la traduction d'Amiot. *Pædagogi primùm accipientes ab ipso lacte puerum, sicut nutrices corpus formant, ita ipsi animum fingunt.* T. 2. N. 30. Plutar. M. Rousseau se félicite de ses découvertes sur le passage de l'enfance à la jeunesse, quoi qu'il ne soit que l'écho du Philosophe de Cheronée. » C'est ici, selon notre Genevois, que » l'homme naît véritablement à la vie ; » jusques ici, nos soins n'ont été que » des jeux d'enfans ; ils ne prennent » qu'à présent une véritable importan- » ce «. Ce Philosophe avoit avancé précédemment, que le plus dangereux intervalle de la vie humaine, est celui de la naissance à l'âge de douze ans, » c'est » le tems, ajoute-t-il, où germent les » erreurs & les vices. *Emil. T. 1. p. 192.* «. Voilà des décisions bien différentes.

Il faut avouer que l'instituteur d'Emile excelle dans l'art d'embellir ses originaux. Mais supposons-le contemporain

d'Amiot : je m'aſſure que l'on ne verra d'autre différence que celle que l'inégalité d'âge, met entre les perſonnes qui ſe reſſemblent le mieux. *Ayant déſormais aſſez diſcouru touchant la bonne nourriture des enfans, je paſſerai à l'âge de l'adoleſcence.... Qui ne ſçait que les fautes de l'enfance ſont faciles à r'habiller? mais les péchés des jeunes gens bien ſouvent ſont énormes. C'eſt pourquoi, il faut que les bons & ſages peres, principalement à cet âge-là, faſſent le guet.*

Je deviendrois diffus ſi je continuois d'oppoſer Plutarque à M. Rouſſeau ; l'un & l'autre regardent l'uſage des verges comme un châtiment d'eſclave. Chacun de ſon côté, conſeille aux maîtres, de ne point ſe roidir avec inflexibilité contre les goûts de la jeuneſſe. Tous deux défendent de donner aux écoliers, un ton de déclamateurs & de leur faire apprendre des rôles de Théâtre. Je remplirois aiſément pluſieurs pages, des penſées qui leur ſont communes, ſur

l'importunité du caquet de certains enfans à qui l'on permet de tout dire ; sur la sotte vanité des parens qui songent plus à les faire briller dans les cercles, qu'à les former en particulier. Ce sont-là de vieilles maximes, que leur extrême trivialité tourna en Vaudeville, longtems avant la naissance de M. Rousseau.

Peres charmés de vos enfans
Recevez un avis sincere,
Etant seuls prenez votre tems
Pour jouir des plaisirs de pere :
Mais en public en vérité,
Suspendez la paternité.

Le pere aveugle croit toujours
Que son fils dit choses exquises :
Les autres voudroient être sourds
Qui n'entendent que des sottises ;
Mais il faut de nécessité,
Applaudir à l'enfant gâté, &c.

Sur un passage de Plutarque, passage tronqué & mal entendu, le Philosophe Genevois prétend que la viande est peu naturelle aux enfans, & toute la raison qu'il allégue, dérive de leur indifférence

pour cette ſorte d'aliment. *Emil. T. 2. p. 408.* Mieux vaudroit ſe figurer que les ſubſtances ſucculentes ſont pernicieuſes au genre humain, parce qu'un eſtomach cacochime s'en trouve incommodé. Peu propres d'abord à digerer la chair des animaux, les viſcères du nouveau né acquiérent par dégrés, l'élaſticité des fibres motrices, la chaleur néceſſaire à la trituration & tout ce qui concerne la perfection de l'œconomie animale.

Notre Genevois diſſimule avec adreſſe, ces vérités inconteſtables, en prodiguant, comme au hazard, dans ſa ſublime traduction des paroles de Plutarque, toutes les fleurs de l'éloquence. Termes ſonores, images brillantes, périodes cadencées, tout concourt en effet à ſéduire le Lecteur, qui ſe trouve preſque réduit uniquement à lui ſçavoir gré de ce hors-d'œuvre. Il n'a garde d'obſerver que les effrayantes qualifications d'ames ſanguinaires, de caracteres féroces dont Plutarque flétrit les perſonnes qui admettent la viande

en leurs repas, ſont moins la ſuite d'un ſentiment naturel, que l'effet d'un zéle religieux, aſſorti aux principes de la Metempſycoſe adoptés chez les Payens. *Quid enim ſi in hoc corpus cognati cujuſpiam anima conceſſerit?* Plutar. de eſu carn.

Quoi qu'il en ſoit, d'inſidieux paralogiſmes ne ſtatuent rien contre la pratique preſque auſſi ancienne que le monde, d'immoler à Dieu l'élite du bétail : pratique perpétuée ſous la Loi de Moïſe, en tant qu'elle renferme l'acte d'un déſiſtement relatif au droit de l'homme, ſur les créatures. Abel auroit-il entretenu des troupeaux s'il ne lui eût été permis de s'en ſuſtenter ? Les Patriarches ſe vêtoient de la peau des bêtes, que faiſoient-ils de leur chair ? Si nous ſommes obligés de paſſer les viandes au feu & que l'on infére qu'il eſt indiſpenſable de les dénaturer, pour nous les rendre propres ; ce raiſonnement ſera extenſible au pain, nourriture ſalubre autant que néceſſaire. Vivons donc avec ſobriété de

tout aliment quelconque : c'eſt le moyen de n'envier aux Gaures, aux Banians, aux Lotophages, ni l'innocence des mœurs, ni la ſecurité prétendue du commerce, qu'apparemment M. Rouſſeau, n'a pas mieux vérifiées que ſes autres obſervations touchant les Sauvages. S'il étoit une nation qui ſe plût au carnage, j'augurerois mal de ſa vertu. Mais aucun peuple civiliſé, ne s'écarte à cet égard, des régles d'une ſage modération. Il y a loin des découvertes du fidéle Obſervateur, aux bruſques incartades d'un atrabilaire à qui les imaginations baroques paroiſſent toujours les mieux fondées. Le Charcuitier qui de ſang froid écorche les animaux, le Boucher qui ſe dévoue à les dépécer, le Sauvage qui dévore leurs chairs palpitantes, compoſent un ordre d'hommes, dont nous abhorrons le genre de vie. Il eſt plus étranger à nos inclinations, que la ſale manœuvre des aides de cuiſine ne l'eſt aux délices d'une table ſomptueuſement ſervie. Quelques ex-

ceptions discordantes érigées en principes par M. Rousseau, décélent beaucoup de légereté. Je ne vois en lui, qu'un déclamateur qui pour multiplier ses feuilles, entasse sans choix tout ce qui s'offre aux délires de sa plume.

Aucune nation ne causa sur la terre d'aussi grands ravages que les Romains. Des traces de sang marquerent jadis les conquêtes de ce peuple vainqueur, auquel on ne reproche nulle part d'avoir été carnassier. L'Anglois cité au second Livre d'Emile, en exemple des mauvais effets de la viande sur les mœurs, ne doit point tant à cette nourriture, la dureté de son caractere, qu'à la position isolée de la Grande Bretagne & à l'indépendance qu'il colore du nom de Liberté nationale.

Par une preuve inverse, on démontreroit le peu d'analogie des alimens, aux passions de l'homme, en considérant que les gens de la campagne, forcément réduits à vivre de laitage & de fruits,

gardent le plus ſouvent avec leur frugalité, des penchans brutaux.

Notre Genevois ſuppoſe que les légumes forment un lait plus doux que la viande. Il prétend que la ſubſtance animale fourmille de vers. Inconvénient dont on n'a rien à craindre (dit-il) avec les fruits & les herbes. Opinion bizarre autrefois ſoutenue par M. Hecquet, & victorieuſement attaquée par M. Andry, Docteur en Médecine. Mais M. Hecquet n'a qu'une maniere de penſer ſur les propriétés des légumes, au lieu que le Philoſophe de Geneve, ne vante dans Emile *T. 1. p. 75*, leur uſage, que pour prétendre, au Contrat ſocial, *L. 3. c. 8.* que *les légumes trop aquatiques pour être nourriſſans, ne ſont preſque comptés pour rien ſur les tables.* Voilà comme il détruit d'une main, ce qu'il avoit élevé de l'autre.

Quoique cette matiere ſoit étrangere à mon plan, on ſouffrira qu'elle y trouve place : aucun critique que je ſçache, n'y

ayant prêté une ſuffiſante attention. Je tiens d'ailleurs pour impoſſible d'éviter tout écart, en ſuivant un Ecrivain qui s'en permet de fréquens. Nous lui voyons dédier ſon Traité d'Éducation *à une bonne mere*, Préf. Emil. & débuter par des régles qui préparent l'eſprit du Lecteur à des notions propres à leur objet. Mais emporté hors de ſon ſujet, dès la dixiéme page, il initie une femme aux profondeurs de la plus abſtraite politique, & s'efforce de lui rendre ſenſible, la différence de l'homme naturel & de l'homme civil. Il fait venir, on ne ſçait comment, l'hiſtoire de Régulus, l'aventure de Pédarete, les Républiques de Carthage & de Lacédémone, pour retomber ſur l'enfant qui naît. On eſt obligé aſſez ſouvent, d'aller chercher à la fin du ſecond ou du troiſiéme Livre, le fil de ce qu'on avoit commencé à lire dans le premier. Quel moyen de procéder avec ordre, à la diſcuſſion d'un Ouvrage qui n'en a point? Je le fais obſer-

ver

ver une fois pour toutes, & je m'épargnerai déſormais l'ennui de le répéter. Louons la pureté du ſtyle, les beautés qui y ſont éparſes, les traits heureux qui s'y rencontrent & demeurons-en là. On ne peut nier qu'il n'y ait dans Emile, divers morceaux bizarrement liés, à force de chercher dequoi les remplir, ſans que le génie s'en ſoit mêlé. Cependant cette matiere fourniſſoit aſſez d'elle-même : il n'étoit pas beſoin d'uſer d'adreſſe, pour y placer des traits étrangers.

Qui eſt-ce qui n'a pas lû les Epîtres de Séneque, ſon Livre de la briéveté de la vie, celui de la vie heureuſe ? Panegyriſtes du créateur d'Emile, examinez l'exactitude de ſa traduction : elle le mérite. D'Ablancourt n'eût pas mieux réuſſi. Mais ceſſez d'en faire un original, un homme unique dans ſa façon de penſer, & daignez réfléchir que je ne vous demande rien que preuve en main.

A meſure que j'inſiſterai ſur l'examen

de cette partie, l'on verra ſi M. Rouſſeau, en doit les détails à ſa ſeule imagination : préparons-nous d'avance aux preuves du contraire.

C'eſt par le fond même des choſes qu'on doit examiner le prix d'un Livre. S'il n'y a point de beautés vraies, ſolides, eſſentielles, tirées des ſentimens de l'ame, dans les Ecrits de Séneque, qui n'enrichiſſent ceux de notre Genevois : ce ſera ſans doute, un fâcheux préjugé contre celui-ci.

» Vivre, ſelon M. Rouſſeau, ce n'eſt » pas reſpirer : c'eſt agir, c'eſt faire uſa- » ge de nos organes, de nos ſens, de nos » facultés, de toutes les parties de nous- » mêmes qui nous donnent le ſentiment » de notre exiſtence. L'homme qui a le » plus vécu, n'eſt pas celui qui a compté » le plus d'années, mais celui qui a le » plus ſenti la vie. Tel s'eſt fait enterrer » à cent ans, qui mourut dès ſa naiſſance. » *Emil. T. 1. p. 20.* «. Il y a dans cette penſée, un vol fait à Séneque, vol très-mal dé-

guiſé (*a*) auſſi-bien que dans la ſuivante. » Otez la force, la ſanté, le bon témoi-» gnage de ſoi, tous les biens de cette » vie ſont dans l'opinion. Otez les dou-» leurs & les remords de conſcience, » tous nos maux ſont imaginaires. *Emil.* » *T. 1. p. 148.* «. Ces idées, dis-je, ſont comme autant de ſources d'où il s'éleve des vapeurs heureuſes dans l'ame de M. Rouſſeau : ce qui ne doit point engager envers lui notre reconnoiſſance : car on a beau dire, je n'appelle Auteurs originaux que ceux qui ont de belles penſées & non pas ceux qui nous rendent les belles penſées d'autrui (*b*).

(*a*) Impletur vita cum animus ſibi bonum ſuum reddidit & ad ſe poteſtatem ſui tranſtulit. Quid octoginta anni juvant per inertiam exacti ? Non vixit iſte ſed in vitâ moratus eſt.... actu vitam metiamur non tempore. *Senec. Epiſt. 94.*

(*b*) Libet ita definire ut beatum dicamus hominem, cui unum bonum honeſtas, unum malum turpitudo. Tunc enim pura mens eſt & ſoluta omnibus malis, cum non tantum laceratione ſed etiam vellicationes effugerit ; nec ſine ſanitate quiſquam beatus eſt. *Senec. de vita beata.*

Je le prends encore ſur le fait, quand il veut nous donner pour ſiennes, les réfléxions de Séneque ſur la perte du tems : écoutons notre Genevois. » Les » hommes diſent que la vie eſt courte » & je vois qu'ils s'efforcent de la ren- » dre telle. Ne ſçachant pas l'employer, » ils ſe plaignent de la rapidité du tems, » & je vois qu'il coule trop lentement » à leur gré. Toujours pleins de l'objet » auquel ils tendent, ils voyent à regret » l'intervalle qui les en ſépare. L'un vou- » droit être à demain, nul n'eſt content » de l'heure préſente, tous la trouvent » trop lente à paſſer. Il n'y en a peut- » être pas un, qui n'eût réduit ſes ans » à très-peu d'heures, s'il eût été le maî- » tre d'en ôter au gré de ſon ennui & » au gré de ſon impatience, celles qui » le ſéparoient du moment déſiré. *Emil.* » *T. 1. p. 154.*

Je reconnois ſans peine pour être de Séneque ces traits que M. Rouſſeau s'efforce envain de rajeunir. Il y a de la

petiteſſe d'eſprit d'aimer mieux être ſurpris honteuſement en fraude, que d'avouer ſa dette (*a*). On n'aime point à trouver des marques de ſtérilité dans un homme qui croit ne reſſembler à perſonne & qui fait avec tant de fracas les honneurs de ſes talens. Non, malgré la différence de l'idiome, le preſtige d'une diction qui ne peut être aſſez louée, M. Rouſſeau, ne nous en impoſe point. Quand Séneque me ſeroit moins familier, je ne laiſſerois pas de reconnoître ſa morale, le ton qu'il ſçait donner à la raiſon, ſon génie en un mot, dans les paſſages que je viens de déſigner.

Notre Genevois inſiſte ; » s'il eſt un ſeul » d'entre vous qui ſçache mettre aſſez de » tempérance à ſes deſirs, pour ne jamais » ſouhaiter que le tems s'écoule, celui-là

(*a*) Major pars mortalium de naturæ malignitate conqueritur quod in exiguum ævi gignimur.... non exiguum tempus habemus, ſed multum perdimus. Satis longa vita eſt, ſi tota benè collocaretur præcipitat quiſque vitam ſuam & futuri deſiderio, laborat præſentium Tædio. *Senec. de vit. brev.*

» ne l'eſtimera point trop courte. Vivre » & jouir ſeront pour lui la même choſe, » & dût-il mourir jeune, il ne mourra » que raſſaſié de jours. *Emil. T. 4. p. 192. & ſeq.* On ne pouvoit choiſir un plus mauvais moyen pour obtenir le titre d'Auteur original. Car M. Rouſſeau n'a pas plus de part à cette maniere de raiſonner, qu'à toutes les précédentes. Il jette une gaze légere ſur les ſujets qu'il traite pour en déguiſer le principe : celui-là n'échappera pas à ma critique (*a*).

J'ôterois à cet Ouvrage, un de ſes plus beaux traits & au Lecteur un ſujet d'édification, ſi je ne lui faiſois part des vérités onctueuſes que nous devons, ſur l'abus du tems, à l'Auteur *du Tableau de la mort.* Les grands traits dans les images, les tours naïfs & heureux, les expreſſions patétiques de M. Caraccioli,

(*a*) Qui nullum non tempus in uſus ſuos confert, nec optat craſtinum nec timet : .... quantulacumque itaque ſufficiet & ideò quandò ultimus dies venerit, non cunctabitur ſapiens ire ad mortem. *Senec. de brev. vit.*

tout cela prouve que notre Genevois n'a pas le privilége excluſif d'écrire avec énergie. » A peine le Printems paroît, » que nous demandons l'Automne, de » ſorte que ſi nous étions exaucés, nous » paſſerions tout à coup de l'adoleſcen- » ce, à l'âge décrépit.... L'exiſtence du » tems nous eſt à charge, & nous avons » une frayeur étonnante d'en voir la fin. » Que d'attentions en conſéquence, pour » le perdre & le profaner! &c. «.

Je prévois que la plus grande partie de ce volume ſera ſemée d'une érudition rarement amuſante, ne négligeons point l'occaſion d'y ſemer quelques fleurs.

Trop aveugles humains quelle erreur vous enyvre ?
Vous n'avez qu'un inſtant pour penſer & pour vivre,
Et cet inſtant qui fuit eſt pour vous un fardeau !
Avare de ſes biens, prodigue de ſon être,
Dès qu'il peut ſe connoître
L'homme appelle la mort & creuſe ſon tombeau.
L'un courbé ſous cent ans eſt mort dès ſa naiſſance.
L'autre engage à prix d'or ſa vénale exiſtence:
Celui-ci la tourmente à de pénibles jeux.
Le riche ſe délivre au poids de la fortune
Du tems qui l'importune,
C'eſt en ne vivant pas que l'on croit vivre heureux.

Abjurez ô mortels cette erreur insensée !
L'homme vit par son ame & l'ame est la pensée.
C'est elle qui pour vous doit mesurer le tems,
Cultivez la sagesse : apprenez l'art suprême,
De vivre avec soi-même,
Vous pourrez sans effroi compter tous vos instans.

Je ne sçais s'il n'est pas plus glorieux à M. Thomas d'avoir composé de si beaux Vers, qu'il ne l'est au citoyen de Geneve, d'avoir fait son Heloïse. Conseiller le bon usage de la vie, c'est mériter d'en obtenir une longue. Apprendre à la jeunesse l'art funeste d'en éluder la destination, d'en accourcir l'étendue, c'est conniver à ses désordres & se rendre digne d'en partager l'opprobre.

Reprenons nos paralléles de Séneque & du Philosophe Genevois. Il est certain qu'en reprochant à Hobbes, d'avoir dit » que le méchant est un enfant robuste «. M. Rousseau avoit appris du Précepteur de Néron, que toute méchanceté vient de foiblesse, & que qui pourroit tout ne feroit jamais de mal. *Emil. T.* 1. *pag.*

106. & T. 3. p. 76. (*a*). C'eſt après avoir lû l'Epître 94. de cet Ancien, qu'il poſe pour maxime inconteſtable que les premiers mouvemens de la nature ſont toujours droits ; qu'il n'y a point de perverſité originelle dans le cœur humain ; qu'il ne s'y trouve pas un ſeul vice, dont on ne puiſſe dire comment & par où il y eſt entré. *Emil. T. 2. p. 189.* (*b*).

J'aurois cru qu'un Philoſophe qui ſe glorifie dans ſes Ecrits (*c*) d'être conſtamment attaché à la croyance de l'Egliſe de Geneve, auroit raiſonné ſur le péché originel, d'une maniere conſéquente aux principes de Calvin. On ſçait que cet Héréſiarque en a parlé en des termes qui feroient honneur au Catholique le mieux inſtruit (*d*). Mais telle eſt l'inévitable

(*a*) Magnitudo cum manſuetudine : omnis enim ex infirmitate feritas eſt. *Senec. de vit. beat.*

(*b*) Erras ſi exiſtimas nobis cum vitia naſci. Supervenerunt, ingeſta ſunt.... nulli nos vitio natura conciliat, nos illa integros & liberos genuit. *Senec. Epiſt. 94.*

(*c*) *Préf. au Diſc. ſur l'inégalité.*

(*d*) Calvin. Comment. in Geneſ. c. 2.

deſtinée de M. Rouſſeau, s'il ſort du cercle ordinaire de ſes Plagiats, c'eſt pour s'enfoncer dans un dédale d'abſurdités qui le déshonorent.

Vivre, eſt le métier que cet artificieux Précepteur veut apprendre à Emile. » En ſortant de mes mains, il ne ſera, » dit-il, ni Magiſtrat, ni Soldat, ni Prê» tre. Il ſera premierement homme; tout » ce qu'un homme doit être, il ſçaura » l'être au beſoin, tout auſſi-bien que » qui que ce ſoit, & la fortune aura beau » le faire changer de place, il ſera tou» jours à la ſienne.... Appropriez l'édu» cation de l'homme, à l'homme. Ne » voyez-vous pas qu'en travaillant à le » former excluſivement pour un état, » vous le rendez inutile à tout autre «. *Emil. T. 1. p. 117. & T. 2. p. 103.*

On ne peut diſconvenir de la ſolidité de cette éducation : elle n'a toute fois rien de nouveau pour qui connoît la 94e. Epître de Séneque (*a*). Les ouver-

(*a*) Ariſto hanc Philoſophiam ait plurimum proficere

tures que M. Rouſſeau y a priſes, occaſionnent les raiſonnemens de la page 20e du premier Livre d'Emile, de la 153e & 326e du ſecond. » Emile doit apprendre » à ſupporter les coups du ſort, à braver » l'opulence & la miſére.... Le tems » ou la mort ſont nos remedes; mais nous » ſouffrons d'autant plus que nous ſavons » moins ſouffrir. La premiere loi de la » réſignation nous vient de la nature.... » O homme reſſerre ton exiſtence, reſte » à la place que la nature t'aſſigne : ne » regimbe point contre la dure loi de la » néceſſité. Ce qui ne ſouffre point d'ex- » ception, c'eſt l'aſſujettiſſement de » l'homme à la douleur, aux maux de » ſon eſpéce, aux périls de la vie, enfin » à la mort. Plus on le familiariſera avec » ces idées, plus on le guérira de l'im-

---

quam qui benè intellexit quid in quâ re faciendum ſit ſibi ipſe præcepit.... qui ſe totam ad vitam inſtruxit non deſiderat particulatim admoneri doctus in totum, non quomodo cum uxore, aut cum filius viveret, ſed quomodo benè viveret. *Epiſt.* 94.

» portune ſenſibilité qui ajoute au mal, » l'impatience de l'endurer «. Séneque avoit très-décidément le même fonds de Philoſophie, au texte ci-devant indiqué (*a*).

Il eſt viſible que M. Rouſſeau ne ſe doute point qu'aucun de ſes lecteurs ait la moindre teinture des ouvrages de cet Ancien, ou il faut convenir que notre Genevois court de plein gré après l'opprobre. La république des Lettres devroit adopter la loi de Lacédémone, qui pardonnoit les vols faits avec adreſſe, & puniſſoit les voleurs quand par leur peu de ſubtilité, ils ſe laiſſoient ſurprendre dans leur larcin. Je n'inſiſte pas ſur cette obſervation qu'il eſt plus aiſé

(*a*) Efficias opportet ut ſciat pecuniam nec bonum nec malum eſſe. Efficias ut quidquid expaveſcimus, ſciat non eſſe tam timendum quam fama circumfert; nec dolorem quoque nec mortem. Sæpè in morte quam pati lex eſt, magnum eſſe ſolatium.... in dolore pro remedio futuram obſtinationem animi, qui leviùs facit ſibi quidquid contumaciter paſſus eſt.... omnia fortiter accipienda, quæ mundi neceſſitas imperat. *Senec. Ep.* 94.

de ſentir que de démontrer. » Le vrai » contentement n'eſt ni gai ni folâtre, » dit encore M. Rouſſeau; jaloux d'un » ſentiment ſi doux, en le goûtant on y » penſe : on le ſavoure, on craint de » l'évaporer. Un homme vraiment heu- » reux reſſerre pour ainſi dire le bon- » heur autour de ſon cœur.... Jamais les » cœurs ſenſibles n'aimerent les plaiſirs » bruyans. *Emil. T. 2. p. 223.* «. L'habitude de notre Genevois à s'emparer de ce qui eſt à ſa bienſéance, l'emporte de nouveau ſur ſa prudence. Il ne fait pas mal le perſonnage d'un des ſept freres dormans qui s'étant éveillé contoit pour nouvelles, des choſes qui s'étoient paſſées depuis pluſieurs ſiécles. En effet, le Livre de la Vie heureuſe par Séneque, a paru ſi reſpectable à M. Rouſſeau, qu'il l'enchâſſe fidélement dans les réflexions qu'il diſtribue au genre humain. Comment y procéde-t-il ? C'eſt en décidant qu'on apperçoit plus de vigueur dans les hommes dont les jeunes ans ont été pré-

ſervés d'une corruption prématurée, que dans ceux dont le déſordre a commencé avec le pouvoir de s'y livrer (*a*). *T. 3. Emil. p. 233.* C'eſt par le déſordre du premier âge, dit-il, que les hommes dégénérent. *Emil. ibid. p. 262.* Cette moralité a quelque choſe de frappant, je le veux; mais je ne prends point le change. Séneque auſſi inſtructif que M. Rouſſeau, mais beaucoup moins confiant, enſeigne la même doctrine (*b*). Croit-il donc étourdir le monde par le ton déciſif qu'il affecte? L'envie de ſe traduire en bel eſprit fait bientôt évanouir les réflexions qu'elle n'a pu empêcher. On inſtruit ceux qui ne nous demandent point d'inſtructions, pendant qu'on cherche à favoriſer ſes propres entêtemens & à

(*a*) Sapientum remiſſæ voluptates & compreſſæ, modeſtæque ac vix notabiles. Iſta quæ ſpectantur ad quæ conſiſtitur, foris nitent introrsùs miſera ſunt. *De vit. beat.*

(*b*) Quiſquis ad virtutem acceſſit, dedit generoſæ indolis ſpem: qui voluptatem ſequitur, videtur enervis, fractus, degenerans vir. *Ibid.*

donner de belles couleurs à ſa témérité. Paſſons à un autre Commentaire de Séneque, que l'inſtituteur d'Emile tâche, avec ſa hardieſſe accoutumée, de nous préſenter pour une idée neuve. » Quand » Emile ne ſçauroit rien, dit M. Rouſ- » ſeau, peu importe, pourvu qu'il ne ſe » trompe pas, & je ne mets de vérités » dans ſa tête que pour l'affranchir de » l'erreur. *L.3. p.* 24. Avant de l'inſtrui- » re de nos ſentimens commencez par lui » apprendre à les apprécier. Eſt-ce con- » noître une folie que de la prendre pour » la raiſon ? Pour être ſage, il faut diſcer- » ner ce qui ne l'eſt pas.... C'eſt ainſi » qu'il ſçaura comparer l'opinion à la vé- » rité, car on ne connoît point les préju- » gés quand on les adopte «. *Ibid. p. 80.* Notre Genevois eſt encore d'intelligence ici avec le Philoſophe Romain. Ne rougira-t-il jamais de joindre l'effronterie à l'ingratitude (*a*) ?

(*a*) Nihil proficient præcepta, quandiù error menti obfuſus eſt : alioquin doces illum quid ſano faciendum

Mais ce qui paroîtra ſans doute inconcevable, Emile, à qui ſon Gouverneur n'a communiqué d'autre Livre que Robinſon & Télémaque, récite divers lambeaux de Séneque avec une volubilité qui tient du prodige. » Que ferai-je » avec la fortune que mes parens m'ont » laiſſée ? Je commencerai par n'en point » dépendre. Je relâcherai tous les liens » qui m'y attachent : ſi on me la laiſſe, » elle me reſtera ; ſi on me l'ôte, on ne » m'entraînera point avec elle. Je ne me » tourmenterai point pour le retenir, mais » je reſterai ferme à ma place.... Pour » moi toutes les chaînes de l'opinion » ſont briſées ; je ne connois que celles » de la néceſſité «. *T. 4. p. 405.*

Ego divitias & præſentes & abſentes æquè contemnam : nec ſi alibi jacebunt triſtior, nec ſi circa me fulgebunt animoſior.

ſit, non ſanum efficis. Vitia removenda ſunt nec præcipiendum quod fieri illis manentibus non poteſt. Niſi opiniones falſas expuleris, nec avarus quomodo utendum pecuniâ exaudiet, nec timidus quomodo pericula contemnet. *Senec. Epiſt. 94.*

Ego

Ego fortunam nec venientem sentiam nec recedentem. . . . nihil opinionis causâ, omnia conscientiæ faciam. Senec. de vita beat.

» C'est vous, ô mon Maître, qui m'avez fait libre, en m'apprenant à céder » à la nécessité. Qu'elle vienne quand il » lui plaît, je m'y laisse entraîner sans » contrainte, & comme je ne veux pas » la combattre, je ne m'attache à rien » pour me retenir «. *Ibid.*

Virtus fortiter stabit, quidquid evenerit feret: omnemque difficultatem sciet legem esse naturæ. Ego laboribus quanticumque erunt parebo.

» Je vivrai si l'on me nourrit: je mourrai » si l'on m'abandonne «. *Emil. T. 4. p. 407.*

Quid enim an frustum panis, desit, cui non deesset posse mori?

» Que m'importe ma condition sur la » terre? Que m'importe où que je sois? » Par-tout où il y a des hommes, je suis » chez mes freres. *Ibid.*

Ego terras omnes tanquam meas videbo,

meas tanquam omnium ubicunque homo eſt, illic beneficio locus eſt. Senec. de vit. beat.

Ma main ſe laſſe à tracer tant de paſſages Latins. Si le Lecteur m'en croit, il ne jugera point par ceux-ci de tous les autres; mais en parcourant Séneque, il verra tous les autres, comme ceux-ci. Quel Auteur a plus fréquemment que M. Rouſſeau, invectivé contre la tyrannie de l'opinion! Quel autre que lui a gardé moins de ménagemens, dans les plaintes injurieuſes qu'il adreſſe à ſon ſiécle? » Nous étoit-t-il réſervé d'élever » un trône à l'opinion, de nous aſſervir » à ſon empire, de ne fonder notre exiſ» tence que ſur les jugemens d'autrui «? *Emil. T. 2. p. 171.* Liſez Séneque, vous verrez que ce blâme, s'adreſſe aux hommes de tous les âges. *Opinio eſt quæ nos cruciat & tanti quodque malum eſt quanti illud taxavimus.* Senec. ad Martiam.

» L'ingratitude ſeroit plus rare, ſi les » bienfaits à uſure étoient moins com» muns.... ſi vous me vendez vos dons,

» je marchanderai ſur le prix. C'eſt d'ê-
» tre gratuits qui les rend eſtimables «.
Emil. T. 2. p. 239. Multos experimur ingratos, plures facimus, quia graves exprobratores, exactoreſque ſumus. Ita gratiam omnem corrumpimus. Senec. de Benef.

Il n'eſt point de ſi grand ſervice,
Croyez-moi, mon cher Bienfaiteur,
Qui ne ſe perde & ne périſſe,
Par le caquet de ſon Auteur.
MARTIAL *Epigr. 3. L. 3.*

Au moins devions-nous remercier M. Rouſſeau, dirons les Apologiſtes de cet Etranger, d'avoir naturaliſé Séneque avec les François. Une Langue ignorée du vulgaire, telle que la Latine, rend nuls, pour qui n'en a pas l'intelligence, les ſages préceptes que les Anciens nous ont tranſmis; raiſon futile & détruite par les innombrables traductions de Séneque, qui ont été faites. Non content d'obſerver, *p. 39. T. 1*, » que l'homme
» eſt heureux dans ſon enfance, de ne
» connoître que les maux phyſiques,

» maux bien moins douloureux que les » autres «. Le Philoſophe de Geneve répéte la même maxime *pag. 148*, & réitére à la 150e que nos maux moraux ſont tous dans l'opinion, hors un ſeul, qui eſt le crime. Il a déja été remarqué combien Séneque inſiſte ſur ces vérités pratiques : mais pour cette fois, nous ne les irons point chercher ſi loin. On jugera en quoi M. Buffon eſt moins inſtructif que M. Rouſſeau ; car chacun eſt duement averti, que celui-ci ne *ſe ſoucie point de remplir un Livre de choſes que tout le monde ſçait.* Emil. Préf.

» Dans l'homme le plaiſir & la dou- » leur phyſiques, ne ſont que la moin- » dre partie de ſes peines & de ſes plai- » ſirs.... Le bonheur eſt au-dedans de » nous-mêmes, il nous a été donné ; le » malheur eſt au-dehors & nous l'al- » lons chercher. La jouiſſance paiſible de » notre ame eſt notre ſeul & vrai bien. » Moins nous déſirons & plus nous poſ- » ſédons.... Ce n'eſt donc pas la réalité,

» c'eſt la chimére qu'il faut craindre. Ce » n'eſt ni la douleur du corps, ni les ma- » ladies, ni la mort; mais l'agitation de » l'ame, les paſſions & l'ennui qui ſont » à redouter «. Ainſi s'exprime M. Buffon, dans un Diſçours ſur la nature des animaux.

C'eſt d'après l'idée fortement méditée, des calamités humaines, que M. Caraccioli, a donné au public, *La jouiſſance de ſoi-même*, Ouvrage tendant à détacher l'homme des objets extérieurs, pour lui découvrir les ſources d'une félicité indépendante des ſenſations. Or on ne doit pas craindre que pour conſigner, leurs Ouvrages à la poſtérité, MM. Buffon & Caraccioli, aient beſoin d'être répétés par Jean-Jacques. Leurs Livres, marqués au coin du goût & des talens, ne ceſſeront d'être recherchés que quand le ſentiment de l'honnête & du beau, ſera totalement éteint.

Je diſſimulerois envain mon embarras, à pourſuivre M. Rouſſeau, dans un

labyrinthe entre-coupé de mille ſentiers divers. Un trait d'hiſtoire, une régle de droit, une obſervation phyſique, les penſées d'un homme de bien, les ſaillies d'un fou, ne ſont quelquefois dans ſes œuvres que le contenu de la même page. J'oſerai eſſayer de démêler les replis de ſa déraiſonnable méthode, en continuant de diviſer par Chapitres, les matieres qui mériteront d'être diſcutées. Si j'ai le bonheur de faire goûter mes remarques ſur les objets qui ſont les plus frappans dans la lecture d'Emile, je croirai avoir démontré que ce ſeroit une peine perdue de les étendre ſur d'autres.

CHAPITRE II.

Parallèle de M. J. J. Rouſſeau, de M. de Sainte-Marthe, de M. Deſeſſarts, ſur l'Éducation corporelle des enfans.

LES Gaulois couvroient ſi légérement les enfans nouveaux nés, qu'ils demeuroient expoſés à toutes les impreſſions de l'air. Cette dangereuſe épreuve ne différoit gueres des bains froids auxquels les Germains aſſujettiſſoient les leurs. Ariſtote l'inſinue dans la liberté du choix de ces deux moyens, qu'il croit également propres à renforcer le tempérament de ces foibles créatures (*a*). Averroës vouloit que dans l'eau froide on infusât du ſel. Galien aimoit mieux que l'on ſe

(*a*) Prodeſt ſtatim ab ineunte ætate pueros frigoribus aſſuefacere. Multi Barbari hunc morem retinent, ut pueri ſimul atque nati ſunt, in frigidum flumen immergant. Alii ut brevi integumento veſtiant quod Galli faciunt. *Ariſtot. L. 7. de Rep.*

ſervît de vin ; d'autres prétendoient qu'il falloit y mêler du miel. Cœlius Rhodigin, après avoir paſſé en revue toutes ces opinions, finit par s'en mocquer & ce n'eſt pas à tort. Si la nature eût deſtiné l'homme à de ſemblables aſſujettiſſemens, elle n'eut pas manqué de le munir d'une peau aſſez dure pour les ſupporter ſans riſque. Ainſi voyons-nous que l'Ane eſt de tous les animaux, celui que les intempéries de l'air affectent le moins. Que ceux qui ſeront jaloux de reſſembler à ce riſible Quadrupéde, bravent à la bonne heure l'eau chaude & l'eau froide ; je ne ſuis pas plus diſpoſé à les imiter, diſoit plaiſamment Rhodigin, que de battre les bois avec les lions & les ours, à l'exemple des anciens Germains (*a*). Locke étoit d'avis que l'on plongeât les enfans dans l'eau froide ; plaignons M. Rouſſeau, d'avoir adopté la bévue de ce Sçavant, & négligé pluſieurs autres pré-

(*a*) Lection. Antiq. L. 6. c. 2.

ceptes, qui éterniſeront ſa mémoire.

» Accoutumés à regarder comme ex-
» cellent, tout ce qui eſt éloigné de nous;
» nous attribuons à ces bains, la force
» des Sauvages, la bonté de leur tempé-
» rament. Nous avons même entendu
» pluſieurs perſonnes, ſouhaiter qu'on
» adoptât parmi nous leurs uſages à ce
» ſujet. Ce ſouhait eſt louable par la pu-
» reté de ſon motif; mais nous oſons
» aſſurer que l'exécution en ſeroit perni-
» cieuſe «. Ce ſont les paroles de M. Deſeſſarts, qui déduit ſes raiſons contre la pratique des bains froids, avec cette noble aſſurance qu'inſpire une bonne cauſe. Notre Genevois n'y prête aucune attention : il la réſervoit toute au Chapitre ſuivant, dont il s'eſt tellement pénétré, qu'à force d'y réflechir, il l'a cru de ſon invention. Je ne perds point de vue ce que je dois à la vérité & à la bienſéance. Mon jugement eſt né de l'effet qu'a produit en moi la lecture *du Traité de l'Éducation corporelle des enfans en bas*

âge (a). Si M. Rouſſeau n'en a pas daigné nommer l'Auteur, il faut réparer cette petite négligence & remercier notre Genevois, de n'avoir pas alteré le texte de cet excellent Livre, manége aſſez ordinaire dont il ſe couvre quand il veut adopter avec quelque ſûreté, les productions d'autrui. Il s'agit en ce lieu, de la maniere d'emmailloter les enfans. Sur cette partie de leur traitement, M. Deſeſſarts s'énonce avec une véhémence capable de réveiller les ſentimens de la nature, d'émouvoir les entrailles, d'attendrir les perſonnes les moins ſuſceptibles de pitié. *Quel appareil ! que de liens ! que d'entraves ! à peine ſortis de leur priſon, nous les reſſerrons* (les enfans) *dans un eſclavage mille fois plus dur que le premier. Ce ſeroit peu néanmoins de leur ôter dans ces premiers tems, le mouvement libre des parties du corps, ſi la géne où nous les tenons, n'influoit point pour l'avenir,*

(a) *A Paris chez Thomas Hériſſant*, 1760.

ſur la bonne conformation & les mouvemens de ces mêmes parties.... Quoique les membres dans un adulte ſoient beaucoup plus ſolides que dans un enfant, il n'en eſt point cependant qui ne reſſente un mal-aiſe, une géne, quand il eſt trop ſerré dans ſes habits.... les liens dont on ſerre les enfans, ne doivent-ils pas produire ſur leur tendre machine, des effets plus ſenſibles & plus dangereux ?

Les vaiſſeaux qui ſe diſtribuent à la peau & aux muſcles, rétrécis par cette forte compreſſion, ne peuvent recevoir qu'une très-petite quantité de ſang, & ce qu'ils en reçoivent ne coule que difficilement.... Enveloppés de langes, ils ſont expoſés à ſe ſalir d'excrémens dont l'acrimonie ne peut que leur nuire, & ils y croupiſſent ainſi, juſques à l'heure, à laquelle la nourrice a coutume de le remuer. L'embarras de remettre toutes ces enveloppes, eſt certainement la cauſe de leur négligence, leurs cris annoncent leurs ſouffrances, & ſi malheureuſement ils ſont entre les mains d'une nourrice dont

le cœur ſoit incapable de pitié, &c.

Ce long extrait de M. Deſeſſarts eſt ſuivi de conſidérations de la même force, ſur le danger de trop ſerrer les enfans dans leur maillot & de leur ôter ainſi tout moyen de changer de ſituation. *Le corps étant moins comprimé, la circulation ſe fera plus librement dans toutes les parties; l'enfant aura la facilité de remuer un peu ſes membres, qui en prendront un peu plus de force. Il n'y a pas lieu de craindre que cette liberté de mouvement lui ſoit pernicieuſe. La contrainte du maillot eſt la cauſe la plus ordinaire de ces difformités, &c.... Pour s'en convaincre, que l'on jette les yeux ſur les enfans de nos payſans. Que l'on liſe ce que les voyageurs diſent de la ſtructure droite & réguliere du corps des Sauvages. Pourquoi y a-t-il parmi eux ſi peu d'enfans affligés de difformités? La différence vient ſans doute, de ce que leur foible corps n'eſt point eſtropié par les entraves du maillot, &c.*

Quelqu'étendu que ſoit ce paſſage,

il l'eſt moins encore qu'il ne conviendroit, s'il falloit expoſer à quel point l'habitude de piller prend chez M. Rouſſeau les droits d'une poſſeſſion inconteſtable. On ne doit plus s'étonner que notre Genevois ſe concilie tous les ſuffrages : M. Deſeſſarts étoit un trop bon modéle, pour ne pas tranſmettre l'élévation de ſa touche, l'énergie de ſon coloris à celui qui poſſéde au ſuprême dégré, le talent d'imiter. Voici en quels termes ce Littérateur-Charlatan s'en acquite.

» L'enfant nouveau né a beſoin d'é-
» tendre ſes membres pour les tirer de
» l'engourdiſſement où raſſemblés en un
» peloton, ils ont reſté ſi long-tems. On
» les étend il eſt vrai : mais on les em-
» pêche de ſe mouvoir. . . . l'enfant étoit
» moins à l'étroit, moins gêné, moins
» comprimé dans l'*amnios*, qu'il n'eſt
» dans ſes langes. L'inaction, la con-
» trainte où l'on retient les membres
» d'un enfant, ne peuvent que gêner la

» circulation du ſang, des humeurs, » empêcher l'enfant de ſe fortifier, de » croître & altérer ſa conſtitution. Dans » les lieux où l'on n'a point ces précau- » tions extravagantes, les hommes ſont » bien proportionnés, &c. Quand l'en- » fant eſt bien lié, on le jette dans un » coin, ſans s'embarraſſer de ſes cris.... » Tous ceux qu'on a trouvés dans cette » ſituation, avoient le viſage violet; la » poitrine fortement comprimée ne laiſ- » ſant pas circuler le ſang, il remontoit » à la tête.... De cette multitude d'en- » fans qui chez les peuples plus ſenſés » que nous, ſont nourris dans toute la » liberté de leurs membres, on n'en » voit pas un ſeul qui s'eſtropie «. *Emil. T. 1. &c.*

Je m'en tiens à cette partie du texte de M. Rouſſeau: car il eſt aſſez diſgracieux de n'être que Copiſte. Otez au Philoſophe de Geneve les idées adoptées de M. Deſeſſarts, ſur les maillots des enfans; il ne lui reſte preſque rien

& ce rien eſt très-peu de choſe pour un Auteur qui veut briller.

M. Deſeſſarts enſeigne en termes formels, » qu'il n'eſt point de coutume plus » funeſte pour les enfans, que de les » tenir continuellement en repos. Il ne » veut ni chariots roulans ni liſieres: » dans le Congo, l'uſage eſt de coucher » les enfans nuds ſur la terre, pour les » endurcir & les rendre plus agiles. Ce » qui fait qu'ils ſe traînent ſur les ge- » noux & ſur les mains dès les premiers » mois. Nous n'entrons pas (continue-t- » il) dans le détail des jeux que l'on doit » permettre aux enfans. Ceux qui met- » tent tout le corps en mouvement, tels » que la courſe, la peaume & le balon, » ſont les plus avantageux «. C'eſt auſſi ce que M. Rouſſeau a eu ſoin d'inſérer fort ponctuellement, au ſecond Livre d'*Emile*. Il n'étoit point du tout naturel que notre Obſervateur Genevois, négligeât une diſcipline ſi prudente, après

avoir pillé le Corps du Chapitre, où elle eſt recommandée.

Peut-on s'intéreſſer à la réputation juſtement acquiſe de M. Deſeſſarts, ſans être en même-tems indigné contre l'Uſurpateur de ſon travail ? Il ne ſera pas bien difficile de faire connoître le peu de part qu'il a aux grandes idées dont il fait parade en continuant d'expliquer les devoirs des meres & des nourrices. Je me trompe : M. Rouſſeau aſsûre qu'il ne fût jamais d'humeur à ſe prévaloir des études d'autrui ; & c'eſt apparemment ſans y penſer qu'il a inſéré dans ſon Traité d'Éducation, pluſieurs fragmens conſidérables de la Pédotrophie de Sainte-Marthe. » Ces douces meres (s'écrie » M. Rouſſeau) qui débarraſſées de leurs » enfans, ſe livrent aux amuſemens de » la ville : ſçavent-elles cependant, quel » traitement l'enfant reçoit au village « ? *Emil. L. 1. p. 25.*

Forſitan & puerum procul amandabis ad illam,

Nempe

Nempe infirmæ ætatis ne incommoda mille,
Suaves abrumpant somnos & gaudia turbent.

PEDOTROP. Lib. 2.

Voilà un bon & salutaire avertissement, à l'aide duquel je pourrois faire montre d'une érudition assez étendue. Mais ce n'est pas de cela dont il s'agit. Bornons-nous *à la Pédotrophie* & confrontons-lui les passages d'Emile qui s'y rapportent. On discernera sous un autre langage, l'empreinte primitive de leur Auteur. C'est ainsi, soit dit en passant, que M. Rousseau prétend satisfaire à l'engagement pris, d'éviter les routes battues. La longueur du morceau, m'empêche de le rapporter en entier; il suffira d'en copier quelques endroits, avec lesquels notre Plagiaire a cru nous prendre pour duppes.

» Maris prudens, il faut immoler à la » paix, l'amour paternel. Heureux qu'on » trouve à la Campagne, des femmes » plus continentes que les vôtres! Plus » heureux, si le tems que celles-ci ga-

» gnent, n'eſt pas deſtiné pour d'autres » que vous «! *Emil. L. 1. p. 28.*

Felix illa animi quam non tenet impius error,
Cui nec amatorem tam cæca libido mereri eſt,
Poſt habitâ ſobole, ut verum malè ſanus amorem,
Vincat amor, matriſque affectus exigat omnes.

Un Poëte, ami de Sainte-Marthe, ſi ce n'eſt peut-être Sainte-Marthe lui-même, traduiſit ceci en Vers François tels qu'on les compoſoit ſous le regne de Henri III. (*a*).

Quoi mépriſant ainſi de nature la Loi,
Tu quittes ces plaiſirs pour un autre que toi?
Heureuſe mille fois & mille fois la femme
Qui n'eſt en cette erreur & que l'ardente flamme,
Des paſſions d'amour, n'aveugle tellement
Que pour être plus belle aux yeux de quelqu'amant,
Elle oublie les ſiens, trop ingrate, & préfére
Un amour impudique au devoir d'une mere.

» Il faudra que l'habitude change la » nature & l'enfant mal ſoigné aura le » tems de périr avant que ſa nourrice

(*a*) *Les Imitations de Sainte-Marthe*, à Paris chez Villery in-4°. pag. 202. 1633.

» ait pris pour lui une tendreſſe de mere. » De cet avantage même, réſulte un in- » convénient, c'eſt celui de partager le » droit de mere ou plutôt de l'aliéner ; » de voir ſon enfant aimer une autre » femme autant & plus qu'elle «. *Emil. L. 1. p. 30. &c.*

Dulcia quis primi capiet gaudia riſus ?
Et primas voces & blæſæ murmura linguæ :
Tu ne fruenda alii potes iſta relinquere demens ?

» On ſort de la nature par une route » oppoſée, lorſqu'au lieu de négliger » les ſoins de mere, une femme les porte » à l'excès ; lorſqu'elle fait de ſon enfant » ſon idole.... qu'elle augmente & nour- » rit ſa foibleſſe pour l'empêcher de la » ſentir.... A force de plonger leurs en- » fans dans la moleſſe, elles les prépa- » rent à la ſouffrance, elles ouvrent leurs » pores aux maux de toute eſpéce, dont » ils ne manqueront pas d'être la proie «. *Emil. L. 1. p. 35.*

At puerum nimiâ dum ſedulitate tuetur,
Cæcus amor neu ſopitum fortè aſperæ lædant,

Frigora, liberiore frui vetat aëris hauſtû,
Perdidit heu miſerum! infelix & merſit acerbo
Funere &c.

» C'eſt ſurtout dans les premieres an-
» nées de la vie que l'air agit ſur la conſ-
» titution des enfans.... Je ne ſerois
» donc pas d'avis qu'on tirât une payſan-
» ne de ſon village pour l'enfermer en
» ville dans une chambre. J'aime mieux
» qu'il aille reſpirer le bon air de la cam-
» pagne. *Emil. L. 1. p. 78.*

Sed neque tuta ſatis domus optandive Penates,
Illa placent campi quæ ſeſe attollit aperto
Æquore.

» Envoyez donc vos enfans ſe renou-
» veller, pour ainſi dire, eux-mêmes &
» reprendre au milieu des champs la vi-
» gueur qu'on perd dans l'air mal ſain
» des lieux trop peuplés «. *Emil. Lib. 1. p. 80.*

..... Neque clauſa reconde
Uſque domi in latebris, ſed apertas defer in auras.

» On étouffe les enfans dans les villes
» à force de les tenir renfermés & vêtus.

» Ceux qui les gouvernent en ſont encore à ſçavoir que l'air froid loin de » leur faire du mal les renforce & que » l'air chaud les affoiblit, leur donne la » fiévre & les tue. *Emil. L. 1. p. 83....* » En général on habille trop les enfans » & ſurtout durant le premier âge, il » faudroit plutôt les endurcir au froid » qu'au chaud; le grand froid ne les incommode jamais quand on les y laiſſe » expoſés de bonne heure: mais le tiſſu » de leur peau trop tendre & trop lâche » encore, laiſſant un trop libre paſſage » à la tranſpiration les livre par l'extrême chaleur à un épuiſement inévitable «. *Emil. L. 2. p. 316.*

At muliebre modo, ingenium cum neſciat uti
Parte ferè hac peccare ſolet dum infantis ineptam
Curam agit, ut pluſquam ſatis eſt loca frigida viter,
Semper & immodico nova membra reſolvat
. . . . . .
Nempe importuni ſenſim traxere calores
Spirituum intùs, quicquid erat vitamque fovebat,
Qui dum abeunt vivi ſimul caloris
Nativos ignes &c. &c.

Je ne m'arrêterai point aux fonctions

des nourrices, à la qualité des alimens qui leur conviennent, à la maniere de ſoigner les enfans lors de l'éruption des premieres dents, tous objets d'une trop grande importance pour avoir échappé au zéle de M. de Sainte-Marthe. Heureux l'obſervateur de qui les vues ſeront déterminées d'après un ſemblable modéle !

Du plan d'éducation propoſé par M. Rouſſeau, retranchons les diſcours amers, les déclamations pleines de fiel qui ſont étrangeres au principal objet de ſon Livre, les maximes erronées tendantes au renverſement de la religion, cet Auteur méritera nos éloges au lieu des regrets que l'abus de ſes talens nous arrache. Car *dans cet alliage*, ainſi qu'il l'a dit lui-même (*Emil. Préf.*) *le bien ſe gâte & le mal ne ſe guérit pas.*

Que fait au commencement du ſecond Livre d'Emile, cette violente apoſtrophe ? *Mes peuples ſont mes ſujets dis-tu fierement. Soit, mais toi qu'es-tu ? Le ſujet*

de tes miniſtres & les miniſtres à leur tour, que ſont-ils ? Les ſujets de leurs commis, de leurs maîtreſſes, les valets de leurs valets.... Ces prêtres, ces ſoldats, juſqu'à des enfans vont te mener comme un enfant toi-même au milieu de tes légions. Tu as beau faire jamais ton autorité réelle n'ira plus loin que tes facultés réelles.... Le ſeul qui fait ſa volonté eſt celui qui n'a pas beſoin pour la faire de mettre les bras d'un autre au bout des ſiens : l'homme vraiment libre ne veut que ce qu'il peut & faire ce qu'il lui plaît. T. 1. p. 157.

Ce langage inſolent étoit bon dans la bouche de l'eſclave Davus, qui l'adreſſoit à ſon maître, au milieu du déſordre des Saturnales. Il n'étoit pas néceſſaire que M. Rouſſeau, commentât avec tant d'emphaſe, cette Satyre, la ſeptiéme du ſecond Livre d'Horace : il devoit faire parler ce Poëte dans ſa langue, le Lecteur intelligent n'eut aſſurément rien perdu au change.

Tu ne mihi Dominus rerum imperiis hominumque

Tot tantiſque minor. . . . .
Tu mihi qui imperitas, aliis ſervis miſer atque,
Duceris ut nervis alienis mobile lignum.
Quis nam igitur liber? Sapiens ſibique imperioſus,
Fortis & in ſeipſo teres atque rotundus (a).

La vérité quand elle eſt hors de place ne déplaît gueres moins que l'erreur, & ſouvent elle eſt plus cauſtique qu'une Satyre manifeſte. Mais parce qu'on poſſédera la dangereuſe facilité de prêter, à l'art de ſophiſtiquer, toutes les apparences de la bonne foi, on ſe croira fondé à dire que *nous n'avons aucun bon traité d'éducation.* Emil. Préf. On refuſera de conſidérer que pour former le cœur, éclairer l'eſprit, étendre le bon ſens, diriger le goût des jeunes citoyens; l'ap-

(a) *Voyez le Code de la Nature p. 93 in-12. chez le Vrai Sage*, 1757.

Combien d'orgueilleux mortels n'ont que le vain titre de maîtres.... Puiſſans Monarques, voulez-vous bien m'apprendre qui eſt votre premier favori? Votre Maîtreſſe? Je vous dirai qui regne en votre place. Non ils n'uſurpent point votre autorité; leur valet-de-chambre, leur ſoubrette, peut-être leur palfrenier; que ſçais-je, enfin quelque choſe de plus vil encore gouvernent vos Etats, &c.

plication des préceptes aux cas particuliers, indique d'elle-même les circonſtances du meilleur plan.

Toujours en guerre avec ſes contemporains, le Philoſophe Genevois ne ſe borne pas aux reproches de leurs foibleſſes réelles : il s'attache à noircir des uſages innocens, à controuver aux meilleures actions des motifs ſiniſtres, à déprimer certaines pratiques qu'une tendreſſe peut-être aveugle jointe au torrent de la coutume fit adopter & qu'une ſage déférence à des leçons plus pures décréditera peu à peu. Je parle de la mode invétérée d'aſſujettir par des ligatures les membres des enfans nouveaux nés ; uſage qui vient de ſi loin que Séneque en fait expreſſément mention au ſixiéme Livre des Bienfaits (*a*). Par conſéquent, ce n'eſt point un blâme à rejetter ſur nos mœurs, où M. Rouſſeau conviendra que depuis

(*a*) Parentes ne liberorum immatura libertas membra detorqueat, in rectum exitura conſtringunt. *Senec. L. 6. de Benef.*

dix-huit ſiécles environ, les meres ſont ſans entrailles & ſourdes au cri de la nature.

En voyant dans les Ecrits de M. R. les matieres confondues, les bienſéances offencées, le ton outrageant des inſultes préferé à la voie de la perſuaſion ; je ſerois tenté de l'aſſocier non aux paiſibles Genevois d'aujourd'hui, mais aux Allobroges, qui gouvernoient Geneve quand Céſar aſſervit les Gaules ; peuple féroce qui ſe faiſoit un honneur biſarre de ſes égaremens & les conſacroit par des monumens publics (*a*). Pour peu que j'inſiſtaſſe ſur les reproches que mérite notre Genevois, je deviendrois moi-même complice de ſon défaut dominant ; je me livrerois, comme lui, à l'aigreur des propos, aux airs déciſifs & tranchans. Mais comme il ne s'agit pas tant de ſes mœurs

(*a*) D. O. M. S. *Quò non Allobrogas rapit furor & cupiditas ſua, &c.* Cette Inſcription ſe voit à l'entrée de l'Hôtel-de-Ville, à Geneve. Dict. Géogr. de la Martiniere, Art. *Geneve.*

que de ſes ouvrages ; mon attention doit ſe tourner vers ces derniers & m'apprendre à ne point confondre les écarts de l'homme de lettres avec d'odieuſes perſonnalités qui le déshonorent.

Nous commençons à nous inſtruire en commençant à vivre: Emil. L. 1. Néceſſité de remonter à l'origine de nos connoiſſances & de diſcuter leurs progrès. Une partie ſi néceſſairement liée à l'éducation, ne ſeroit négligée qu'au préjudice de toutes les autres. M. Rouſſeau l'a ſenti, & s'eſt appliqué à découvrir les ſources des préjugés, à en prévenir les ſuites. Mais ici, comme en différentes occaſions, les ſentimens que l'on croit particuliers à ce Philoſophe, ſont tirés d'ailleurs : enſorte que les choſes qu'il vante comme les fruits de ſon travail, ne ſont que la montre faſtueuſe d'un ſçavoir qui ne lui appartient pas. Faiſons toucher au doigt le ridicule de cette ſupercherie, & montrons à quel point il décrédite un Ouvrage.

CHAPITRE III.

Conformité de M. Rouſſeau, du P. Malebranche, de Crouzas, Morelli, & autres qui ont écrit ſur l'origine des Connoiſſances.

EN détachant ſans choix & par lambeaux, les penſées de quelques Sçavans eſtimables, pour compoſer avec les rêveries qui les dégradent, la monſtrueuſe totalité de ſon Traité d'Éducation, M. Rouſſeau a voulu ſans doute imiter le peintre d'Horace, qui joignoit les membres de diverſes eſpéces d'animaux, enſorte que le haut de la figure repréſentât un homme, & le bas un monſtre marin. En cela, bien différent de cet habile artiſte, qui prié de peindre une beauté accomplie, choiſit chacun de ſes traits ſur les perſonnes d'Athénes les mieux faites. La vertueuſe morale qu'adopte quelquefois M. Rouſſeau, n'a pu

être altérée qu'en formant dans l'ame des lecteurs, par le contraſte des idées, un obſtacle à l'unité d'intention néceſſaire, dans toute eſpéce de projet ; défaut qui tourne la marche majeſtueuſe de la Philoſophie en pur jeu de mots ; & qui fait parler de M. Rouſſeau, comme d'un viſionnaire infatué de ſon ſyſtême, & toujours prêt à combattre les notions qui y ſont oppoſées.

» Emile eſt conduit à la campagne, » l'inſtant d'après ſa naiſſance. Là, ſans » autre dépendance que celle de ſon » Gouverneur, cet enfant ne voit ni » pere, ni mere, & n'entend non plus » parler d'eux que s'il étoit orphelin. » Chargé de l'élever, ſon maître ſuccéde » tellement au pouvoir paternel qu'E- » mile eſt diſpenſé de s'y ſoumettre «. *T. 1. p. 56.* A ce langage inoui, je ne reconnois plus le Sage qui venoit d'obſerver, *que les freres & les ſœurs diſperſés dans des penſions, portent ailleurs l'amour de la maiſon paternelle.* Ibid. p. 43. C'eſt

au travers d'une foule de pareilles contradictions qu'étincellent pluſieurs traits d'une morale lumineuſe qui mériteroient d'être mieux placés. Mais avant de les rencontrer, il faut, de la part de M. R. avoir eſſuyé de frivoles quolibets ſur la Médecine, ſupporté les bruſqueries adreſſées aux François ou à telle autre nation qu'il plaît à M. R. d'injurier. Il faut dans un Traité d'Éducation ſe réſoudre à lire des épiſodes mal ménagées, d'ennuyeuſes digreſſions, des redites fatiguantes qui n'ont pas même l'attrait momentané de la nouveauté. On en jugera par les ſorties de M. R. contre les Médecins. Ce moderne Ariſtarque ne ſçait de quelle maladie nous guériſſent les Médecins, mais il ſçait qu'ils nous en donnent de bien funeſtes, la lâcheté, la puſillanimité, la terreur de la mort. C'étoit juſtement ce que penſoit l'Abbréviateur des œuvres du Chancelier Bacon (*a*):

(*a*) *Analyſ. de Bacon T.* 1, *p.* 83.

» Les Médecins reſſemblent à ces Juges » qui après avoir prononcé un arrêt de » mort, ſe retirent. Ils livrent leurs victimes à ſes triſtes réflexions, à l'appareil funébre de la religion. Il n'en faudroit pas tant pour anticiper l'agonie «.

En général ceux qui parlent de la Médecine, affectent un ton railleur qui dégénére en turlupinade. Platon diſoit comme notre Genevois, que cet art eſt l'amuſement des gens déſœuvrés (*a*); Pline s'eſt égayé ſur la Médecine qui guérit & le Médecin qui tue (*b*); Pitaval, le Comte d'Oxinſtiern, & d'autres mauvais plaiſans, ont affadi, à force de les répéter, les badinages de ce genre. Un Auteur du ſiécle dernier écrivoit que les Médecins ſont à l'égard des malades ce qu'eſt un paſſeport à un Marchand, qui

(*a*) *Plato L.* 3. *de Repub.* Homines medicinâ indigent non vulnerum ſanandorum causâ dumtaxat, ſed morborum qui propter deſidiam oriuntur.

(*b*) *Plin. Hiſt. Nat. L.* 29. *c.* 1. Non rem antiqui damnabant ſed artem.

voyage le long des frontieres ennemies, qui ne lui ſert de rien quand perſonne ne l'arrête (*a*). Combien d'autres prodiguent à l'envi les figures de Rhétorique pour dire des Médecins tout le mal imaginable & s'exempter en même-tems de la preuve. Ce n'eſt pas de figures de Rhétorique qu'on ſe paye, on veut des raiſons. M. Rouſſeau s'efforce inutilement de blâmer une ſcience qu'il n'a point acquiſe, & de ſubſtituer des phraſes brillantes à la voie de l'obſervation. » Il a beau crier, la Médecine eſt un art » menſonger, on ne trouve d'hommes » d'un vrai courage que dans les lieux » où il n'y a point de Médecins; ſi le » malade meurt on aura appellé le Mé» decin trop tard, & s'il réchappe, ce » ſera lui qui l'aura ſauvé «. Henri Corneille Agrippa diſoit tout cela il y a deux cens ans & auroit été très-fâché qu'on le prît au mot (*b*). On ſçait que ſon Livre

(*a*) *Dialog. de la Santé*, in-12. 1683.

(*b*) Tota medendi operatrix ars, nullo alio funda-

De

De la vanité des Sciences, n'eſt, pour me ſervir des termes de l'Auteur, qu'une Pantalonade de Bateleur, qu'une pure maſcarade. *His larvis exutus rurſus in hominem revertar.* C'eſt néanmoins une des ſources où M. R. a puiſé ſes burleſques déciſions. Approfondiſſez ſa Philoſophie, vous n'y trouvez rien qui fixe, qui contente l'eſprit; nul tiſſu de Doctrine, rien de lié, rien de ſuivi. Là, l'Europe paroît à ſes yeux un déſert qui à la veille d'être rempli de bêtes féroces, n'aura pas beaucoup changé d'habitans, *Emil. l. 1. p. 28.* Ici, les Européens lâches juſques dans leurs vices, ont à peine

---

mento quam fallacibus experimentis ſuperſtructa eſt ac tenui ægrotantium credulitate roborata. Ut ſæpiſſimè plus periculi ſit à medico quam ab ipſo morbo.... operatio ſecundùm medicinam à caſu eſt, tam blanda eſt pro ſe ſperandi dulcedo!,... Efficit medicus ut nemo ægrotus niſi propriâ culpâ periiſſe, nemo niſi medici beneficio reſtitutus videatur. Multæ gentes ſunt abſque medicis degentes quas videmus ultra decrepitam ætatem robuſtas. Quod ſi quis dicat multos medicorum auxilio convaluiſſe, reſpondebimus plures occubuiſſe quibus medicorum opera nihil profuere. *Cap.* 83.

assez de vie pour se mouvoir, & n'ont pas le courage d'être d'illustres scélérats, *Emil. T. 3. p. 262.* Le Philosophe Genevois pose en principe au second Livre d'Emile, qu'on ne parvient jamais à faire des sages si on ne fait d'abord des polissons, *T. 1. p. 286.* & n'hésite pas ailleurs d'enseigner que des enfans étourdis viennent les hommes vulgaires, *T. 1. l. 2. p. 239.* Que les entretiens polissons préparent les mœurs libertines, *T. 2. p. 185.* Vous lui entendez dire qu'il faut que le corps soit robuste pour obéïr à l'ame, *T. 1. p. 59.* & puis ensuite il craint que le moral ne s'altére si le physique va trop bien, *Ibid. p. 169.* Tantôt il s'applaudit de ce que ses raisonnemens sont moins fondés sur des principes que sur des faits, *T. 1. p. 253.* & tantôt il avertit que sa méthode est indépendante des exemples, *T. 2. p. 99. & 310.* Le quatriéme Livre d'Emile enseigne, *p. 169*, qu'on ne fait l'amour aveugle que parce qu'il a de meilleurs yeux que nous, & qu'il

voit des rapports que nous ne pouvons appercevoir ; mais vers la fin de ce Livre, *p.* 240, il se montre si différemment affecté que le véritable amour lui-même, n'est que chimere, mensonge, illusion.

Pour mettre le cœur humain à la portée d'Emile sans gâter le sien, M. Rousseau voudroit lui faire voir les hommes au loin, les lui montrer dans d'autres tems, dans d'autres lieux. Voilà l'usage de l'histoire, *T.* 2. *p.* 251. mais dès la page 257 oubliant ce qu'il venoit de dire, il croit qu'on doit apprendre à voir dans les actions humaines, les premiers traits du cœur de l'homme & bien lire dans les faits avant de lire dans les maximes. Tant d'irrégularités ont bien plus l'air d'une mocquerie que d'une instruction (*a*). Il y auroit pourtant de l'humeur à conteſter au citoyen de Ge-

(*a*) Il faut bien se garder de prendre le ton affirmatif pour le ton de la vérité. M. R. prévoit que bientôt devenus bêtes féroces, nous rendrons l'Europe à ses anciens

neve, la juſteſſe du raiſonnement au ſujet de nos connoiſſances. Malbranche, l'Abbé Fleury, Morelli, ne ſont point de mauvais guides. Il leur doit des penſées ingénieuſes, des ſentimens qui vont au cœur, des maximes qui inſtruiſent. La reconnoiſſance eſt-elle donc une vertu ſi onéreuſe ? En quelle extrémité me jette M. R. de renouveller ſans ceſſe mes exclamations ſur le peu de droiture de ſes procédés !

» Nous naiſſons capables d'apprendre, » mais ne ſçachant rien. L'ame enchaî- » née dans les organes imparfaits & de- » mi-formés, n'a pas même le ſentiment » de ſa propre exiſtence. *Emil. l. 1. p. 86.* » A meſure que l'Etre ſenſitif devient

Habitans. Plus attentif à la vérité de l'hiſtoire, il eût au moins excepté la France de cette effroyable métamorphoſe. *Sola Gallia monſtra non habuit ſed viris ſemper fortiſſimis & eloquentiſſimis abundavit*, diſoit S. Jerôme, *adverſus Vigilantium*. Cependant la France alors dévaſtée par les Barbares, devoit ſe reſſentir de leur férocité. M. R. ne mérite pas plus de confiance dans ſes autres accuſations.

» actif, il acquiert un discernement pro-
» portionné à ses forces. *Emil. l. 2. pag.*
» *280*.... Son corps & son esprit s'exer-
» cent à la fois; plus il se rend fort, plus
» il devient sensé & judicieux «. *P. 285.*

Il sembleroit que le Philosophe de Geneve a long-tems médité la Logique de Crouzas. *Les hommes*, dit cet Auteur, *naissent sans aucun sçavoir, ils n'acquiérent de connoissances qu'à mesure qu'on les leur procure, & l'on ne peut leur en procurer que très-peu dans les premieres années de leur vie. Mais si les hommes naissent avec tant d'imperfections, ils naissent avec des facultés capables de se perfectionner elles-mêmes* (a).... *Il en est de la force de l'esprit comme de celle du corps : elles croissent l'une & l'autre par l'exercice & dont les efforts s'augmentent imperceptiblement* (b).

(a) *Logique ou Système abrégé de réflexions qui peuvent contribuer à la netteté & à l'étendue de nos connoissances*, par M. de Crouzas, 1737. à Amsterdam, in-12. *C.* 1.

(b) *C.* 3.

Ce n'eſt pas aſſez que ces deux Philoſophes s'accordent ſur un point; voyons ſi rien ne ſe démentira dans la ſuite.

» L'apparente facilité d'apprendre eſt » cauſe, ſelon M. Rouſſeau, de la perte » des enfans.... mais rien ne pénétre. » L'enfant retient les mots, ceux qui » l'écoutent les entendent, lui ſeul ne » les entend point.... à la moindre ob- » jection nouvelle, il n'y eſt plus. *Emil.* » *l. 2. p. 244.* «. Crouzas avoit dit, au ſujet de la mémoire des enfans, *qu'on eſt ſurpris d'entendre étaler au jeune diſciple tant de ſçavoir. Cependant la vérité eſt qu'il ne s'eſt procuré aucune connoiſſance. Il paroît ſçavoir beaucoup & il ne ſçait rien. Preuve de cela; propoſez-lui quelque matiere ſur laquelle il faſſe uſage de ce que vous venez d'admirer, il reſtera muet.* (Sect. 1. c. 13.) Nous ſommes en trop bon train pour demeurer aux premieres épreuves.

» Généralement les gens qui ſçavent » beaucoup parlent peu, & les gens qui

» ſçavent peu parlent beaucoup : il eſt » ſimple qu'un ignorant trouve impor- » tant tout ce qu'il ſçait & le diſe à tout » le monde. Mais un homme inſtruit » (aſſure M. R.) n'ouvre pas aiſément » ſon répertoire « ? *Emil. T. 3. p. 266.*

C'eſt juſtement ce que diſoit M. de Crouzas. *Plus un homme eſt éclairé plus il eſt circonſpect & timide. Au contraire celui qui ſçait peu s'en fait plus accroire, & de peur qu'on ne le ſoupçonne d'ignorance il décide hardiment.* Logic. Préf. p. xv.

Une maxime fort goûtée de M. R. le porte à répéter juſqu'à ſe rendre ennuyeux. » Que nous ne ſçavons pas nous » mettre à la place des enfans, qu'ils » ont des manieres de voir, de penſer » qui leur ſont propres. Qu'on doit fa- » voriſer leurs jeux, leur aimable inſ- » tinct, mettre la vérité à leur portée, » la revêtir de formes ſenſibles qui la » leur faſſe toucher au doigt. Voici le » tems (ajoute-t-il) de donner peu-à- » peu une attention ſuivie au même ob-

» jet ; mais ce n'eſt jamais la contrainte ; » c'eſt toujours le déſir ou le plaiſir qui » doivent produire cette attention «. *Emil. Préf. p.* IV.

Tout eſt louable dans cette indulgence envers les enfans. *On doit*, ſelon Crouzas, *les tenir dans l'activité & dans la joie ; permettre un libre eſſor à leurs penſées, ne raiſonner avec eux que ſur les ſujets qui ſont à leur portée & ſur leſquels on ait déja excité leur curioſité. Point de cenſures, point d'airs ſombres, point de railleries. Leurs erreurs ne doivent être relevées que comme des bagatelles.... On remediera aux diſtractions des enfans qui ſont des ſuites de leur légéreté naturelle, en choiſiſſant pour les appliquer, des ſujets qui les agréent, en ne les fixant aux mêmes choſes que par des intervalles très-courts, qu'on pourra faire revenir & rendre plus longs par dégrés inſenſibles.* Sect. 2. c. 12.

A ces doux épanchemens d'humanité & de condeſcendance, on ne peut s'empêcher d'eſtimer M. de Crouzas. Sa Lo-

gique & ſon Traité d'Éducation ſont en même-tems un cours de morale compler, où les ſources les plus cachées des vices, ſont démêlées avec beaucoup de ſagacité, & les remedes que l'Auteur indique, ſi praticables, que quiconque aura lû ſes Livres, n'a qu'à vouloir être raiſonnable pour le devenir. M. de Crouzas n'eſt pas plus d'avis que notre Genevois, d'aſſujettir les enfans, à des pratiques de dévotion, au-deſſus de leur âge. » Veut-on les rendre pieux (dit M. R.) » on les méne s'ennuyer à l'Egliſe, en » leur faiſant inceſſamment marmoter » des prieres, on les force d'aſpirer au » bonheur de ne plus prier Dieu. *Emil.* » *T. 1. p. 227.* Pour enſeigner la Reli- » gion aux enfans, n'en faites jamais » pour eux, un objet de triſteſſe, jamais » une tâche ni un devoir. *T. 4. Emil.* » *p. 75, 76*, «. De tout cela Crouzas étoit le meilleur garant poſſible. *Il gémit de ce qu'on abandonne à des gens d'un eſprit borné, la premiere éducation des en-*

fans. Ils croyent faire merveille de leur faire réciter en perroquets, des prieres où ils n'entendent rien. On les en dégoûte ſi bien, qu'ils ne manquent jamais d'y renoncer dès qu'ils ſont maîtres d'eux-mêmes. On les conduit à l'Egliſe, où n'oſant ni cauſer ni rire, ni ſe remuer, ils y tombent dans une ſtupide inaction.... On diſpoſe ces jeunes eſprits à être importunés par l'idée de la préſence du Créateur & à le leur faire regarder comme un maître redoutable, qui ſe plaît à les charger d'un joug très-peſant. Sect. 14. p. 702.

Je ne puis continuer mes réflexions ſur les Plagiats de M. Rouſſeau, ſans m'expoſer à des jugemens fâcheux de la part de certains eſprits ſuperficiels, qui d'un côté ſe ſont laiſſé prévenir par la réputation de l'Ecrivain, & qui trouvent de l'autre, de quoi juſtifier une partie de leur admiration. Mes paralléles leur ſembleront manqués, mes confrontations équivoques, mes conjectures chimériques. Qu'y faire : Je n'ai point en écri-

vant, prétendu échapper à toutes ſortes de critiques. Le Philoſophe de Geneve, je le répéte, eſt un homme qui met toute ſon adreſſe à triompher de la crédulité des Lecteurs & qui n'y réuſſit que trop; ſoit en exagérant le vrai, juſques à faire preſque diſparoître le faux qu'il y mêle; ſoit en déduiſant une concluſion ſophiſtique, avec autant d'intrépidité que ſi c'étoit une maxime inconteſtable; ſoit encore en s'appropriant avec un front d'airain, les découvertes laborieuſes de ſes prédéceſſeurs.

» Jamais la nature ne nous trompe » (dit M. R.) c'eſt toujours nous qui » nous trompons.... ce n'eſt pas la ſen- » ſation qui trompe, mais le jugement » qu'on en porte.... Ce jugement étant » purement paſſif, il eſt impoſſible qu'il » trompe l'enfant; mais quand il juge » de la choſe par l'apparence, il eſt ac- » tif, il compare, il établit par induc- » tion, des rapports qu'il n'apperçoit » pas. Alors il ſe trompe ou peut ſe

» tromper «. *Emil. Tom. 1. pag. 140.*

Voilà les rares découvertes dont M. R. vouloit enrichir notre siécle ! A l'air de suffisance avec lequel il les propose, on seroit tenté de les attribuer à une profonde étude de nos facultés, à d'heureux efforts pour les dégager du danger de la surprise de quelque hypothèse nouvelle. Graces aux progrès de la raison, les Rohault, les Regis, les Condillac & autres modernes laisseroient peu à nos recherches, quand Malbranche, Crouzas, Morelli n'auroient jamais existé. Ecoutons Crouzas, car il ne s'agit maintenant que de lui. *On se trompe quelquefois en jugeant des choses sur le rapport des sens & l'on prend un objet pour un autre ; mais c'est lorsqu'on se précipite à juger sur les premieres apparences & que l'on ne prend pas assez de précautions. Ces précautions consistent à le considérer en divers tems, à diverses reprises & en différentes situations, à s'informer enfin de ce qu'il paroît aux autres.* Logic. c. 4. &c.

M. Rouſſeau dira peut-être pour ſa décharge, qu'il n'avoit pas beſoin d'aller chercher dans Crouzas ce qui étoit dans Malbranche. Eh, qu'importe qu'il ſoit copiſte de l'un ou de l'autre (*a*)! Il faut, quand on ſe mêle d'écrire ſur un ſujet particulier, apprendre au public autre choſe que ce qu'il ſçait.

Produiſons encore quelques échantillons de cette ſcience uſée dont les écoles fatiguérent jadis les oreilles de nos ayeux. » Les ſens ſont les premiers inſ- » trumens de nos connoiſſances «. *Emil. T. 2. p. 315.* Axiome auſſi ſuranné que l'adage Latin, *Nihil eſt in intellectu quod non priùs fuerit in ſenſu*, auquel M. R. n'auroit pas dû s'arrêter après s'être formellement déclaré pour l'idée innée du juſte & de l'injuſte. *Emil. T. 1. p. 103. & 218.* Il aimeroit autant exiger qu'un enfant *eût cinq pieds de haut que du jugement à dix ans.* Emil. T. 1. p. 181. Je le

(*a*) *Malebran. Traité de Morale, c. 1. n. IX.*

crois bien ; on ne risque pas sa réputation à imiter l'Abbé de Fleury. Qui disoit, » vouloir que les enfans acquiérent » l'esprit de réflexion, c'est vouloir qu'u- » ne jeune plante ait, du jour au lende- » main, un tronc solide & de profondes » racines «. *Choix des Etud. n. 17.*

Cet estimable Ecclésiastique ne recommandoit pas moins expressément que M. R. de mettre du choix dans les connoissances ; je rapporterai ses propres termes. Cette maniere de procéder obvie au danger des déclamations souvent odieuses, & toujours inutiles. » La vie est courte, » la capacité du cerveau est bornée : je » pense avoir raison d'en conclure qu'il » faut choisir avec grand soin ce que » l'on doit faire apprendre aux jeunes » gens : bien distinguer les connoissan- » ces qui sont utiles de celles qui ne de- » mandent que du plaisir.... Entre ces » connoissances utiles, on peut distin- » guer celles qui le sont le plus, &c.... » Ces distinctions supposées, il sera fa-

» cile de régler le choix dont il s'agit ; » car il eſt évident qu'il faut préférer ce » qui nous ſert immédiatement pour » nous-mêmes à tout ce qui eſt hors de » nous «. *Choix des Etud. n. 17.*

Le texte de M. R. confronté à celui de M. Fleury, laiſſe percer toute la groſſiereté du Plagiat. *L'intelligence humaine a ſes bornes & non-ſeulement un homme ne peut pas tout ſçavoir ; il ne peut pas même ſçavoir le peu que ſçavent les autres hommes.... Il y a donc un choix dans les choſes qu'on doit enſeigner.... Le petit nombre des connoiſſances qui contribuent réellement à notre bien être, eſt ſeul digne des recherches d'un homme ſage, & par conſéquent d'un enfant qu'on veut rendre tel.* Emil. Tom. 2. p. 6. & 7.

M. Fleury & notre Genevois n'ont également qu'une façon de penſer touchant l'indulgence envers les enfans, les ménagemens à garder pour mettre la vérité à leur portée, l'inconvénient qu'il y a à flatter leurs petites paſſions, les

ſuites à craindre des terreurs que leur inſpirent les nourrices, les ſervantes par d'imprudens contes de loups-garoux, d'apparitions des morts & autres chimeres qui ébranlent l'imagination. En un mot M. R. tire un très-bon parti, des lumieres de l'Abbé Fleury. Notre Genevois veut » que le Gouverneur d'un en-» fant ſoit jeune & s'attire ſa confiance » en partageant ſes amuſemens ; il n'y a » pas, ajoute-t-il, aſſez de choſes com-» munes entre l'enfance & l'âge mûr, » pour qu'il ſe forme un attachement » bien ſolide, à cette diſtance «. *Emil. T. 1. p. 51.* En quoi différe-t-il de M. Fleury, qui prétend *que le maître ſoit bien fait de ſa perſonne, parlant bien, d'un viſage agréable ; que le peu de ſoin de s'accommoder en ceci à la foibleſſe des enfans, fait qu'il reſte à la plûpart de l'averſion de ce qu'ils ont appris de gens trop vieux, mauſſades ou chagrins ?* Choix des Étud. n. XV.

A meſure qu'on ſuit la marche de M.

M. R. ſa réputation s'obſcurcit, les Plagiats ſe multiplient, & la bonne foi dont il ſe glorifie ſe change en un maſque qui dément la proteſtation de ſincerité ſi ſouvent rebattue dans ſes Ouvrages. Choiſiſſons les traits qui lui ſemblent propres, & pour parer à l'ennui des diſcuſſions, ne leur donnons encore que le moins d'étendue poſſible.

» Nous naiſſons ſenſibles, & dès notre » naiſſance nous ſommes affectés de di- » verſes manieres par les objets qui nous » environnent. Si-tôt que nous avons la » conſcience de nos ſenſations, nous » ſommes diſpoſés à rechercher ou à fuir » les objets qui les produiſent, ſelon la » convenance ou diſconvenance que nous » trouvons entre nous & ces objets.... » Ces diſpoſitions s'étendent à meſure » que nous devenons plus ſenſibles. *T. 1.* » *p. 8.* Avant de parler, avant que d'en- » tendre, l'enfant s'inſtruit déja. L'expé- » rience prévient les leçons. *Ibid. p. 89.* » Les premieres ſenſations ſont purement

» affectives. Ils n'apperçoivent que le » plaisir & la douleur. Ils ont besoin de » beaucoup de tems pour se former peu- » à-peu les sensations représentatives qui » leur montrent les objets hors d'eux- » mêmes..... Le retour des sensations » commence à les soumettre à l'empire » de l'habitude. *Ibid p. 91.* Les lui offrir » dans un ordre convenable, c'est pré- » parer sa mémoire à les fournir un jour » dans le même ordre à son entende- » ment. *Ibid. p. 96.* Mais comme il n'est » attentif qu'à ses sensations, il suffit de » lui montrer bien distinctement la liai- » son de ces mêmes sensations avec les » objets qui les causent.... C'est ainsi » qu'il apprend à sentir la chaleur, le » froid, la dureté, la mollesse, la pesan- » teur, la légéreté des corps, & à juger » de toutes leurs qualités sensibles «. *Ib. p. 97.*

Rien de tout cela qui ne soit de la plus constante vérité & qui ne me rappelle l'excellent Ouvrage de M. Morelli,

intitulé : *Eſſai ſur l'Eſprit humain, ou principes naturels de l'Education.* A Paris chez de l'Epine 1743. in-12.

J'écris pour l'homme (diſoit ce judicieux Inſtituteur de la jeuneſſe) *& je le prends dès ſon enfance. Et comme il eſt ſenſible avant que d'être raiſonnable, c'eſt en épiant ſes ſenſations que je découvre les premiers pas que la raiſon lui fait faire, afin de les régler au profit de l'eſprit. Ce n'eſt que par le ſenſible qu'il faut conduire les enfans. Les progrès qu'ils font dans les connoiſſances propres à leur âge, ſe développent ſans aucun effort d'imagination. Il ſuffit donc de préſenter à l'ame les objets dans l'ordre naturel qu'elle ſuit ordinairement. Que l'on prenne donc garde qu'il eſt des tems deſtinés à chaque connoiſſance : qu'il ne faut pas arrêter l'eſprit des enfans ſur un grand nombre d'objets à la fois, ni s'étendre avec eux en diſcours de morale auxquels ils ne comprennent rien & qui les ennuient.... Il ne faut pas vouloir cueillir des fruits où il ne paroît que quelques fleurs*

qui ſe fanent entre les mains de ceux qui les veulent faire éclore avant le tems. C. 3. p. 154.

Voilà de grands principes, de belles maximes, de graves réflexions ! Plus je péſe ce paſſage, moins il me ſemble néceſſaire que M. R. ſe mette en frais pour exhorter les Précepteurs » à n'empiéter » jamais ſur l'ordre des connoiſſances de » l'enfant, & à ne l'éclairer que par les » lumieres qui ſont à ſa portée. *Emil.* » *T. 2. p. 232.* Si nous voulons pervertir » cet ordre, dit-il, nous aurons des » fruits précoces qui n'auront ni matu- » rité ni ſaveur, & ne tarderont pas à ſe » corrompre «. *Emil. ibid.*

Trop ſenſible au vain plaiſir de ſe jouer des autres & d'acquérir en les trompant une ſorte de ſupériorité ſur eux ; qui ne voit que M. R. ſe décéle lui-même ? Non, le haſard ne produiſit jamais des idées ſi ſemblables. Il eſt d'ailleurs enſeigné au Traité du vrai Mérite, *qu'il faut avec les enfans faire prendre à la*

raiſon, une robe d'enfant. Préf. p. VIII.

M. R. croit jouer d'adreſſe, pour avoir ſçu enchâſſer dans ſon Traité d'Éducation, le précis de l'*Introduction à la connoiſſance de l'eſprit humain* (a). Ouvrage, où l'aptitude à juger des objets de réflexion, ſe tire de la juſteſſe à ſaiſir les rapports, à combiner les propriétés des choſes. *Emil. T. 2. p. 137.* Ses régles en matiere de goût ſont viſiblement priſes des Arts réduits en un principe, miſes au jour par M. Bateux, qui fait uſage, à ſon tour, d'un Livre *ſur le Goût*, imprimé à Paris chez Prault, en 1737.

Ne verrons-nous donc rien de M. R. qui ſoit à lui? Ne pourrons-nous jamais lui faire honneur de quelque ſyſtême utile ou du moins piquant par ſa nouveauté? Me voilà bien perſuadé que les quatre volumes d'Emile tant vantés, ſont un tiſſu d'extraits auxquels notre Genevois donne certain air d'intérêt, à

(a) *Par M. Vauvenargue.* Chez Briaſſon 1747. in-12.

la faveur d'un ordre syſtématique, plus brillant que raiſonné.

» Dans les éducations vulgaires, on » met tout l'ennui d'un côté & tout le » plaiſir de l'autre. *Emil. T. 4. p. 43.* «. C'eſt en citant ce court paſſage de Télémaque que M. R. s'acquitte envers l'inimitable Auteur de cet ingénieux Ouvrage. Pour moi qui ai appris à proportionner la reconnoiſſance à la meſure des ſervices reçus, je me garderois d'écrire que » la plus utile régle de l'édu- » cation, n'eſt pas de gagner du tems, » mais d'en prendre. *Emil. T. 1. p. 191.* «. Je ne m'applaudirois point » de mar- » quer tous les ans les progrès de mon » Emile, de lui dire, Voilà le foſſé que » vous ſautiez, le fardeau que vous por- » tiez, voici la carriere que vous par- » couriez : voyons maintenant ce que » vous ferez. *Emil. T. 2. p. 69.* «. Je ne croirois pas avoir fait de merveilleuſes obſervations; parce que j'aurois inſinué aux meres de ne prendre point pour des

indices extraordinaires, ceux qui marquent l'ordre accoutumé : » la vivacité, » les saillies, l'étourderie, la piquante » naïveté, tous signes caractéristiques de » l'âge. *Emil. Tom. 1. p. 236.* «. Ou en adoptant ces diverses pensées, j'honorerois la mémoire de celui qui me les auroit procurées.

» Ce qu'il y a de très-important, di- » soit M. de Fenelon, c'est de laisser af- » fermir les organes, en ne pressant point » l'instruction. Il faut se contenter de » suivre la nature. *C. 3.* Vous voyez, » direz-vous, que vous êtes plus raison- » nable maintenant que vous ne l'étiez » l'année passée. Dans un an, vous ver- » rez encore des choses que vous n'êtes » pas capable de voir aujourd'hui. *Ibid.*... » Observez tous les momens, pendant » plusieurs jours s'il le faut, pour bien » placer une correction.... Les fautes de » jugement sont permises aux enfans & » ont la grace de l'ingénuité. On prend » une certaine vivacité de corps qui ne

» manque jamais de paroître pour celle » de l'esprit, & de-là vient que l'enfance » semble promettre tant, & qu'elle tient » si peu «. Ce n'est pas tout : M. R. prétend que *dans des entreprises pareilles à la sienne, l'Auteur toujours à son aise dans des systêmes qu'il est dispensé de mettre en pratique, donne sans peine beaucoup de beaux préceptes.* Emil. T. 1. p. 48. Il ne doute pas qu'*en s'appliquant à prévenir les difficultés, on les prévient jusqu'à un certain point. Je montre le but qu'il faut qu'on se propose*, dit-il, *je ne dis pas qu'on y puisse arriver ; mais je dis que celui qui en approchera davantage, aura le mieux réussi.* Ibid. p. 197. Il faudroit s'aveugler de gaieté de cœur pour nier le rapport de cet extrait d'Emile, au Chapitre XIII. de M. de Fenelon, où je lis ces mots : » Quand on entreprend un ou» vrage sur la meilleure éducation, ce » n'est pas pour donner des régles im» parfaites. Il est vrai que chacun ne » pourra pas aller dans la pratique aussi

» loin que nos penſées vont ſur le pa-
» pier ; mais enfin lorſqu'on ne pourra
» pas aller juſques à la perfection, il ne
» ſera pas inutile de l'avoir connue, &
» de s'être efforcé d'y atteindre ; c'eſt
» le meilleur moyen d'en approcher «.
Que notre Genevois ſe juge lui-même.

Pour démêler entre M. de Fenelon & M. R. pluſieurs autres conformités ſous une expreſſion différente, il ſuffit d'indiquer le Chapitre cinquieme du Traité d'*Education*, par cet illuſtre Archevêque. C'eſt-là qu'on apprend aux maîtres » à
» ne rougir point de l'aveu de leurs fau-
» tes, à montrer toujours aux enfans
» l'utilité des choſes qui leur ſont enſei-
» gnées, à retrancher devant eux les com-
» plimens ſuperflus, les démonſtrations
» d'amitiés feintes ; car dès qu'un enfant
» eſt capable de ce ſentiment, on a un
» lien aſſuré pour l'attirer au bien «.

L'invincible obſtination de M. R. à s'enrichir des dépouilles d'autrui, balance par la ſurpriſe qu'elle me cauſe,

l'ennui de mes pourſuites contre ſes larcins. Aucune de ſes démarches n'eſt ſans piraterie, ſans exactions. Auteurs vieux ou modernes, tout lui eſt bon, pourvu qu'il entaſſe volume ſur volume. Où penſe-t-on qu'il ait puiſé ſes raiſonnemens ſur l'impoſſibilité d'inculquer aux enfans pluſieurs Langues? Prenez *les Jours Caniculaires* de Simon d'Aſt, vous y verrez en termes précis, » qu'il faudroit » qu'un enfant ſçût comparer des idées, » & comment les compareroit-il quand » il eſt à peine en état de les concevoir.... » Il ne peut donc apprendre à parler » qu'une Langue. Il en apprend cependant pluſieurs, me dit-on : je le nie ; » j'ai vû de ces petits prodiges qui » croyoient parler cinq ou ſix Langues. » Je les ai entendus ſucceſſivement parler Allemand en termes Latins, en » termes François, en termes Italiens ; » mais ils ne parloient toujours qu'Alle- » mand «. *Emil. T. 1. p. 249.*

Sermonem enim ni fallor illic Gallicum
Tam callet omnem quàm Latinum Pſittacus.
Creſcit tamen ſibi nimiumque placet
Verbis tribus ſi quid loquitur Gallicis.
Si ergo linguam ille & Latinam Gallicè
Et Gallicè linguam ſonat Britannicam,
Et Gallicè refert linguam Lumbardicam,
Et Gallicè refert linguam Hiſpanicam,
Et Gallicè omnem præter unam Gallicam,
Nam Gallicam ſolam ſonat Britannicè (a).

Juſques à préſent je n'ai rien ôté d'eſſentiel aux raiſonnemens de M. R. il n'a pas plus ſujet de ſe plaindre des extraits que j'en ai préſentés, qu'un homme qui ſe fâcheroit de ce qu'en lui rendant ſon chapeau, on ne lui auroit pas rendu une toile d'araignée qui étoit deſſus. Portons à ſon comble une démonſtration déja ſi convaincante.

M. R. préfere à la ſomptueuſe gourmandiſe des riches, les repas que la frugalité, la tempérance, la douceur du Commerce, rendent ſi délicieux à l'Agri-

(a) Dies Canicul. D. Simonis Aſtenſis. *Ep.* Vulturar. hoc eſt Colloquia Phyſica, Moralia, &c. Moguntiæ, in-fol. 1715. *Colloq. V.*

culteur fatigué de ſon travail. Les plaiſirs innocens de la vie champêtre, ont un coloris délicat ſous la touche de ce Philoſophe. Il y a dans ſa narration, des ſurpriſes ménagées avec eſprit, des traits de morale heureuſement amenés. Mais je ſoutiens qu'il n'a fait qu'embellir le texte Latin de Simon d'Aſt. » Les ap-» prêts d'un feſtin, beaucoup de mon-» de, beaucoup de laquais, beaucoup » de plats, un ſervice élégant & fin, » des convives échauffés par le vin, peut-» être par le caquet de leurs voiſines, » ne forment pas un ſpectacle moins ri-» dicule, aux yeux de l'Evêque de Val-» tourre, qu'à ceux du citoyen de Ge-» neve (*a*) «.

La comparaiſon d'un dîner ſimple &

(*a*) Commiſeratione quadam tenus digni ſunt qui intempeſtivo faſtu atque ſuperbiâ punguntur. Malim ego apparatum ſimplicem ac de quo ſaturari poſſim, quàm delicatum, facetiiſque muliebribus colotatum. Non enim fabulis meus expletur venter, præſertim ubi fame atque itinere confectus malè latrat, &c. *Colloq. V. De conviviis regiis, pariter atque ruſticis.*

ruſtique avec un repas magnifique & compaſſé, ſuffit à ces deux Auteurs, pour leur faire ſentir que tout l'appareil du feſtin, ne donnant aucun profit réel, & l'eſtomac ſortant tout auſſi content de la table du payſan, que de celle du financier, il n'y a rien à l'un de plus qu'à l'autre qu'on puiſſe véritablement appeller ſien. *Emil. T. 2. p. 92.* (*a*).

Si M. Rouſſeau étoit ſincere, qu'il déclarât de bonne foi, Cela eſt d'un tel Sçavant, j'ai eu deſſein de le copier, de l'imiter, de lutter contre un excellent original, on diroit, Il a bien réuſſi. Son

(*a*) J'ai ſouvent réfléchi, que les hommes doués d'un jugement ſain, ont les mêmes perceptions ſur certains objets. Ne diroit-on pas que S. Jerôme guidoit la plume du Philoſophe Genevois dans le paſſage ſuivant? » Que » penſera Emile, quand il trouvera que toutes les régions » du monde ont été miſes à contribution, que vingt mil- » lions de mains peut-être, ont long-tems travaillé, & » tout cela pour lui préſenter en pompe à midi, ce qu'il » va dépoſer le ſoir dans ſa garde-robe «? *Emil. T. 2. p. 93. Venter univerſos hominum labores, momentaneæ blandimenta gulæ ſtercoris fine condemnat, & oſtendit totum quod curamus, quod voramus, in ſeceſſum dejici.* Hieronym. ad Fabiol. Epiſt. 3.

ambition le porte à vouloir mériter la gloire & les palmes du génie; cette prétention eſt trop vaſte. Liſez, pourrions-nous lui crier, ne copiez pas : profitez des lumieres d'autrui, ne les volez pas : compoſez des Livres, mais qu'ils ne contiennent point des redites infinies : ceſſez de vous vanter de voir autrement que les autres hommes, car vous ne voyez dans leurs productions que ce qui s'y trouve réellement.

A la vérité, il ne ſeroit pas aiſé dans le ſyſtême de M. du Bos, de convaincre de Plagiat l'inſtituteur d'Emile. Ce ſçavant Académicien trop indulgent envers les Eſcrocs Littéraires, croyoit *qu'en prenant les penſées d'un Auteur qui a compoſé dans une langue autre que la langue dans laquelle nous écrivons, nous ne faiſons pas un Plagiat. Ces penſées*, dit-il, *deviennent nôtres en quelque façon, à cauſe que l'expreſſion nouvelle, que nous avons prêtée à la penſée d'autrui, nous appartient.* Réflex. ſur la Poëſ. & la Peint.

Mais Euſebe de Céſarée, le fléau du Plagiat, & le premier, je penſe, qui ait cenſuré ce genre de filouterie, établit ſur des motifs tout différens l'idée qu'on en doit avoir.

» Nous ne pouvons diſconvenir (di-
» ſoit ce Pere de l'Egliſe) que les Grecs
» n'aient pratiqué divers moyens frau-
» duleux, en vûe de ſe parer des Arts
» inventés chez les étrangers. Ma vie ne
» ſuffiroit point à détailler les ruſes que
» l'amour propre leur a ſuggérées, lors
» même que cette nation, affectoit de
» ne connoître aucuns rivaux dans la
» carriere du génie. Je ne puis ſupporter
» l'audace d'Hypéride, qui ſi peu fait
» pour imiter le ſtile de Démoſthene,
» a pillé néanmoins les Ouvrages de ce
» fameux Orateur. Obſerverai-je que
» Hécate de Milet a guidé Hérodote &
» que celui-ci ne s'eſt écarté de ſon
» modele que pour inventer des ab-
» ſurdités choquantes, telles que l'ori-

» gine du Phénix ? &c. « (*a*).

On eſt donc Plagiaire de plus d'une maniere. C'eſt encourir tout le blâme de ce vice lâche & déshonorant : 1°. Que de tranſcrire ſoit en entier, ſoit en partie, les Ouvrages des autres, ſans rendre à leur mémoire le tribut d'une juſte reconnoiſſance. 2°. On eſt atteint de Plagiat, quand on s'approprie, les ſyſtèmes, ou les découvertes des Sçavans, à deſſein de s'en faire honneur. 3°. En déguiſant l'ordre & l'enchaînement de leurs principes par des épiſodes étrangers ou peu utiles à la choſe. Si l'on admet ces principes, le titre de mon Livre eſt ſuffiſamment juſtifié, & n'a pas beſoin d'autre apologie.

Pour donner à ma penſée tout le jour dont elle eſt ſuſceptible, j'obſerve qu'on appelloit Plagiaires ceux qui enlevoient

(*a*) *Euſeb. de Cæſar. L.* 10. *c.* 2. *præpar. Evangelic.* Hyperidem ſi Demoſthenis Plagiarius fuit, permoleſtè ferо qui tam malè vim ejus dictionis infregerit, &c.

chez

chez les Romains un eſclave à ſon maître légitime. Cette dénomination dérivoit du mot Latin *plaga*, parce que l'on condamnoit ceux qui étoient atteints de ce vol, à recevoir un nombre déterminé de coups de fouet.

L'acte inique qui ôtoit au pere de famille l'appui de ſa maiſon, fit donner par analogie, le nom de Plagiaires aux uſurpateurs des productions de l'eſprit. En effet, c'eſt arracher les entrailles, enlever une partie de l'être, au Sçavant quelconque dont on s'approprie les travaux littéraires. Martial flétrit de *Plagiat* les raviſſeurs des fruits de ſa verve (*a*). L'Orateur Romain, compare les Plagiaires à ceux qui après avoir dérobé de la vaiſſelle, en changent les marques & la vendent ſous leur nom. Développons la penſée de Cicéron, & tâchons de l'adapter à notre ſujet (*b*).

Horace veut perſuader à Mécéne qu'il

(*a*) Epigr. l. 1. c. LIII.
(*b*) Cic. l. v. *De finibus*.

eſt le créateur de ſes Poëſies : il traite de vil rebut des humains, l'Ecrivain qui ſe réduit au facile emploi d'imitateur : *Imitatores ſervum pecus.* Epiſt. 19. Eſt-il quelqu'un cependant qui ignore combien ce Poëte étoit redevable à Pindare ? Il peut arriver que des hommes favoriſés s'ouvrent un chemin nouveau & marchent ſans conducteurs : mais de tels exemples ſont ſi rares qu'ils doivent paſſer pour des prodiges. Térence imita Ménandre : Ciceron ſuivit Démoſthene : Virgile dut une partie de ſa gloire aux Idylles de Théocrite : Catulle étudia Simonide & Callimaque : Sophocle fut le copiſte d'Euripide. Juſques où n'étendrions-nous pas la liſte des antiques Plagiaires, en faiſant uſage du ſixieme Livre des Stromates de S. Clement d'Alexandrie, & du dixieme Livre de la préparation de l'Evangile par Euſebe de Céſarée ? Si tels furent les mortels privilégiés qui illuſtrerent les beaux jours d'Athenes & de Rome, ne doutons pas que la ſuite

du développement des ſciences ne tienne à l'Hiſtoire générale du Plagiat.

En vain M. R. croit être un homme né pour donner des loix au monde & n'en recevoir de perſonne. Il profite comme le célébre Rollin des études d'autrui : mais que leur conduite eſt différente ! L'Auteur de l'Hiſtoire ancienne, cet Ecrivain dont la rare modeſtie orne les talens, ne fait point difficulté d'avouer qu'il a pris des guides. C'eſt ainſi que préférant l'utilité publique à ſa propre gloire, il s'oublie en quelque façon pour immortaliſer ſes Maîtres. Notre Genevois s'honore au contraire de n'écrire que d'après ſes idées, & de ne faire aucun fonds ſur celles d'autrui : il ne ſe ſoucie pas, pourſuit-il, de remplir ſes Livres de choſes que tout le monde ſçait. (*Emil. Préf.*) Une ſemblable énonciation qui prépare à des vérités inouïes, ne devient-elle pas une inſulte quand on n'a pour la remplir que des choſes mille fois rebattues ? Les graces du ſtile,

la beauté de l'expreſſion, une éloquence nerveuſe que nul ne conteſte à M. R. ce talent forme une brillante ſuperficie qui déguiſe, mais qui ne dénature point l'eſſence des choſes. Rendons ſenſible par un exemple, cette obſervation auſſi juſte que néceſſaire.

» Pour réuſſir, diſoit M. Racine (*a*), » il ne s'agit que d'imiter la nature..... » Pourquoi la chercher dans les Ouvra- » ges des Anciens? Elle eſt toujours pré- » ſente à nos yeux: c'eſt l'original ſeul » qu'on a beſoin de conſulter. Un hom- » me qui veut peindre un payſage, au » lieu d'imiter les payſages des Peintres, » doit regarder ſeulement tous ceux que » la nature lui offre «. *Mém. de l'Acad. Tom. 6.* Voici comment M. R. tourne la même penſée.

Je me garderai de donner à Emile un maître à deſſiner, qui ne lui donneroit à imi-

(*a*) *Mém. de l'Acad. T. 6. Differt. ſur l'utilité de l'imit.*

ter que des imitations, & ne le feroit deſſiner que ſur les deſſeins. Je veux qu'il n'ait d'autre maître que la nature, ni d'autre modéle que les objets. Je veux qu'il ait ſous les yeux l'original & non pas le papier qui le repréſente. Qu'il crayonne un arbre ſur un arbre. Emil. T. 1. p. 392.

L'arrangement des phraſes, pourra-t-on me répliquer, eſt tout différent dans ces deux Auteurs : je dis plus, M. R. poſe comme un principe ce que M. Racine tourne en objection. Si l'on s'imagine par une défaite ſi légere, abſoudre le Philoſophe de Geneve du vice de Plagiat, il faudra croire que les Anciens & les Modernes ne comprenent rien à cette matiere (*a*). Réflexion qui ne vient point de l'envie de dépriſer l'inſtituteur d'Emile ; que m'importe où M. R. prend l'eſprit dont il eſt animé, pourvu qu'il

(*a*) Is, ut Plagium diſſimulet, dicendi facultatem oſtentare geſtit, & elaboratæ dictionis cultum aſſuere ; tardus, cunctabundus ac procraſtinanti ſimilis videtur. *Euſeb. Cæſar. L.* 10. *præpar. Evang.*

ſoit bon ? Mais ce en quoi on a droit de le cenſurer, c'eſt de ce qu'il ſe vante de n'avoir rien emprunté : c'eſt de ce qu'il critique ſes originaux en les copiant (*a*). Sa conduite vérifie la parole du Sage : *Quand vous pileriez l'impudent dans un mortier, comme on y broie le grain en frappant deſſus avec un pilon, vous ne lui ôteriez pas ſon impudence.* Prov. c. 27.

(*a*) Horatius multa ex iis quos cognoſcimus Poëtis, aliiſque apertè transfert : quæ autem aliundè mutuatur ut ſua tamen velit videri, ea ita in varias formas commutat, ut vix ab eo cujus ſunt agnoſci poſſit ; & hoc eſt honeſtè furari. *Crinius de furibus librar. Lugd. Batav.* 1708. *p.* 34.

CHAPITRE IV.

Des Emprunts de M. Rouſſeau, ſur Michel de Montagne.

LES Eſſais de Michel de Montagne, ont été ſi ſouvent réimprimés, qu'on ne ſçait ce qu'il y a de plus blamable dans M. R. ou d'enfler ſans ménagement, ſes productions, des débris de ce ſententieux Auteur, ou de l'ignorance qu'il aime à prêter au Public, pour en prendre droit de multiplier ſes larcins.

Notre Genevois n'eſt que trop fondé à cenſurer » les clameurs de cette fauſſe » ſageſſe qui nous jette inceſſamment » hors de nous, qui compte toujours le » préſent pour rien, & pourſuivant ſans » relâche un avenir qui fuit, à meſure » qu'on avance, à force de nous tranſ- » porter où nous ne ſommes pas, nous » tranſporte où nous ne ſerons jamais. » La prévoyance, la prévoyance (s'écrie-

» t-il) qui nous porte ſans ceſſe au-delà » de nous, & ſouvent nous place où nous » n'arriverons point. Voilà la ſource de » toutes nos miſeres. Quelle manie à un » être auſſi paſſager que l'homme, de » regarder toujours au loin, dans un » avenir qu'il voit ſi rarement & de né- » gliger le préſent dont il eſt ſi sûr ! Ainſi » nous tenons à tout, nous nous accro- » chons à tout. Notre individu n'eſt plus » que la moindre partie de nous-mê- » mes.... O homme reſſerre ton exiſ- » tence au-dedans de toi «. *Emil. T. 1. p. 142. 153. 156. &c.*

Montagne tire de toutes ces vérités, le ſujet d'un Chapitre particulier, que M. Rouſſeau a trouvé ſi analogue à ſes idées, qu'il l'a confondu avec elles. *Nos affections s'emportent au-delà de nous.... nous ne ſommes jamais chez nous, nous ſommes toujours au-delà. La crainte, le deſir, l'eſpérance, nous élancent vers l'avenir & nous dérobe la conſidération de ce qui eſt, pour nous amuſer à ce qui ſera,*

voire quand nous ne ſerons plus. Eſſais L. 1. c. 3. *Un ſoin extréme tient l'homme d'allonger ſon Etre, il y a pourvu par toutes ſes piéces ; il a employé ſon opinion à ſe rebâtir, impatient de ſa fortune, & à s'étayer par ſes inventions. L'ame par ſon trouble & par ſa foibleſſe, ne ſe pouvant tenir ſur ſon pied, va quétant de toutes parts des eſpérances & fondemens des circonſtances étrangeres où elle ſe plante.* L. 2. c. 12. *Nous entraînons tout avec nous, nul ne penſe aſſez n'être qu'un.* L. 2. c. 13.

Quelle perfidie de la part de M. R. d'oſer traveſtir ſous un coloris moderne, la Philoſophie de Montagne, pour s'en approprier le mérite ! Je vais raſſembler ſous les yeux du Lecteur quelques paſſages de l'un & de l'autre, & j'eſpére les expoſer avec aſſez de clarté pour qu'on en apperçoive aiſément les relations.

M. Rouſſeau prétend que » nous ne » ſçavons ce que c'eſt que bonheur ou » malheur abſolu. Tout eſt mêlé dans » cette vie ; on n'y goûte aucun ſenti-

» ment pur. Le plus heureux eſt celui » qui ſouffre le moins de peines. Le plus » miſérable eſt celui qui ſent le moins » de plaiſir. Toujours plus de ſouffran- » ces que de jouiſſances (pourſuit-il) : » voilà la différence commune à tous. » La félicité de l'homme ici bas, n'eſt » donc qu'un état négatif ; on doit la » meſurer par la moindre quantité de » maux qu'il ſouffre «. *Emil. T. 1. p. 144.*

Ce paſſage eſt viſiblement modélé ſur celui-ci, de Montagne.

La meſure de notre condition, porte que nous n'avons pas tant à jouir qu'à fuir. Notre bien-être, ce n'eſt que la privation du mal. Le n'avoir point de mal c'eſt le plus avoir de bien.... Des plaiſirs que nous avons, il n'en eſt aucun exempt de quelque mélange de mal & d'incommodité. Eſſais L. 2. c. 12. & c. 20. Mille traits ſemblables, réunis ſous le même point de vue, forment un tout peu propre à faire honorer les talens de M. Rouſſeau.

En effet, ſoit que je liſe au Livre 1.

c. 9. des Eſſais de Montagne, *qu'une vie perdurable ſeroit moins ſupportable à l'homme & plus pénible que n'eſt la vie qui lui eſt donnée. Que ſi nous n'avions la mort, nous maudirions cent fois l'Etre qui nous en auroit privé.* Soit que M. R. me débite avec ſon éloquence ordinaire, » ſi nous » étions immortels, nous ſerions des » êtres très-miſérables. Il eſt dur de mou» rir ſans doute, mais il eſt doux d'eſ» pérer qu'on ne vivra pas toujours & » qu'une meilleure vie finira les peines » de celle-ci. Si l'on nous offroit l'im» mortalité ſur la terre, qui eſt-ce qui » voudroit accepter ce triſte préſent ? » Quelle reſſource, quel eſpoir, quelle » conſolation nous reſteroit-il contre les » rigueurs du ſort & contre les injuſti» ces des hommes « ? Je ne vois dans ces deux Auteurs qu'une exacte conformité de ſentimens. Cependant ſi c'eſt diminuer la honte de M. R. que d'impliquer d'autres Sçavans dans cette liberté de piller les Ouvrages d'eſprit, & de

les convertir à leur utilité ; je conviens que la Bruyere participe un peu à ce défaut (*a*). Mais la Bruyere déclaroit modeſtement qu'il glanoit après les Anciens, & cela ne revient gueres aux paroles hautaines de notre Genevois, *Ce n'eſt point ſur les idées d'autrui que j'écris, c'eſt ſur les miennes.* Emil. Préf. Parler de la ſorte & ſe précautionner ſi légérement contre la pénétration des Lecteurs, c'eſt en vérité abuſer de l'art d'en impoſer.

Il y a plus : on rencontre à regret, dans *Emile*, de longues circonlocutions, une abondance inutile de raiſonnemens qui paroiſſent uniquement employés pour remplir des pages. En voici un exemple, & cela ſans prétendre qu'il

(*a*) Si Dieu avoit donné le choix ou de mourir ou de toujours vivre ; après avoir médité ce que c'eſt que de ne voir nulle fin à la pauvreté, à la dépendance, à l'ennui, &c. l'on ne ſçauroit plus à quoi ſe réſoudre. La nature nous ôte l'embarras de choiſir & la mort qu'elle nous rend néceſſaire eſt encore adoucie par la Religion. *Pag.* 627.

n'y en ait un très-grand nombre qui auroient pu être cités à juste titre.

» C'est dans la disproportion de nos » desirs & de nos facultés que consiste » notre misére. Un être sensible donc » les facultés égaleroient les desirs, se- » roit un être absolument heureux. La » sagesse humaine consiste à diminuer » l'excès des desirs sur les facultés & à » mettre en égalité parfaite la puissance » & la volonté. *Emil. T. 1. p 145.* D'où » vient la foiblesse de l'homme ? De » l'inégalité qui se trouve entre sa force » & ses desirs. Ce sont nos passions qui » nous rendent foibles, parce qu'il fau- » droit pour les contenter, plus de for- » ces que ne nous en donna la nature. » Diminuez donc les desirs, c'est comme » si vous augmentiez les forces, *T. 2.* » *p.* 2. C'est moins la force des bras que » la modération des cœurs qui rend les » hommes indépendans & libres. Qui- » conque desire peu de choses tient à » peu de gens, *Ibid p. 74. & 245.* C'est

» de nos affections bien plus que de nos » besoins que naît le trouble de notre » vie.... L'homme tient par ses vœux » à mille choses. Plus il augmente ses at- » tachemens, plus il multiplie ses pei- » nes «, *T. 4. p. 307.*

Que de raisons & de redites pour appuyer ce qui n'a pas besoin de preuves! Montagne sans ce flux de paroles inutiles, s'est tout aussi-bien tiré delà par deux petites phrases : *Plus nous amplifions notre possession, d'autant plus nous engageons-nous aux coups de la fortune. La carriere de nos desirs doit être circonscrite & restreinte à un court limite des commodités les plus proches. Les actions qui se conduisent sans cette réflexion, ce sont actions erronées & maladives.* Essais L. 3. c. 10.

Le Naïf la Fontaine, disoit en moins de paroles, encore

. . . . . Heureux qui vit chez soi,
De régler ses desirs, faisant tout son emploi.

L. 3. Fab. 12.

Selon Saint-Evremont (*a*), » la me-
» ſure du bonheur ſe doit prendre de
» celle des paſſions. Celui qui aura le
» moins de deſirs, d'eſpérances & de
» ces autres ſortes d'agitations d'eſprit,
» ſera ſans doute le plus content «.

Le Chevalier de Jaucourt, ne s'exprime pas avec moins de juſteſſe (*b*). » Le ſeul moyen de ſe procurer le bon-
» heur, conſiſte à donner des bornes à
» nos deſirs & à en diminuer le nom-
» bre «. En un mot, on a eu le tems de ſe pénétrer de ce ſage avertiſſement, depuis le mot de Bion : *Il n'y a point d'homme qui s'expoſe à tant de chagrins, que celui qui donne le plus d'étendue à ſon bonheur* (c).

Quand M. R. décide que Plutarque a une grace inimitable à peindre les grands hommes, dans les petites choſes ; que ſouvent un mot, un ſourire,

(*a*) *Oeuv. Meſl. T.* 2. *p.* 128.
(*b*) *Dict. Encyc. Art.* Deſir.
(*c*) *Spect. Angl. T.* 5. *D.* 11.

un geſte lui ſuffit pour caractériſer ſon héros. *Emil. Tom. 2. p. 262.* Je prie le Lecteur de faire attention que Montagne en avoit porté ce jugement.

Plutarque guigne ſeulement du doigt par où nous irons, & ſe contente quelquefois de ne donner qu'une atteinte dans le plus vif du propos. Cela même de lui voir tirer une légere action en la vie d'un homme, ou un mot qui ſemble ne porter pas cela, c'eſt un diſcours. L. 1. c. 25.

Après que Montagne s'eſt plaint, *des Hiſtoriens de la plus commune maniere qui veulent nous mâcher les morceaux, qui ſe donnent loi d'incliner l'hiſtoire à leur fantaiſie, &c.* L. 2. c. 10. il n'en coûte rien au Précepteur d'Emile, que des yeux, de la patience, & un travail mécanique pour obſerver, » que les faits décrits » dans l'hiſtoire, changent de forme dans » la tête de l'hiſtorien; ſe moulent ſur » ſes intérêts, prennent la teinte de ſes » préjugés «. *Emil. T. 2. p. 263.* Je ne crois point non plus Montagne moins inſtructif

inſtructif que M. R. ſur la nature de l'hiſtoire, quand, averti par les *Eſſais* de l'un, à ne juger point les hommes ſur la *montre qu'ils étalent, & à préférer les propos qu'ils tiennent en leur cabinet aux actions qu'ils font en place publique.* L. 2. c. 10. je retrouve au troiſiéme Livre, p. 260, que l'hiſtoire » ſaiſit l'homme » dans certains momens choiſis, dans ſes » vêtemens de parade; mais qu'elle ne » le ſuit point dans ſa maiſon, dans ſon » cabinet, dans ſa famille, au milieu de » ſes amis «.

Je ne pardonne point à M. R. d'avoir caché combien il eſt redevable à Montagne; il ne le cite que pour des minucies & quand il n'y a rien à perdre pour lui : cette réticence me paroît odieuſe. On croiroit, par exemple, qu'il eſt fort verſé dans les matieres politiques, lorſqu'il prononce » que les Gouvernemens » qui ſe conduiſent le mieux, ſont ceux » dont on ne parle point. Nous ne ſça» vons donc que le mal; à peine le bien

» fait-il époque. Il n'y a que les méchans » de célébres. Les bons ſont oubliés ou » tournés en ridicule «. *Emil. Tom. 2. p. 253.*

La ſource du ſçavoir de notre Genevois ſe tire de ces paroles de Montagne L. 3. c. 10. *Nos hommes ſont ſi formés à l'agitation & oſtentation, que la modération, l'équabilité, la conſtance, & telles qualités qui êtes ne ſe ſentent plus.*

Aux choſes d'eſprit, comme dans celles de la fortune, le plus court ſeroit de ne rien entreprendre à quoi l'on ne pût ſatisfaire de ſon propre fond. Mais que cette modeſtie eſt loin de notre Genevois! Une choſe qui en ſeroit plus intelligible ſi elle n'étoit dite qu'une ſeule fois, il la rebat de cent façons. Il enveloppe dans un grand circuit de paroles étudiées, ce qui pourroit ſe dire uniment. Combien de fois, avant d'arriver à la page 332e du quatriéme Tome d'Emile, n'a-t-on pas lû, » que c'eſt dans le » Livre du monde qu'il faut apprendre à

» connoître les hommes : que l'abus des » Livres tue la ſcience : que croyant ſça- » voir ce qu'on a lû, on ſe tient diſpenſé » de l'apprendre «. &c. Au bout du compte, le Lecteur le moins prévenu ſentira l'inutilité des efforts du Philoſophe de Geneve, pour obſcurcir cette penſée de Montagne (*a*).

Fâcheuſe ſuffiſance qu'une ſuffiſance pure livreſque. A l'apprentiſſage de la Philoſophie, tout ce qui ſe préſente à nos yeux, ſert de Livre. Ce grand monde eſt le miroir où il faut regarder pour nous connoître de bon biais. Eſſais L. 1. c. 25.

M. R. prétend, » qu'un François, » croit connoître les hommes & ne con- » noît que les François. Dans ſa ville, » toujours pleine d'étrangers, il regarde » chaque étranger comme un phéno- » mene extraordinaire qui n'a rien d'é- » gal dans le reſte de l'univers. *Emil.*

(*a*) Conrard Schwarts s'eſt exprimé plus laconiquement : *Scientia ex uſu rerum oritur, non ex lectione.* De Plag. Liter. c. 6. p. 48. Lypſiæ 1706.

» *T. 4. p. 332....* Plein de ſes uſages, » il confond tout ce qui n'y reſſemble » pas «. *Ibid. p. 337.*

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'on nous adreſſe ce reproche. Montagne, le faiſoit à ſes contemporains. *J'ai honte de voir nos hommes, enyvrés de cette ſotte humeur de s'effaroucher des formes contraires aux leurs : il leur ſemble être hors de leur élément, quand ils ſont hors de leur village. Où qu'ils aillent, ils ſe tiennent à leurs façons.* Eſſais L. 3. c. 9.

L'inſtruction que l'on retire des voyages ſe rapporte ſelon M. R. à l'objet qui les fait entreprendre. Il y a bien de la différence à voyager pour voir du pays ou pour voir des peuples.... J'ai même pris ſoin, dit gravement ce Philoſophe, qu'Emile ſe liât dans chaque nation avec quelque homme de mérite. *Tom. 4. pag. 403.*

Que nous apprend en cela M. R. qui mérite d'être appris ? Il eſt ſi naturel de faire dépendre l'utilité des voyages, de

la connoiſſance des peuples, de l'étude de leurs uſages, de l'obſervation des climats, qu'aucun de ceux qui ont enviſagé cet exercice, comme faiſant partie de l'éducation de la jeuneſſe, ne l'a pris ſous un autre point de vûe (*a*). Il n'eſt donc pas étonnant qu'à la ſuite de ſes réflexions ſur la maniere de voyager, M. R. entretienne ſon éleve de la nature des Gouvernemens, de la ſanction des Loix, du droit des gens, &c. Matiere à la vérité très-importante, mais que je paſſe maintenant ſous ſilence, pour y revenir quelque jour, en examinant *le Contrat ſocial.*

» Nous voici par les champs, accom-
» pagnés d'Emile & de ſon Maître, en
» vrais Chevaliers errans, & je n'ima-
» gine, non plus que M. Rouſſeau, au-
» cun Lecteur aſſez prévenu par les uſa-

(a) *Voyez Bacon*, Serm. fidel. *n.* 18. *La Mothe le Vayer in-fol. T.* 2. *Lett.* 6. *M. Couſtel*, Traité de l'Educ. 1749. *T.* 1. *p.* 259. Le Spectat. *T.* 4. *Diſc.* 14. &c. Eſſais de Montag. *L.* 1. *c.* 25.

» ges, pour nous supposer endormis » dans une bonne chaise de poste bien » fermée, &c. *Emil. Tom. 4. p. 191....* » Nous ne voyageons point tristement » assis & comme emprisonnés dans une » petite cage bien fermée « (gardons-nous d'omettre cette répétition; puisqu'elle a paru nécessaire à notre Genevois....) » On observe le pays, on se » détourne à droite, à gauche; on exa- » mine tout ce qui nous flate; on s'ar- » rête à tous les points de vûe: apper- » çois-je une riviere? je la cotoie: un » bois touffu? je vais sous son ombre, &c. » Je n'ai pas besoin de choisir les che- » mins tout faits, des routes commodes; » je passe partout où un homme peut » passer, &c. Combien de plaisirs diffé- » rens on rassemble, par cette agréable » maniere de voyager, sans compter la » santé, qui s'affermit, l'humeur qui s'é- » gaye «. *Ibid. Emil.*

Pour apprécier dignement ces beaux avis, je vais continuer à transcrire les

Eſſais de Montagne. *Le voyager me ſemble un exercice profitable. L'ame y a une continuelle exercitation à remarquer des choſes nouvelles. Je ne ſçache point de meilleure école, à façonner la vie, que de lui propoſer la diverſité de tant d'autres uſances.... S'il fait laid à droite, je prends à gauche. Ai-je laiſſé quelque choſe derriere moi, j'y retourne. C'eſt toujours mon chemin.... la plûpart ne prennent l'aller que pour le venir; ils voyagent couverts & reſſerrés d'une prudence taciturne, ſe défendant de la contagion d'un air inconnu.* Eſſais L. 3. c. 9.

La groteſque peinture des chaiſes de poſte ſi vantée ſous le pinceau du précepteur d'Emile, ſoit dit par parenthéſe, doit paſſer déſormais pour une copie des crayons originaux de Montagne.

Malgré la rebutante uniformité qu'entraîne un long tiſſu de paſſages, où l'on ſent qu'ébloui, par des termes artiſtement rangés, M. R. croit préſenter pour de nouvelles choſes un brillant étalage

d'autres mots ; je continuerai quelques inſtans à mettre le Philoſophe de Geneve aux priſes avec le gentilhomme Périgordin.

» Tel paſſe la moitié de ſa vie, à ſe » rendre de Paris à Verſailles, de Ver- » ſailles à Paris, de la ville à la campa- » gne, de la campagne à la ville, & d'un » quartier à l'autre, qui ſeroit fort em- » barraſſé de ſes heures, s'il n'avoit le » ſecret de les perdre ainſi, & qui s'éloi- » gne exprès de ſes affaires pour s'occu- » per à les aller chercher ; ou bien au » contraire, il court pour courir & vient » en poſte ſans autre objet que de retour- » ner de même «. *Emil. t. 4. p. 193.*

Quelque patétique que ſoit cette invective du philoſophe Genevois, je doute qu'on la préfere à celle de Montagne, contre *ces gens qui s'ingerent où il y a du labeur & qui ſont ſans vie quand ils ſont ſans agitation tumultuaire. Ils ne cherchent la beſogne que pour l'embeſoignement. Ce n'eſt pas qu'ils veulent aller, comme c'eſt*

qu'ils ne ſe peuvent tenir. L. 3. C. 10.

Les grands beſoins naiſſent des grands » biens ; & ſouvent le meilleur moyen de » ſe donner les choſes dont on manque, » c'eſt de s'ôter celles qu'on a ; c'eſt à » force de nous travailler pour augmen- » ter notre bonheur, que nous le chan- » geons en miſere ». *Emil. t. 2. p. 150.* Philoſophie digne de toute notre attention, & ſur laquelle Montagne n'eſt pas inférieur à M. R. *Concevez l'homme accompagné d'omnipotence, vous l'abîmez : il faut qu'il vous demande, par aumône, de l'empêchement & de la réſiſtance. Son être & ſon bien eſt en indigence.* Eſſais L. 3. c. 7.

M. Rouſſeau commence par une exclamation le quatrieme livre d'Emile. » Que » nous paſſons rapidement ſur cette ter- » re ! Le premier quart de la vie eſt » écoulé avant qu'on en connoiſſe l'uſa- » ge ; le dernier quart s'écoule encore, » après qu'on a ceſſé d'en jouir. D'abord » nous ne ſçavons point vivre, bientôt » nous ne le pouvons plus ».

Pourquoi, disoit Montagne, *prenons-nous titre d'être de cet instant, qui n'est qu'une éloise & une interruption si brieve de notre perpétuelle condition ? La mort occupant tout le devant & le derriere de ce moment !* Essais, L. 2. c. 12.

Frappé de cette triste vérité, la Bruyere écrivoit dans le même sens. » Il y a un » temps où la raison n'est pas encore, où » l'on ne vit que par instinct, à la manie- » re des animaux. Il y a un second temps » où la raison se développe, où elle est » formée, & où elle pourroit agir si elle » n'étoit pas comme éteinte par un en- » chaînement de passions, qui conduisent » jusqu'au troisieme & dernier âge. La » raison alors, dans sa force, devroit pro- » duire ; mais elle est refroidie & rallen- » tie par les années, par les maladies & » la douleur ; déconcertée ensuite par le » désordre de la machine, qui est dans » son déclin ; & *ces tems néanmoins sont* » *la vie de l'homme* » ! La Bruyere, p. 383.

On est effrayé d'entendre dire a M. R.

» Que le précepte de ne jamais nuire à au-
» trui emporte celui de tenir à la ſociété
» humaine le moins qu'il eſt poſſible : car
» dans l'état ſocial, le bien de l'un, fait
» néceſſairement le mal de l'autre ».
Emil. T. 1. p. 234.

Cette idée eſt développée au Chapitre 21 du premier Livre des eſſais de Montagne, dont je rapporterai le précis, de peur qu'on ne m'accuſe d'errer dans mes conjectures, & de ſuppoſer à M. R. des griefs imaginaires. *Le profit de l'un fait le dommage de l'autre ; le marchand ne fait bien ſes affaires qu'à la débauche de la jeuneſſe ; le Laboureur les fait à la chereté des bleds ; l'Architecte à la ruine des maiſons ; les Officiers de Juſtice, aux procès : l'honneur même & pratique des Miniſtres de la religion ſe tire de notre mort & de nos vices.*

En voilà plus qu'il ne faut pour convaincre le philoſophe de Geneve, que les idées neuves, les tours originaux ſont parmi nous le partage d'un très-petit

nombre d'eſprits privilégiés. Du reſte, cette opinion ne tient au paradoxe, que par la maniere indéterminée dont elle eſt ici conçue. L'Auteur anonyme d'un livre intitulé, *les Charmes de la Société du Chrétien*, à Paris 1730, rend à ce principe toute ſa force, & en tire, avec beaucoup de juſteſſe, une regle de morale, un ſentiment de piété qui fait l'éloge de ſon cœur. Voyons en quels termes ce religieux Ecrivain s'eſt exprimé.

» Il ſemble que ce ſoit une fatalité » attachée à notre état, de ne pouvoir » jouir de ce que les hommes appellent » bonheur, qu'à la triſte condition de » faire des malheureux.... L'Ambitieux » n'arrive au terme de ſes deſirs que » parmi les jalouſies & le déſeſpoir de » ſes rivaux; l'Avare, qu'au milieu des » larmes de l'indigent; le Conquérant » que par le cruel ſacrifice de la vie des » autres, par la déſolation de leurs pro- » ches & par l'humiliation des vaincus; » le Faſtueux, que par un extérieur in-

» ſultant à la vertu malheureuſe.....
» Quelle ame ſeroit aſſez déchue de ſa
» premiere droiture pour imaginer une
» félicité qui pourtant ne concourroit
» pas avec celle des autres » ? C. 4.

Après tant de rapines avérées & bien conſtatées, qui ne ſeroit tenté de comparer notre Genevois à ces carabins avanturiers qui font leur coup de main, & puis s'enfuient à bride abbatue, derriere quelque buiſſon, pour attendre l'iſſue des événemens. Faiſons ce que nous attendrions envain de lui ; rougiſſons de ſes larcins : mais que dis-je ? Le Chevalier d'Aceilli me ſuggere un moyen de les juſtifier.

Des Ouvrages d'autrui, quand on fait un Ouvrage,
Et qu'aux yeux du Public, on vient à l'étaler,
A proprement parler,
Cette façon d'agir, n'eſt pas un brigandage,
Aux Auteurs prendre ainſi, ce n'eſt point les voler,
C'eſt les renouveller.

Comment méconnoître l'eſprit de Montagne dans les maximes du Précepteur d'Emile ? » Au lieu de coller un en-

» fant ſur des livres, ſi je l'occupe dans » un attelier, il devient philoſophe..... » je hais les livres, l'enfant qui lit ne » penſe pas, il ne fait que lire, il ne s'in- » ſtruit pas, il n'apprend que des mots. » *Emil. T. 2. p. 12.* Tenez toujours l'œil » au guet, & quoiqu'il arrive, quittez » tout avant qu'il s'ennuie. *Ibid. p. 26.* » C'eſt rarement à vous de lui propoſer » ce qu'il doit apprendre; c'eſt à lui de » le deſirer, de le chercher. *Ibid. pag.* » *54.* Pour ne rien donner à l'opinion, » il ne faut rien donner à l'autorité. » Quand l'entendement s'approprie les » choſes, avant de les dépoſer dans la » mémoire, ce qu'il en tire enſuite eſt » à lui; au lieu qu'en ſurchargeant la » mémoire à ſon inſçu, on s'expoſe à » n'en rien tirer qui lui ſoit propre, » &c. »

Un habit à la moderne, prête des graces, favoriſe l'élégance, les proportions d'une taille bien priſe; mais il ne change, ni le viſage, ni la ſtature. M. R.

a moins fait encore, il s'eſt contenté de gazer les traits de Montagne : un voile ſi leger pouvoit-il défigurer cet excellent original ? *C'eſt l'entendement qui approfite de tout, qui diſpoſe de tout : toutes autres choſes ſont ſans ame ;* (dit énergiquement l'Auteur des Eſſais) *ſçavoir par cœur n'eſt pas ſçavoir, c'eſt tenir ce qu'on a donné en garde à ſa mémoire.... Qu'on mette en fantaiſie à l'enfant une honnête curioſité de s'enquérir de toutes choſes ; ce qu'il y a de ſingulier autour de lui, il le verra. Je ne veux pas que le maître invente & parle ſeul ; je veux qu'il écoute ſon diſciple à ſon tour.* Obeſt plerumque iis qui diſcere volunt, autoritas eorum qui docent. *Il n'y a rien tel que d'allécher l'appetit & l'affection : autrement on ne fait que des anes chargés de livres.* Eſſais. L. 1. c. 25.

Croit-on que M. Rouſſeau ait eu beaucoup de peine à trouver que la montre du ſage eſt l'égalité d'humeur, la paix de l'ame ; qu'il eſt toujours à ſon heure & la connoit toujours ? *Emil. T. 2. pag.*

82. Il n'en a pas éprouvé davantage que moi, qui copie dans Montagne. *La plus expreſſe marque de ſageſſe, c'eſt une éjouiſſance conſtante; ſon état eſt; comme des choſes au-deſſus de la lune, toujours ſerein.* Ibid.

L'Auteur *des Eſſais* avoit écrit, auſſi énergiquement que M. Rouſſeau, la plus part de ces phraſes ſaillantes, de ces penſées fines dont quelques lecteurs préoccupés s'obſtinent à lui faire un mérite : il avoit obſervé, comme lui, (*Emil. T. 2. p. 180.*) *que les organes des plaiſirs ſecrets & des beſoins dégoûtans, ſe trouvent placés dans les mêmes lieux.* Eſſais, L. 3. c. 5.

Il avoit exprimé, mot à mot, qu'il vaut mieux être enrhumé que fou. *Emil. T. 1. p. 216. Eſſais, L. 3. c. 13.* Je ſens que me voilà deſcendu à des bagatelles; mais je vais me relever par un paſſage, capable de réveiller ceux à qui elles déplairont. » M. Rouſſeau avance qu'il n'y a » point de vertu ſans combat. Qu'en cela » conſiſte le mérite de l'homme juſte, &

quoique

» quoique nous appellions Dieu, bon, nous » ne l'appellons pas vertueux, parce qu'il » n'a pas besoin d'effort pour bien faire «. *Emil. T. 4. p. 310.* Quel gré doit-on sçavoir à M. R. d'une vérité dont Montagne nous avoit instruit ? Voici ses termes précis. *Le nom de la vertu présuppose de la difficulté & qu'elle ne peut s'exercer sans partie. C'est à l'avanture, pourquoi nous nommons Dieu bon, fort, libéral ; mais nous ne le nommons pas vertueux. Ses opérations sont naïves & sans effort.* Essais, L. 2. c. 11.

Admirons, comment placés à des distances si éloignées, Montagne & M. R. ont eu à se plaindre de ces hommes » qui donnent de l'importance aux bons » morceaux : qui songent, en s'éveillant, » à ce qu'ils mangeront dans la journée, » & décrivent un repas avec plus d'exac- » titude que n'en met Polybe à décrire » un combat «. *Emil. T. 1. p. 405.*

Je viens d'entendre un Maître-d'Hôtel, (disoit Montagne) *L. 1. c. 51. qui m'a*

fait un discours de cette science de gueule, avec une gravité & une contenance magistrale. Il m'a déchiffré une différence d'appetits, celui qu'on a à jeun, qu'on a après le second & le tiers service, & tout cela enflé de magnifiques paroles; & celles même qu'on employe à traiter du gouvernement d'un empire. Cette pensée a été rendue avec autant de force que de vérité, par le faux misantrope, *Van Effen.* » Nous » triomphons sur tout, pour la délica- » tesse de la table : nous avons fait un art » de manger, qui aussi bien que celui de » combatre, a ses axiomes & ses précep- » tes «. *Misant. Dis. 64.*

L'aveu qui faisoit dire à Montagne, *j'ai honte de me trouver parmi une verte & bouillante jeunesse. Irions-nous présenter notre misere parmi cette allegresse, afin qu'avec une grande risée, elle puisse voir un flambeau dissipé en cendres ? Ce germe de beauté naissante, ne se laisse manier à mains si gourdes.* Essais, L. 3. c. 5. Cet aveu est celui-là même dont M. R. s'est prévalu

pour nous informer de ſa délicateſſe envers le ſexe. » Je n'irois point offrir ma » barbe griſe aux dédains railleurs des » jeunes filles; je ne ſupporterois point » de voir mes dégoûtantes careſſes, leur » faire ſoulever le cœur «. *Emil. T. 3. p. 312.*

Je ne crois les miracles qu'en foi, (ajoutoit Montagne au ſujet des fragilités des femmes). *Il n'eſt paſſion plus ardente que l'amour à laquelle nous voulons qu'elles réſiſtent ſeules. Nous les voulons ſaînes, vigoureuſes, en bon point, bien nourries & chaſtes enſemble, c'eſt-à-dire, & chaudes & froides : car le mariage que nous diſons avoir charge de les empêcher de brûler, leur apporte peu de rafraîchiſſemens ſelon nos mœurs.*

M. Rouſſeau pour être, en tout, le ſinge de Montagne, s'ingere d'adreſſer aux Dames une pareille courtoiſie; par où il paroît qu'en profitant des brillantes penſées de cet ingénieux Auteur, notre Genevois en a quelquefois recueilli la rouille.

» Qu'a-t-on besoin d'un mari avec tant » de ressources pour s'en passer ? Femmes » de Paris & de Londres, pardonnez-le » moi, je vous supplie, nul séjour n'ex- » clut les miracles ; mais pour moi, je » n'en connois point, & si une seule de » vous a l'ame vraiment honnête, je n'en- » tends rien à nos institutions «.

J'apprêterois un nouveau sujet d'étonnement aux Partisans de M. R., si je démontrois qu'il n'y a dans ses ouvrages presque nul trait historique, qui ne se lise parmi les Essais de Montagne. Le Médecin Philippe, *L. 3. c. 7.* Le jeune Spartiate qui se laisse ronger les entrailles par un renardeau, *L. 2. c. 32.* La fureur puérile de Xercès, qui fait fouetter la mer, *L. 1. c. 4.* Le désespoir d'Auguste qui redemandoit à grands cris ses légions exterminées, *L. 3. c. 7.* Le trait de Cynéas & de Cyrrus, *L. 1. c. 42.* La glorieuse indépendance d'Otanes, *L. 3. c. 7.* La fermeté du Roi de Mexique, au milieu d'un brasier ardent. *Essais, L. 3. c.*

6. &c. Il reſte à dire trop de choſes pour nous arrêter à ces minuties.

On ſeroit loin de compte ſi l'on s'alloit imaginer que M. R. a lû Jamblique, pour aſſurer au nom de Pytagore ; » que » le ſpectacle du monde reſſemble aux » jeux Olympiques ; les uns y tiennent » boutique, & ne ſongent qu'à leur pro» fit ; les autres y payent de leur perſonne » & cherchent la gloire ; d'autres ſe con» tentent de voir les jeux, & ceux-ci ne » ſont pas les pires «. *Emil. T. 2. p. 248.*

Montagne, lui épargnoit l'embarras de recourir aux ſources ; *notre vie, diſoit Pytagoras, retire à la grande & populeuſe aſſemblée des jeux Olympiques ; les uns exercent le corps pour en acquérir la gloire des jeux ; d'autres y portent des marchandiſes à vendre pour le gain. Il y en a, qui ne ſont pas les pires, leſquels n'y recherchent d'autre fruit que de regarder.* Eſſais, L. 1. c. 25.

En continuant de ſe parer de l'érudition de Montagne, M. R. met en uſage l'apoſtrophe d'Euripide. *Emil. T. 2. pag.* 324.

O Jupiter ! car de toi rien ſinon
Je ne connois ſeulement que le nom.
Eſſais L. 1. c. 56.

Ecoutons raiſonner ces deux rêveurs ſur les feintes rigueurs des Dames, ſur leurs agaceries de parade, & voyons comment ils s'accordent à leur appliquer ce vers d'Ovide.

Quæ quia non liceat, non facit, illa facit.
Eſſais L. 2. c. 16.

Mais par ces détails je ſerois entraîné loin des bornes que je me ſuis preſcrites : tant de diſcuſſions ſeroient ennuyeuſes, ſans être utiles.

Diſons un mot de Charron, cet inſéparable ami de Montagne, & le plus zèlé défenſeur de ſes opinions. M. Rouſſeau tire à ſon aiſe *des livres de la ſageſſe*, par le théologal de Condom, ſi connu, & ſi diſtingué, un enchaînement de préceptes qu'il n'a point tort d'adopter ; mais dont rien ne le diſpenſoit d'indiquer l'Auteur. Toujours le même reproche ? me dira-

t-on. Toujours le même défaut, répondrai-je ? Quoiqu'il en ſoit, ce vertueux Prêtre enſeigne » que la façon im-
» périeuſe & rude de conduire les enfans
» leur abat le courage, tellement que
» leur eſprit n'eſt plus que ſervile, bas, &
» eſclave. S'ils font ce que l'on requiert
» d'eux ; c'eſt parce qu'on les regarde.
» S'ils ont failli ; pour ſe ſauver de la ri-
» gueur, ils ont recours aux remedes
» lâches, vilaines menteries, fauſſes ex-
» cuſes, cachettes, fuites, toutes cho-
» ſes pires que la faute qu'ils ont faite.

Dum id reſcitum iri, credit, tantiſper cavet,
Si ſperat forè clam, rurſum ad ingenium redit.

» Il y a je ne ſçais quoi de vilain en la ri-
» gueur & contrainte ennemie de l'hon-
» neur & vraie liberté : il faut au rebours
» leur groſſir le cœur d'ingénuité, de
» franchiſe, d'amour de vertu & d'hon-
» neur. Ce qui ne ſe peut faire par raiſon
» ne ſe fera jamais par force ; & quand
» il ſe feroit, ne vaudroit rien «. *Charron*,

de la Sageſſe, *L. 3. c.* 14. Tel étoit le ſentiment de Charron, que M. R. a revêtu de ce ſtile enchanteur ſi propre à émouvoir. Au fonds, il ne fait que commenter deux vers latins, rapportés par ce bon Prêtre, au Chapitre du devoir des peres & meres envers les enfans.

Ille, quem beneficio adjungas,
Studet par referre, præſens & abſens idem erit.

Il faut entendre notre Genevois. » Comme vous n'exigez rien des enfans qui » ne leur ſoit déſagréable, & qu'il eſt » toujours pénible de faire les volontés » d'autrui ; ils ſe cachent pour faire les » leurs, perſuadés qu'ils font bien ſi l'on » ignore leur déſobéiſſance ; mais prêts à » convenir qu'ils font mal, s'ils ſont dé- » couverts. Qu'arrive-t-il delà ? Premie- » rement qu'en leur impoſant un devoir » qu'ils ne ſentent pas, vous les indiſ- » poſez contre votre tyrannie ; que vous » leur apprenez à devenir diſſimulés, » faux & menteurs, &c. Comptez que ſi » l'enfant ne craint de votre part, ni

» ſermons, ni reprimandes, il vous dira » toujours tout, &c. Celui qui ſent le » beſoin qu'il a du ſecours des autres & » qui ne ceſſe d'éprouver leur bienveil- » lance, n'a nul intérêt à les tromper ; » au contraire, il a un intérêt ſenſible » qu'ils voient les choſes comme elles » ſont..... Ainſi ne vous voyant point » attentif à le contrarier, ne ſe défiant » point de vous, n'ayant rien à vous ca- » cher ; il ne vous trompera point : il » ſe montrera tel qu'il eſt, ſans crainte. » Vous pourrez l'étudier tout à votre » aiſe «. *Emil. T. 1. p. 221. & 289.* Otez de ce paſſage un tour d'eſprit qui eſt à la mode, M. Rouſſeau ne va pas au-delà de ce qui vient d'être cité des ouvrages du Théologal de Condom : mais il y a cette différence ſenſible, que les avis de Charron renferment un juſte tempéram- ment de condeſcendance & de vigueur, qui plie la jeuneſſe au joug des préce- tes ſans l'aſſujetir à la ſervilité des mé- thodes ordinaires.

Inceſſamment conduit de l'extrême licence, aux emportemens d'un dépit inquiet & farouche, M. R. jette, comme on dit, le manche après la coignée. » Un » enfant vient-il une fois à penſer, qu'il » y a de grandes perſonnes qui n'ont pas » plus de raiſon que des enfans ? Toute » l'autorité de l'âge eſt perdue, & l'édu» cation manque «. *Emil. T. 1. p. 72.* » S'il » ſçait une fois vous occuper de lui, tout » eſt encore perdu «. *Emil. T. 1. p. 119.* » S'il avoit une ſeule fois l'intention de » nuire, il ſeroit méchant ſans reſſource «. *T. 1. p. 190.* » Si par des objections im» prévues, il réduit ſon maître au ſilen» ce ; tout eſt fini dès ce moment, adieu » l'éducation «. *T. 1. p. 202.* » Un éclat » de rire indiſcret peut faire un tort ir» réparable pour toute la vie «. *T. 1. p. 205.* » C'eſt de la premiere choſe qu'un » enfant apprend ſur la parole d'autrui, » que ſon jugement eſt perdu «. *T. 1. p. 259.* » Quand ils verront par tout le prix » de fantaiſie en contradiction avec le

» prix tiré de l'utilité réelle ; au premier » moment que vous laiſſerez entrer ces » idées dans leur tête, abandonnez le » reſte de leur éducation «. *T. 2. p. 78.*

Il n'y a certainement fermeté ſi éprouvée qui ne ſoit ébranlée à la vue de tant d'affreux pronoſtics. Comment M. Rouſſeau prétend-il les accorder avec ces paroles *du Tome 2, p. 232 ?* » *L'emploi de* » *l'enfance eſt peu de choſe ; le mal qui* » *s'y gliſſe n'eſt point ſans remede, & le* » *bien qui s'y fait peut venir plus tard* «. Je n'aurois jamais ſoupçonné le Philoſophe de Geneve, d'avoir eu aſſez peu d'attention pour ſe laiſſer aller à des diſparates qu'il eſt impoſſible de ſauver. S'il aſpire déſormais à la gloire de rectifier nos traités d'éducation ; on peut dire que ſa logique lui échappe & qu'il nous faut dans cette partie, autre choſe que des contrariétés perpétuelles de ſentimens. Mais eſt-il bien vrai que *le grand art de former les hommes ſoit encore oublié ?* Emil. Préf. Beaucoup de gens s'en ſont

laiſſés perſuader ; bien plus ſans doute, à cauſe du ton déciſif & triomphant que M. R. affecte, que par la ſolidité de ſes raiſons.

Jamais la France ne manqua de Citoyens, qui ſe ſont appliqués à diſſiper les ténébres du préjugé, & à étendre le regne des talens pour le bonheur de l'humanité. » C'eſt un étonnement, où je vis » depuis longtems, diſoit un gentilhomme, contemporain de Charron, que » nous voyons les enfans, plus conſommer d'années à l'apprentiſſage des paroles, qu'ils n'emploient de tems à la » connoiſſance des choſes. Je voudrois » les entretenir ſelon leur portée ; j'en » faiſois ainſi au mien & y étoit ſi aiſe, » qu'il n'avoit point de plus grand plaiſir. » Deſpautere étoit banni d'entre nous. » Pourquoi rebuter mon fils, de ce où » l'on devoit l'appeller par la facilité ? » J'aime mieux qu'il ait la tête pleine » de ce qu'il veut dire, que des regles de » ce bouquin ; lequel auſſi-bien, il ou-

» bliera dans trois jours. Et pour quoi ne » l'apprendra mon fils auſſi-bien ailleurs, » que s'aller rebuter dans les énigmes de » ce viel grimaud, qui fait frayeur à ouir » ſeulement «? (*a*).

La lecture eût fourni beaucoup d'autres connoiſſances à quelqu'un qui n'auroit pas dédaigné de s'inſtruire un peu ſur cette matiere avant d'en parler. Quel perſonnage pour un Philoſophe de proſtituer ſa plume à l'indigne reſſource de la charlatanerie !

Faites-y réflexion, ce moderne Ariſtote prêche à ſon Alexandre une doctrine de Roman. Il raſſemble les choſes les plus inconteſtables avec celles qui ſont le plus éloignées du bon ſens ; ſi bien que dans ſa bouche le menſonge eſt un obſtacle à la vérité, & la vérité même diſpoſe à croire le menſonge : il ne loue preſqu'aucune action qui ne ſoit inventée ; il n'en blame pas une qui ne ſoit chimérique.

(*a*) *Leçons Paternelles*, d'Antoine de Laval. A Paris, chez Abel Langelier, in-4°. 1612.

Quelle foi méritent donc ſes beaux diſcours ? Quand il dogmatiſeroit mieux que Platon, qu'il moraliſeroit comme Socrate, qu'il parleroit en Caton du bonheur & de la liberté des peuples ; ce ſont des édifices ſans fondement ; ce ſont des conſéquences qui péchent dans le premier principe, & ſe détruiſent d'elles-mêmes.

Tels n'étoient pas les Lefevre, les Dumarſais, les Rollin, les Pluche, dont les ouvrages ſagement conſultés, ont pris ſous la plume du judicieux M. Vanniere, ce ton de perſuaſion que le Patriotiſme fait naître ; ces leçons touchantes, ſi propres à être inculquées & ſi dignes de nos applaudiſſemens.

Quand ma franchiſe ſeroit déplacée ; quel dommage, quel préjudice ai-je à redouter ? M. R. ne me croira pas digne de ſa colere. La foudre tombe ſur les grands arbres ; elle épargne la fougere & les buiſſons.

CHAPITRE V.

Des connoiſſances que M. Rouſſeau a priſes dans les Livres de Locke, avec l'Analyſe d'un Traité d'Education par Maphée Vegge.

TANT d'induſtrieuſes mains ont embelli en faveur de l'enfance les premiers abords du ſanctuaire des Muſes, ont écarté les obſtacles, prévenu les dégoûts qui pourroient décourager de jeunes eſprits, qu'il ſeroit difficile de revêtir les élémens des ſciences, de formes plus agréables, & de les adoucir par des ménagemens plus variés. C'eſt donc une illuſion que M. R. a voulu faire au public, en s'efforçant de perſuader » *qu'il n'y a* » *qu'un cri contre la pratique établie, ſans* » *que perſonne s'aviſe d'en propoſer une* » *meilleure* «. Emil. Préf.

M. Locke y a travaillé avec des aſſi-

duités assez heureuses pour diriger dans cette partie les études du Philosophe de Geneve. Tâchons de mettre la chose en évidence.

S'il me falloit analyser les quatre volumes d'Emile, j'en réduirois l'enseignement physique à ce peu de regles ; sçavoir, de laisser courir les enfans en plein air, de leur faire prendre de l'exercice, & de les laisser bien dormir. De ne les nourrir que de viandes communes, de les priver de liqueurs fermentées, de ne leur donner que peu ou point de médecines, de ne leur pas faire des habits trop chauds ou trop étroits, & sur tout de leur tenir la tête nue, de les laver dans l'eau froide & les accoutumer aux intempéries des saisons. Il arriveroit qu'avec les expressions de M. Locke §. 31. J'aurois fidelement exprimé le système de M. Rousseau.

Que si m'élevant aux attributs distinctifs de l'homme, je continuois d'en raisonner d'après les idées du Philosophe Genevois :

Genevois : l'enfant pleure (dirois-je) parce qu'il eſt foible ; mais la douleur n'eſt pas toujours la cauſe de ſes larmes. Le dépit, le caprice, peuvent y avoir part. Il y a quelqu'adreſſe à démêler toutes ces différences. J'étudie les paſſions naiſſantes de mon éleve, je les dirige à des fins louables, j'écarte les domeſtiques, gens groſſiers, dont les mœurs portent au vice plus qu'à la vertu. Point de jouets de prix, point d'ennuyeux préceptes. Soyons ſimples avec les enfans. De longs diſcours confondroient leur eſprit ſans l'éclairer ; des bijoux précieux les habitueroient au luxe, avant qu'ils en ſentiſſent les inconvéniens. Les parens doivent diſtinguer les beſoins de fantaiſie & ceux qui ſont naturels à un enfant. Il ne faut pas permettre qu'il ait ce qu'il demande, quand il ſe met à pleurer pour l'avoir, ni lui laiſſer prendre trop d'empire ſur les perſonnes ou ſur les choſes qui l'environnent. Cette paſſion eſt la ſource des actions vicieuſes. Je ſerois

d'avis que de toutes les choſes qui tendent à produire de mauvaiſes habitudes on n'en défendit aucune aux enfans; *car les défenſes de tels ou tels vices, ſi elles ne font rien de pis, elles ſervent au moins à les enſeigner.* Loc. §. 88.

Il faut rarement en venir aux reprimandes, les faire tomber ſur la faute, plus que ſur l'enfant. §. 79. *Ibid.* On ne gagne rien à battre; le vrai moyen d'inſtruire, c'eſt d'inſpirer du goût pour les choſes qui ſont à apprendre (*a*). Mais il eſt viſible que voulant parler de M. Rouſſeau, je confondrois pourtant ſa méthode, avec celle du célébre Anglois, qui lui ſert de modele.

Quelques extraits des ouvrages de ces deux Auteurs ſerviront à prouver que le premier ne dédaigne le commerce des vivans, que parce qu'il trouve avec les morts une compenſation toute à ſon avan-

(*a*) *De l'Education des Enfans*, traduit de l'Anglois de M. Locke, par M. Coſte; cinquiéme Edition, 2. vol. in-12. à Amſterdam 1743.

tage. Peut-on n'avoir point pitié de celui qui s'applaudit de cette adreſſe ridicule ?

La penſée de M. Locke, touchant les pleurs des enfans, roule ſur ce que la premiere choſe qu'il faudroit leur apprendre ; c'eſt qu'ils ne doivent rien avoir parce que cela leur plaît, mais parce qu'on le leur juge néceſſaire. Si on ne leur donnoit jamais ce qu'ils ont demandé en pleurant, ils apprendroient à s'en paſſer. §. 40. Ici l'on doit tenir pour une maxime inviolable, qu'après qu'on leur a une fois refuſé quelque choſe, il faut ſe réſoudre à ne point l'accorder à leurs cris ou à leurs importunités. §. 113. Ne ſouffrons point dans les enfans les pleurs qui viennent d'opiniâtreté ou d'emportement ; car ce ſeroit les flater & entretenir en eux de dangereuſes paſſions. Comme ils n'ont pas le pouvoir de faire ce qu'ils déſirent, ils veulent maintenir par leurs cris le droit qu'ils s'imaginent avoir de faire tout ce qu'il leur vient en fantaiſie. Leurs pleurs ſont quelquefois

causés par un mal réel. §. *15.* Dans ce cas, ſecourez-les de tout votre pouvoir; mais ne leur faites point paroître que vous ſoyez ſenſiblement touché de leurs maux, ſi vous voulez que vos enfans s'endurciſſent & ſe familiariſent avec la douleur. Le grand nombre d'accidens, auxquels notre vie eſt expoſée, nous oblige à n'être pas trop frappés de quelque petit mal paſſager. §. *16.* Le meilleur ſeroit de propoſer aux enfans qui pleurent, des raiſons pour les obliger à ſe taire, ou de détourner leurs penſées ſur quelque nouvel objet.

M. Rouſſeau eſt bien conſeillé de s'en rapporter aux lumieres d'autrui : quand une choſe eſt de ſon fonds, il eſt preſque ſûr qu'elle donnera matiére à la critique. Auſſi dans ce qui ſuit, montre-t-il qu'il ne s'eſt point écarté du texte de Locke.

» Pourquoi les enfans ſe feroient-ils » faute de pleurer, dès qu'ils voyent que » leurs pleurs ſont bons à tant de cho- » ſes ? *Emil. L. 1.* Le ſeul moyen de pré-

» venir ou de guérir cette habitude, eſt » de n'y faire aucune attention. Au reſte » quand ils pleurent par fantaiſie ou par » obſtination, un moyen ſûr pour les em- » pêcher de continuer, eſt de les diſtrai- » re par quelqu'objet agréable & frap- » pant.... L'enfant ſent ſes beſoins, & » ne les pouvant ſatisfaire, il implore » le ſecours d'autrui par des cris. *Emil.* » *L.* 2. S'il ſe met à pleurer pour rien, » en rendant ſes cris inutiles, j'en tarîs » bientôt la ſource. S'il tombe, le mal eſt » fait; c'eſt une néceſſité qu'il l'endure, » tout mon empreſſement ne ſerviroit » qu'à l'effrayer davantage.... Dès qu'il » peut demander, en parlant, ce qu'il » déſire, & que pour vaincre un refus, il » appuie de pleurs ſa demande, elle lui » doit être irrévocablement refuſée.... » Votre enfant ne doit rien obtenir, » parce qu'il le demande, mais parce » qu'il en a beſoin, &c. «.

Armons-nous de patience pour être en état de ſoutenir un long parallele.

entre deux ſçavans qui croyent ne ſe devoir rien, quoique l'un n'enſeigne à peu de choſes près, que ce qui ſe trouve dans les écrits de l'autre.

Locke » conſeille de laiſſer à la nature » le ſoin de façonner le corps : elle agit, » dit-il, avec trop d'exactitude, pour » que nous puiſſions la diriger. Cette » conſidération devroit empêcher des » nourrices ignorantes de ſe mêler de ce » qu'elles n'entendent point; ces gens-là, » devroient craïndre de détourner la na- » ture de ſon but, en voulant façonner » des corps dont elles ignorent la ſtruc- » ture «. §. 12.

M. Rouſſeau s'irrite de ce que *pluſieurs Sages-femmes prétendent, en pétriſſant la tête des enfans nouveaux nés, lui donner une forme plus convenable, & on le ſouffre ! Nos têtes ſeroient mal de la façon de l'Auteur de notre être !* Emil. T. 1. p. 21.

Cette réflexion très-ſenſée ſous la plume de l'Auteur Anglois, me paroît faſtidieuſe de la part du Philoſophe de Ge-

neve, qui s'eſcrime contre les Sages-femmes à-peu-près comme dans l'Iliade, Teucer, couvert du bouclier d'Ajax, inſulte aux Troyens : s'étoit-il imaginé, que perſonne ne ſe donneroit la peine d'éclaircir ſes procédés ? Une foule d'événemens aſſez diſgracieux pour ſon amour propre, ont dû le déſabuſer, ſi toutes fois M. R. ne dédaigne pas les leçons de l'expérience. Entre une prodigieuſe quantité de traits favorables à mon deſſein, je choiſis les avis communs à M. Locke & à M. R. au ſujet des terreurs qui ſaiſiſſent les enfans à l'aſpect des choſes hideuſes. Il faut, ſi l'on en croit le ſçavant Anglois, » accoutumer » les enfans aux objets qui leur cauſent » le plus de frayeur, en joignant, à ces » objets, des images déplaiſantes, juſqu'à » ce qu'ils lui ſoient devenus ſi familiers » qu'ils ne leur faſſent plus aucune pei- » ne..... Votre enfant frémit à la vûe » d'une grenouille ? Faites prendre une » grenouille à une autre perſonne, & lui

» ordonnez de la mettre à une bonne dif-
» tance de votre enfant. Après cela, fai-
» tes-là lui toucher légerement, pendant
» qu'un autre la tient, continuant ainſi
» par dégrés, juſqu'à ce qu'il puiſſe la
» manier avec autant d'aſſurance qu'il
» manie un papillon «. §. *117.*

Cette méthode paroît à M. R. ſi prudente, qu'en l'adoptant il ſe contente de mettre un maſque à la place de la grenouille. *Je veux qu'on habitue Émile à voir des objets dégoûtans; mais peu à peu & de loin, juſqu'à ce qu'il y ſoit accoutumé, & qu'à force de les voir manier à d'autres, il les manie enfin lui-même. Si, durant ſon enfance, il a vû ſans effroi des crapaux, il verra ſans horreur, étant grand, quelqu'animal que ce ſoit. Tous les enfans ont peur des maſques; je commence par montrer à Emile un maſque d'une figure agréable, enſuite quelqu'un s'applique devant lui ce maſque ſur le viſage, &c.* Emil. L. 1.

» La nature a ſi bien pris ſoin de nous

» couvrir la tête de cheveux, qu'un en-
» fant peut aller en plein air ſans ſe cou-
» vrir la tête. Il vaut mieux qu'il cou-
» che auſſi la nuit ſans bonnet ; car il
» n'y a rien qui cauſe plus de maux de
» tête, de rhumes, de catarres, que de
» ſe tenir la tête chaude «.

Par ce texte de M. Locke, §. 6, nous ſommes ſuffiſamment avertis des moyens qu'il faut employer pour épargner aux enfans l'incommodité du rhume ; mais ſoit qu'il ne s'énonce point au gré de M. Rouſſeau, ou, ce qui eſt plus vraiſemblable, que celui-ci ait jugé l'obſervation aſſez utile pour mériter d'être répétée ; il s'en acquite avec la docilité d'un écolier, qui écrit ſous la dictée de ſon maître. *Pour mieux armer le cerveau contre les rhumes, les fluxions & toutes les impreſſions de l'air ; accoutumez vos enfans à demeurer jour & nuit toujours tête nue.* Emil. L. 2. p. 315. &c.

» Un enfant doit être élevé de telle
» ſorte, qu'il puiſſe porter les armes &

» devenir ſoldat. Et tout homme qui » éleve ſon enfant, comme s'il le deſti- » noit à paſſer tranquillement ſa vie, » dans la jouiſſance d'un bon revenu, » n'a gueres fait de réflexions ſur les » exemples qui lui ont paſſé devant les » yeux, ni ſur le ſiécle où il vit.

Ainſi raiſonne M. Locke, §. *16*, & voilà préciſement le contenu de la page dix-neuvieme du premier Livre d'Emile. *Il faut conſidérer dans notre éleve, l'homme expoſé à tous les accidens de la vie humaine. . . . Vu l'eſprit remuant de ce ſiécle, qui bouleverſe tout, peut-on concevoir une méthode plus inſenſée que d'élever un enfant, comme devant être ſans ceſſe entouré de ſes gens? &c.*

Le Philoſophe Anglois donne aux peres & meres cet avis, §. *69*. » Ne vous » mettez jamais en peine des fautes des » enfans, deſquelles vous ſçavez que » l'âge les corrigera. Il leur faut ſouffrir » de petites négligences, qui ne ſont » ſuivies d'aucune marque d'orgueil ou

» de mauvais naturel «. N'eſt-il point palpable que M. R. raiſonne conſéquemment à cette leçon, quand nous lui entendons dire : *C'eſt un ſoin des plus ſuperflus de s'attacher à corriger dans les enfans, les petites fautes, contre l'uſage deſquelles ils ne manqueront jamais de ſe corriger avec le tems.* Emil. L. 1. p. 121.

M. R. a cru bien mériter de ſon ſiécle, pour avoir averti le Précepteur, de prendre garde que l'enfance ayant des manieres de voir, de penſer, de ſentir qui lui ſont propres, rien n'eſt moins ſenſé que d'y vouloir ſubſtituer les nôtres. *Préf. p. IV. T. 1. p. 181. 193. &c.* Il rebat cette penſée de tant de manieres, qu'il paroît vouloir la mettre ſur ſon compte. Rien de tout cela cependant n'a le mérite de la nouveauté. M. Locke, §. *64*, ſouhaite » que les petites badi- » neries, les jeux, les amuſemens ſoient » permis ſans reſtriction.... que les en- » fans jouiſſent de toute la liberté qui » convient à leur âge, & de ne pas les

» empêcher d'être enfans, & d'agir en » enfans, §. *71*. Je n'exigerai pas d'un » enfant (pourſuit-il) la gravité d'un Sé- » nateur, ni ne diſcourerai avec un petit » bonhomme de ſept ans, comme avec » un homme fait «, §. *84*.

La voie de la commiſération, de la douceur & de l'indulgence pratiquée par les Eraſmes, les Æneas Sylvius, longtems avant que Locke écrivît ſon Traité d'Éducation, montre, qu'en combattant la prétendue tyrannie des maîtres, qu'en s'indignant des chimériques entraves qui ſurchargent les enfans, M. R. n'eſt que l'importun répétiteur des vérités avouées par tout le monde. On n'a jamais nié qu'il ne fallût conduire l'enfance autrement que l'âge mur.

Le tems qui change tout, change auſſi nos humeurs,
Chaque âge a ſes plaiſirs, ſon eſprit & ſes mœurs.

Diſoit Boileau, après Horace (*a*) &

(*a*) . . . . . *ne fortè ſeniles*
Mandentur juveni partes, pueroque viriles,

Cornelius Celſus (*a*). M. Rouſſeau n'eſt gueres ruſé, puiſqu'on découvre avec ſi peu d'effort, les fineſſes dont il ſe ſert pour nous dérober la connoiſſance de ſes larcins.

» Il faut que les enfans ſoient couchés » durement. Un lit dur fortifie les mem- » bres, mais un lit mollet où l'on s'en- » ſevelit dans la plume, diſſout pour » ainſi dire tout le corps. Outre que d'a- » voir les reins enveloppés trop chau- » dement, engendre la pierre. Les lits » de duvet, cauſent pluſieurs incommo- » dités, & ce qui les produit toutes, une » complexion délicate ou valetudinaire. » D'ailleurs celui qui eſt accoutumé à » coucher durement chez lui, ne perdra

---

Semper in adjunctis, ævoque morabimur aptis.
Art Poët.

(*a*) *Diverſos diverſa juvant, non omnibus annis*
Omnia conveniunt, res priùs apta nocet:
Exultat levitate puer, gravitate ſenectus,
Inter utrumque manens ſtat juvenile decus,
Hunc tacitum triſtemque decet, ſit clarior ille
Lætitiâ & linguæ garrulitate ſuâ &c.

» pas le ſommeil faute d'un lit mou & » d'un oreiller bien placé, durant ſes » voyages «. *Loc.* §. 23.

Il y eut jadis une Déeſſe Echo ; M. R. ſans doute doit être le Dieu, car de même qu'elle, il ſe borne à répéter ce que les autres diſent ; ne m'en croyez point ſur ma parole, ſoyez attentif aux diſcours de notre Genevois.

Il importe de s'accoutumer à être mal couché ; c'eſt le moyen de ne plus trouver de mauvais lit. Les gens élevés trop délicatement, ne trouvent le ſommeil que ſur le duvet. Un lit mollet où l'on s'enſevelit dans la plume, diſſout tout le corps. Les reins enveloppés trop chaudement s'échauffent : delà réſultent ſouvent la pierre ou d'autres incommodités ; une complexion délicate qui les nourrit toutes. Emil. T. 1. p. 322.

Ne nous étonnons point de cette hardieſſe à s'emparer des penſées d'autrui. M. R. ſçait que la République des Lettres, relevant de Princes bien différens des nôtres, il ne ſera nullepart recherché

des larcins qu'il commet au pays des Sçavans. Nous liſons auſſi volontiers les Décades de Tite-Live, que ſi leur Auteur n'en devoit rien au travail de Polybe. On ne s'aviſe pas de cenſurer Platon pour avoir enrichi ſa Philoſophie des découvertes d'Homere, ni Longin qui nous fait retrouver dans ſon Traité du Sublime, une partie des inſtitutions de Quintilien.

Je ne me mettrai pas en devoir de prouver la conformité des ſentimens de M. Locke & de M. R. ſur l'imprudence des perſones qui apprennent aux petits enfans à battre leurs nourrices, faute de ſçavoir qu'on les diſpoſe ainſi à recourir aux voies de fait lorſqu'ils ſeront grands. *Loc.* §. *38. Emil. T. 1. p. 208.* En m'appéſantiſſant ſur ces minutieux détails, je formerois peu à peu un fort gros volume, qui feroit perdre terre au Lecteur. Par la même raiſon je paſſerai ſous ſilence les raiſonnemens de M. R. ſur les riſques attachés à l'uſage des habits trop

étroits des enfans, car la page 310 du ſecond Livre d'Emile qui les renferme, eſt une autre redite des Paragraphes 12 & 13 du ſçavant & judicieux Locke; attachons-nous à des objets plus graves.

L'on promet aux enfans des ornemens pour récompenſe, au lieu de leur faire entendre que les ajuſtemens ne ſont faits que pour cacher des défauts. Cette moralité de M. R. eſt remplie de bon ſens; je le déclare d'autant plus volontiers qu'un trait pareil, m'a affecté dans M. Locke §. *38.* » Les habits deſtinés pour le beſoin, ne » ſont plus aux enfans qu'un ſujet d'é- » mulation & de vanité. On leur inſpire » de la paſſion pour un bel habit, on » leur apprend à s'admirer «.

On nous fait un grand myſtere de l'uſage du monde, pourſuit M. R., *comme ſi dans l'âge où l'on a beſoin de cet uſage, on ne le prenoit point naturellement.* Locke enſeignoit, §. *56*, » que la politeſſe s'ac- » quiert par l'uſage du monde, & qu'elle » eſt par conſéquent au-deſſus de la por- » tée

» tée des enfans «. Toutes ces reſſemblances prouvent que le Philoſophe de Geneve n'emprunteroit point les penſées de ce célébre Anglois, s'il ne les croyoit bonnes. Une note tirée de la vie d'Auguſte par Suétone, & de celle de Caton le Cenſeur par Plutarque, ſert de fondement aux reproches que nos deux Ecrivains adreſſent aux peres & meres qui ne veillent pas aſſez ſur leurs enfans.

Cette note, l'unique que l'Inſtituteur Anglois ait inſerée dans ſon Ouvrage, à la ſuite du §. 71, épargnoit à M. R. l'embarras d'une pénible érudition; il a ſuccombé à la tentation de s'en faire honneur, *Emil. L. 1. p.* 42. il réſiſte rarement à ces ſortes d'occaſions.

Ce ſeroit être trop rigoureux de défendre aux Auteurs l'imitation des bons Ecrivains: on exhorte à lire leurs Livres, c'eſt pour en tirer du fruit. M. R. fait plus qu'imiter; il s'attache aux mêmes penſées, ſouvent aux mêmes tours: par-là, il compromet ſon eſprit & diminue

ſa réputation. Je lis au §. 6. de Locke, *bien des gens portent en hyver, les mêmes habits qu'en été*, avec l'Apoſtille de M. Coſte ſur le Chevalier Newton, qui le pratiquoit (dit-il) *conſtamment*. Me perſuadera-t-on qu'un pur hazard a ſuggeré à M. R. ce principe appuié de la même note au ſecond Livre d'Emile ? *J'entends qu'Emile porte l'hyver ſes habits d'été ; cet uſage a été celui du Chevalier Newton pendant toute ſa vie.*

Je penſe qu'après cela, on peut raiſonnablement juger de tout le reſte. Mais ſi quelqu'un veut voir juſqu'au dernier trait la plus parfaite reſſemblance, entre un Ouvrage moderne & un ancien, je le prie de conférer à loiſir, les §. *208* & *211* de M. Locke, avec les pages 117, 119, &c. du troiſieme Livre d'Emile. Le ſçavant Anglois, d'une part, ſollicite ſon éleve *à apprendre un métier mécanique, qui a beſoin du travail des mains, ne ſe ſouciant point de la peinture, qui donne plus d'exercice à l'eſprit qu'au*

corps. Notre Genevois de l'autre, endoctrine Emile : » Souvenez-vous que ce » n'eſt point un talent que je demande, » c'eſt un métier, un art purement mé- » canique, n'excluant que les profeſſions » oiſeuſes, futiles, ou ſujettes à la mode «. Juſques ici, tout eſt entre eux aſſez analogue. Locke ſe porte de préférence, *au jardinage, à la menuiſerie, à la charpente, au tour; toutes occupations qui contribuent au divertiſſement & à la ſanté.* M. R. s'applaudit de ce qu'Emile » ſçait » manier la béche & la houe, ſçait ſe » ſervir du tour qui tient ſuffiſamment » le corps en haleine, & ſuppoſe dans » l'ouvrier de l'adreſſe & de l'induſtrie «. Cependant dès qu'il s'agit de rendre juſtice à M. Locke, il impute à ce Philoſophe des vues preſqu'étrangeres au ſyſtême qu'il embraſſe. Pour ſe préparer à le charger d'invectives, il commence par ôter aux paroles de cet Inſtituteur éclairé le ſens le moins ambigu, afin d'en avoir meilleur marché. On peut

dire que les louanges forcées qu'il lui donne, ſont comme les fleurs dont il couronne la victime qu'il va immoler, n'y ayant point d'inſulte qu'il ne lui diſe ailleurs.

Raiſonner, avec les enfans, étoit la grande maxime de Locke, (à ce que prétend M. R.) *L. 2. p. 178.* La vérité eſt que ſur la portée des enfans, M. Locke & le Philoſophe de Geneve, ont préciſement le même fonds d'idées, ainſi qu'on a pu l'appercevoir dans les extraits de l'un & de l'autre, dont j'ai fait uſage. M. R. moins partial eût rapporté les textes dans leur entier, & ne ſe ſeroit point aviſé de ſupprimer ce qui ſert à les développer. Après quoi notre Plagiaire n'auroit pas dit d'un ton ſatyrique : *Je ne veux point qu'Emile ſoit Verniſſeur, comme le Gentilhomme de Locke.* Au lieu de ces procédés ſi peu faits pour les gens de bien, il eût envié au Poëte Affranius cette phraſe ſi honorable à ſa modeſtie : *J'empruntois de mes devanciers,*

ce que je déſeſperois d'exprimer mieux qu'eux.

Il y a une mauvaiſe foi bien conſtatée, de la part du Philoſophe de Geneve, d'attribuer ironiquement à M. Locke l'invention des dés, qui facilitent aux enfans la connoiſſance de l'alphabeth. Sa critique me paroît d'autant plus déplacée, qu'elle eſt unie à l'infidélité d'aimer mieux blâmer un Ecrivain moderne, que Plutarque & Quintilien, les vrais Auteurs de cet innocent ſtratagême. Il en eſt fait mention en des Livres où notre Genevois a cherché de quoi groſſir les ſiens (*a*). Mais où M. R. ne ſe fait-il point connoître pour ce qu'il eſt ? Sa fauſſe délicateſſe ne l'a pas empêché de vouloir qu'Emile vît le monde ſous la forme d'un toton tournant ſur ſa pointe. *Ne voila-t-il pas une riche invention ?*

Il eſt inconcevable que cet Auteur ſi

(*a*) Non excludo id quod notum eſt irritandæ ad diſcendum infantiæ gratiâ, eburneas litterarum formas in uſum offerre. *Quintil. L.* 1. *c.* 1. *Inſtitut.* Ce Chapitre eſt cité par M. R. *Emil. l.* 2. *p.* 278.

délicat, ſi pénétrant, ſi judicieux en d'autres occaſions, n'ait point ſenti l'indécence du deſpotiſme qu'il s'arroge parmi les gens de lettres ; lui, qui s'éfarouche de l'ombre même de la domination, & qui employe toutes ſes forces à l'extirper des gouvernemens civils.

L'art des Ecrivains a bien des reſſources pour faire prendre le change ! Une penſée rendue par un tour qui n'aura pas été ſaiſi ſur le même ſujet, paroîtra neuve ; l'eſt-elle en effet ?

Ce phénomene prétendu qui a ſurpris notre admiration, n'étoit-il pas un larcin fait à l'ancien oublié, à l'étranger inconnu, au moderne confondu dans la foule ? Qu'on examine ſur ce principe les ſorties ſatyriques de notre Genevois contre l'établiſſement des Colléges ; on verra ſi elles ſont autre choſe qu'une redite des réflexions de Lenglet du Freſnoi (*a*).

(*a*) *Principes de l'Hiſtoire pour l'Educ. de la Jeuneſſe.* 1736. 3. vol. in-12.

Sur quel fondement encore M. R. ſe plaint-il qu'on nous donne dans les traités d'éducation » de grands verbiages » inutiles & pédenteſques ſur les chimé- » riques devoirs des enfans, & qu'on ne » dit pas un mot de la partie la plus » importante & la plus difficile de l'édu- » cation; ſçavoir, la criſe qui ſert de » paſſage de l'enfance à l'état de l'hom- » me. Si j'ai pu rendre ces eſſais utiles, » ajoute notre Genevois, ce ſera ſur tout » pour m'y être étendu fort au long ſur » cette partie eſſentielle, omiſe par tous » les autres. *Emil. L. 4. p. 209.*

Rien n'eſt plus commode que de créer des phantomes pour triompher ſans riſque & ſans effort. O Mapphée-Vegge! vous de qui les écrits honorablement incorporés à ceux des Peres de l'Egliſe, ne laiſſent à la liberté des ſuffrages que le choix des éloges; ſouffrez, qu'éclairé par vos immortelles productions, j'apprenne au Philoſophe de Geneve, à précipiter moins ſes jugemens. Non, je ne

puis croire que vous preſcriviez à la jeuneſſe des devoirs chimériques, quand vous l'exhortez en termes ſi paternels à la pratique de la vertu, à l'amour du travail, à l'éloignement des voluptés. Je n'apprendrai point dans des livres, plus ſuperficiels que raiſonnés, à préférer l'innocent ſéjour de la campagne au tumulte des villes. Mon cœur touché de la douce perſuaſion qui découle de vos levres, s'irrite des pernicieuſes leçons qu'un aſſemblage de vûes ſalutaires & d'opinions erronées m'offre dans l'Inſtituteur d'Emile.

En exerçant le corps à des travaux pénibles, M. R. arrête l'activité de l'imagination qui l'entraîne. » Quand les » bras travaillent, l'imagination ſe repoſe. Quand le corps eſt bien las, le cœur » ne s'échauffe point. La précaution la » plus prompte, eſt d'arracher Emile au » danger local. Je l'emmene d'abord » hors des villes, loin des objets capables » de le tenter, &c. *Emil. T. 1. p. 200.*

Tom. 2. p. 227. Tom. 3. p. 209. &c.

Je ne nie pas l'efficace de cet expédient. Ce grand homme propoſoit aux jeunes gens les travaux de l'agriculture, l'aimable ſimplicité de la vie rurale, comme le plus ſûr moyen de ſe ſouſtraire à la ſéduction des plaiſirs, à la moleſſe de l'oiſiveté, au preſtige des paſſions qui regnent dans les villes (*a*). Que ne m'eſt-il permis d'expoſer avec toute l'étendue que leur donne Mapphée, les puiſſans mobiles dont il ſe ſert pour orner le génie de ſon éleve, le dreſſer aux vertus ſociales, établir dans ſon cœur un chriſtianiſme éclairé, une piété ſans fard!

L'imperfection de l'art de former les

(*a*) Ruſticæ vitæ aſſuefactio mirum quemdam generat amorem rectè vivendi. Voluptatum contemptum, vitiorum odium quibus abundè ſcatent urbium tecta. Cum hæc igitur omnium ſuſceptione digna eſſe videatur, ac quam maximè adoleſcentium, ad quos etiam magis pertinet, duris aſſuefieri laboribus, ut domitâ adoleſcentiâ, conculcatiſque blandis ejus ætatis libidinibus, viri poſteà evadant graviores & moderatiores. *Bib. SS. PP. T. 15. in-fol.* 1622. De Liber. Educ. *L. 6. c. 4.*

hommes n'eſt donc pas telle que M. R. veut ſe l'imaginer. Il falloit laiſſer au Jéſuite Buffier, le privilége de fronder indiſtinctement tous les livres de ce genre. *J'ai tâché* (diſoit ce modeſte Religieux) *de rappeller ce qui ſe trouve de meilleur dans ces ſortes d'ouvrages ; après y avoir donné l'attention dont je ſuis capable, j'ai cru y découvrir un caractere général & commun ; c'eſt leur inutilité* (a).

Une voie inconteſtable d'établir les progrès de l'eſprit humain ; c'eſt de produire les monumens qui les atteſtent. Bornons-nous aux travaux de Mapphée-Vegge, ſur l'éducation de la jeuneſſe. Rien de plus touchant que le début de cet important ouvrage.

» Pluſieurs perſonnes, également ſa-
» vantes & pieuſes, ont blanchi dans la
» carriere où je veux entrer. Leur érudi-
» tion miſe en parallele avec mes cour-
» tes lumieres, laiſſera un immenſe in-

(a) *Cours des Scienc.* in-fol. p. 1471. à Paris 1732.

» tervalle entre eux & moi. Quoiqu'il » en ſoit, ſi l'arrangement des matiéres, » qui m'eſt particulier, doit être tenu » pour quelque choſe; ſi la pureté des » motifs ſert de recommandation à un » cœur patriote; j'ai lieu de me promet- » tre l'indulgence des critiques, & de » prétendre à la reconnoiſſance des Lec- » teurs. Peres & meres, apprenez ce que » vous devez à vos enfans. Enfans, pé- » nétrez-vous de bonne heure du plus » reſpectueux amour pour les auteurs de » vos jours; ſoyez-leur ſoumis, préve- » nez leurs intentions, liſez dans leurs » deſirs, imitez leurs vertus. Sainte Mo- » nique & Saint Auguſtin ſeront vos mo- » deles, ſi vous daignez ſeconder mes » vûes, & vous compterez bien moins » ſur mon livre, que ſur leur interceſ- » ſion auprès de Dieu «.

Mapphée-Vegge entame ſon ſujet, par l'éloge hiſtorique de Sainte Monique & de Saint Auguſtin. La tendreſſe maternelle, la ſollicitude compatiſſante, la

charité vive & ſincere de cette vertueuſe femme, préparent le retour d'un fils dominé par les plaiſirs, yvre des priviléges de la raiſon, gâté par la fréquentation des libertins, & ſouillé par la lecture de leurs ouvrages. Les meſures qui doivent précéder l'engagement du mariage n'ont point échappé au zele de Mapphée-Vegge. Il preſcrit aux femmes groſſes un régime convenable à leur état, & prend un ton patétique en exhortant les meres d'allaiter le fruit de leurs entrailles. Il exige que l'on nourriſſe les enfans avec ſobriété, qu'on évite dans leurs vêtemens les délicateſſes du luxe. La néceſſité d'endurcir les enfans aux injures de l'air entre dans l'enchaînement de ſes principes. Il prouve que les pleurs de ces petits innocens ne contribuent pas peu à leur purifier le cerveau, à le décharger des ſuperfluités auxquelles il eſt ſujet. Il s'indigne de l'impatience des nourrices, qui n'en veulent pas ſouffrir la paſſagere importunité. Enfin, la maniere de regler

les premiers exercices de l'enfance, l'inconvénient qu'il y a d'effrayer de jeunes esprits par des récits sur les apparitions des morts fournissent à Mapphée-Vegge l'occasion de montrer toute la solidité de son jugement, & l'étendue de ses lumieres.

Ce recommandable Auteur exige que l'on accoutume les enfans à respecter le bien d'autrui, qu'on les instruise des droits de propriété, de la nature des échanges, de la force des conventions. Il leur interdit les spectacles & la fréquentation des farceurs. C'est en les entretenant des avantages de la vertu qu'on la leur inculque peu à peu; c'est en les produisant chez les personnes méritantes, qu'ils apprendront à élever leur ame au sentiment de ce qui est honnête. Ne donnons pourtant point à nos leçons un ton de sévérité qui en fasse une tâche pénible. L'enfant ne doit remarquer dans son Précepteur que les bienfaisantes inclinations d'un ami. La commisération doit

percer jusques dans les châtimens que les conjonctures rendent quelquefois nécessaires. Étudions les génies ; proportionnons-nous à leur portée, soyons enfans avec les enfans, évitons une bonté mal entendue avec autant de soin que l'excès de rigueur. Tel est en substance le 1er Livre de cet excellent Traité.

Le second Livre impose aux parens, comme un indispensable devoir, l'éducation de leur famille. Il les engage à ne rien précipiter dans l'ordre qu'ils y observeront. L'âge de sept ans est une époque convenable pour fixer les enfans à la lecture & autres exercices sérieux. Notre Auteur examine s'il convient de les envoyer aux écoles publiques : il releve les utilités des colléges ; il ennoblit les fonctions des Professeurs, puis il présente des ouvertures sur les devoirs qui les concernent. Viennent ensuite les égards de politesse & de considération qu'on doit à ceux qui se consacrent à l'institution de la jeunesse, la maniere

de faire agir le blâme & la louange ſur l'eſprit des écoliers. Les moyens de leur adoucir les dégoûts de l'étude, ſont ici expoſés dans la plus grande netteté. Mapphée-Vegge remarque que les louanges doivent être employées avec une extrême réſerve. Il s'étend beaucoup ſur les avantages de l'écriture & la façon de procéder à cet exercice. Son adreſſe eſt admirable à former dans les enfans un goût de maturité & de réflexion. La pratique de leur inſinuer de courtes ſentences, tirées de la ſaine antiquité, peut y concourir avec efficacité. Les Précepteurs ſont exhortés à faire enſorte que leurs éleves y puiſent quelquefois le ſujet de leurs entretiens. La diverſité des humeurs ſervira de direction aux maîtres. Un enfant babillard ne doit pas être mené comme le taciturne ; le timide, comme celui qui eſt confiant ; mais tous s'habitueront à ne ſe point payer de mots qu'ils n'entendront pas. On les dreſſera peu-à-peu aux graces de la diction, &

pour leur procurer une voix ſonore, une prononciation diſtincte, une contenance aſſurée, il ſera bon de leur permettre les déclamations publiques ſur des programmes inſtructifs.

Laborieux Précepteurs, vous n'avez pas trop de toute votre attention, ſi vous voulez ne communiquer à vos éleves que des livres vraiment faits pour eux. Occupez-vous donc à les diſcerner; écartez-en les principes abſtraits; revenez ſouvent à ceux qui ſeront du goût de vos écoliers; c'eſt ainſi que vous leur rendrez aimable la pratique des plus pénibles devoirs. Voilà le ſommaire du ſecond Livre.

Il faut étudier le caractere des enfans fortifier celles de leurs inclinations qui ſont louables; telle eſt la pierre de touche des bonnes éducations. Craignons néanmoins de livrer indiſcrettement l'enfance à ſa premiere ardeur. Qu'elle éprouve de tems en tems l'humiliation de ſa fragilité, afin de réprimer les ſaillies de l'amour-

l'amour-propre. Il n'y a nul inconvénient que l'enfant ait une teinture de muſique ; mais ſachons l'arrêter à propos, de peur qu'il ne tourne en habitude ce qui ne doit être qu'un amuſement.

Aidons-le à ſe former au ſtile épiſtolaire ; fortifions ſon tempéramment par des exercices manuels ; donnons la préférence aux travaux qui égayent, en cela il n'y a rien que de raiſonnable.

Les jeux ſagement entremêlés aux objets de réflexion, diverſifient les heures de la journée, & maintiennent l'enfant dans la ſérénité naturelle à ſon âge. Il ſera préparé à la philoſophie par des études proportionnées au degré de ſon intelligence.

Eſprits corrompus qui ne reſpirez que l'amour des voluptés : vils flateurs toujours prêts à louer les écarts d'une jeuneſſe effrenée ; mercenaires que la ſervilité dégrade, vous ſerez bannis du commerce de nos éleves. Si j'ai des filles, mes précautions iront plus loin encore, je fe-

rai enſorte qu'elles ignorent votre ignominieuſe exiſtence. Ainſi finit le troiſiéme Livre.

Revêtons la vertu de dehors attrayans, ne nous rebutons jamais des combats qu'elle nous oblige de livrer à nos penchans corrompus ; ſoyons modeſtes, aimons la chaſteté, ſervons Dieu, reſpectons les lieux deſtinés à ſon culte ; avec ces qualités il nous en coûtera peu pour remplir nos autres devoirs. L'Auguſte miniſtere des Eccléſiaſtiques ne ſera jamais ſéparé dans notre penſée, de la vénération que leur perſonne doit inſpirer. Suis-je parmi des vieillards ? J'honore, avec le poids des années, l'expérience qui en eſt le fruit. Vis-à-vis un ſçavant, je fais gloire de redevenir diſciple. La préſence des Magiſtrats m'affermit dans l'obſervation des loix. Les pupilles, les malheureux, les indigens, les étrangers partagent mes ſoins compatiſſans. Je les conſole dans leurs diſgraces, je ſubviens à leurs néceſſités. Par

un juſte retour que je me dois à moi-même, je prends l'inébranlable réſolution de mériter dans la propriété des biens dont je ſuis comblé, l'uſage que l'Etre ſuprême m'en accorde. Créé pour contribuer au bonheur de mes ſemblables, j'éviterai dans mes procédés la plus légere indécence. Le beau ſexe me rendra complaiſant ſans fatuité, officieux ſans adulation, gai ſans étourderie. L'entretien de ma ſanté, & non pas le rafinement d'une ſenſuelle délicateſſe, réglera ce que je dois à mon corps. Je ſerai frugal à table, d'une humeur égale dans la vie privée, honnête avec les perſonnes du dehors.

Je me conformerai aux uſages du tems: l'emploi du mien ſera toujours diſtribué avec utilité. J'éviterai le tracas des villes afin de contempler ſans diſtraction les merveilles de la nature, & de participer à l'innocence des mœurs qui ſemble être le partage des gens de campagne.

Toutes ces matiéres que je ne fais

qu'indiquer ſont touchées dans les trois derniers Livres de Mapphée-Vegge, avec une dignité qui en rehauſſe l'importance. Combien eſt préférable aux rêveries du Philoſophe Genevois, une éducation établie ſur de tels principes ? Il n'y a donc point d'objet dans les lamentations de M. Rouſſeau. Ce ſont de puériles effervescences, produites par la démangeaiſon d'écrire. Elles prouvent qu'*Emile* eſt un ouvrage entrepris ſans néceſſité, & compilé ſans exactitude.

L'éducation tient ſi eſſentiellement à la ſécurité publique, au maintien général de l'ordre, qu'elle ſe ſoutiendroit par le reſpect des loix, quand l'intérêt particulier n'en dépendroit pas. M. R. qui l'ignoroit moins que moi, s'eſt vû néceſſité de l'avouer, dans un de ces momens lumineux où la vérité parle à ſon cœur, malgré de fréquens écarts qui l'en éloignent. *Les idées ſalutaires, & vraiment utiles aux hommes, ont été les premieres connues* (diſoit-il alors). *Elles ſont de tout*

tems les ſeuls vrais liens de la ſociété, & il ne reſte aux eſprits tranſcendans qu'à ſe diſtinguer par des idées pernicieuſes. Emile. C'eſt le cas où M. R. ſe trouve miſérablement réduit. Vous le voyez, pour peu qu'il s'écarte des routes pratiquées, ſe livrer à des diſparates qu'on ne devoit point attendre d'un raiſonneur de profeſſion. L'émulation paroît à ſes yeux une paſſion dangereuſe, au premier Tome d'Emile (*a*), *pag. 186.* Mais devenu plus raſſis au troiſieme, il reconnoît qu'on n'a de priſe ſur les paſſions que par les paſſions, *pag. 234.* Ici il voudroit qu'Emile parvint à ſa quinziéme année, ſans ſçavoir diſcerner ſa main droite de ſa main gauche; mais ailleurs il ſuppoſe qu'Emile penſe tout d'un coup en Philoſophe, non ſans laiſſer le Lecteur dans l'admira-

(*a*) Ceux qui confondent la jalouſie & l'émulation, apprendront à les diſtinguer dans la Vie de Saint Baſile, écrite par Saint Gregoire de Nazianze. *Par ſpes doctrinæ, hoc eſt rei omnium invidioſiſſimæ, nos ducebat & tamen aberat invidiâ, ſolâ emulatione flagrabamus.*

tion de cette judiciaire prématurée. *T. 2. p. 135.* Le meilleur uſage de la raiſon conduit Emile à la vraie religion. *T. 2. p. 331.* Puis, cette même raiſon décheoit tellement de ſa prérogative, que *la vertu par la raiſon ſeule ne peut avoir de baſe ſolide.* T. 3. p. 109. Sort-il un moment du cercle de ſes contradictions ordinaires? Il rentre dans celui du plagiat. M. R. apprend à ſon diſciple à aſſujettir la partie animale de ſon être, à la partie ſpirituelle; à ſe rendre maître de ſes paſſions, à préférer la conſcience & la droiture à toutes choſes : que trouvez-vous là de ſi ſurprenant? Un maître d'école le fait bien? Etoit-ce la peine de calomnier les vivans & les morts pour un ſi rare chef-d'œuvre? Avec un peu de bon ſens & de facilité de s'énoncer, il n'y a chétif Pédagogue en France qui n'enſeigne tous les jours cette morale.

Delà je conclus, non ſans raiſon, qu'Emile, quelle que ſoit ſa vogue, eſt un ouvrage où l'on a violé les regles de la

vérité & de la juſtice : un ouvrage enfin qu'il faudroit réduire à un petit nombre de pages, ſi l'on n'y laiſſoit que les idées paradoxes ou particulieres à M. Rouſſeau. Cette accuſation n'eſt pas frivole ; les preuves ne doivent pas l'être, il faut les développer.

CHAPITRE VI.

Penſées de divers Auteurs, imitées ou traduites par M. J. J. Rouſſeau.

LES ſituations pittoreſques, les images touchantes qui naiſſent en foule à l'aſpect de l'aurore, ſont empreintes dans les moindres parties de ce vaſte univers. C'eſt preſque le ſeul moment où l'homme n'a beſoin pour s'inſtruire que du ſpectacle de la nature. Productions fragiles de l'entendement humain, votre inſuffiſance ſe fait bien ſentir lorſque l'aſtre du jour darde ſes premiers feux ! L'ignorant Villageois, égal à l'Aſtronome contemplatif, adore l'Etre créateur, & ne ceſſe d'admirer la magnificence de ſes dons que pour réveiller en lui de tendres ſentimens de reconnoiſſance & d'amour.

Dans ce quart-d'heure de délices & d'enchantement, pardonnons à M. R. le

goût de la lecture que le commun des hommes ſemble alors oublier. Il ſoutiendroit mal ſon perſonnage, s'il ſe conduiſoit comme eux.

Le Philoſophe de Geneve, plus jaloux de briller que de s'inſtruire, enchâſſe à ſon Traité d'Éducation, la ſublime Épopée du lever du Soleil, l'un des plus beaux morceaux du Poëme de Thompſon. Même coloris, même diſpoſition du tableau : tout prouve ſon plagiat. Faiſons parler ce Poëte Anglois : il enchantera ſes auditeurs.

» Déja paroît le matin, pere de la ro-
» ſée. Une lumiere douce & foible l'an-
» nonce dans l'Orient tacheté. Mais bien-
» tôt la lumiere s'étend, briſe, éclaircit
» les ombres & chaſſe la nuit qui fuit
» d'un pas précipité. Le jour naiſſant
» perce rapidement, & préſente à la vûe
» de vaſtes payſages. Les ſommets des
» montagnes brillent à l'aube du jour.
» L'harmonie annonce le réveil de la
» joie univerſelle : les bois retentiſſent

» de chants réunis. Le puiſſant Roi du
» jour paroît dans l'Orient : les nuages ſe
» diſſipent. L'azur des Cieux marque ſon
» approche. Tout reprend l'être & ſa
» forme naturelle ſur la terre brillante
» de roſée & dans l'air coloré. L'Aſtre
» puiſſant regarde ſur toute la nature,
» avec une majeſté ſans bornes, & verſe
» le jour qui joue avec éclat ſur les ro-
» chers & les collines, &c.... Pere des ſai-
» ſons, le monde végétal reconnoît ton
» empire. La pompe précede & ſuit ton
» trône. En cet inſtant, une multitude
» d'êtres en attente, toutes les eſpéces
» différentes de la terre, chantent une
» hymne commune en ton honneur «.
Poëm. de Saiſ. p. 76.

Voilà M. R. dans le cas de s'entendre dire comme à l'aveugle né, *Rendez gloire à Dieu*, Joan. 9. Reconnoiſſez, peut-on lui crier, que Thompſon a échauffé votre ame, faſciné vos ſens : & qu'ébloui par l'éclat de ſon génie, vous vous êtes efforcé de l'imiter. Quelques nuances

plus ou moins chargées : de légeres inverſions dans l'ordre des choſes, n'alterent point aſſez les principaux caracteres de l'objet dépeint, pour faire manquer au Lecteur la reſſemblance qui les rapproche. Jugeons-en par le parallele du texte d'Emile (*a*).

Le Soleil s'annonce de loin par les traits de feu qu'il lance au-devant de lui. L'incendie augmente, l'Orient paroît tout en flammes. A leur éclat, on attend l'Aſtre, long-tems avant qu'il ſe montre. A chaque inſtant on croit le voir paroître, on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair & remplit auſſi-tôt tout l'eſpace. Le voile des ténébres s'efface & tombe. L'homme reconnoît ſon ſéjour & le trouve embelli. La verdure a pris durant la nuit, une vigueur

---

(*a*) Crénius traite de Plagiaire Jule Affricain, au ſujet de la Tactique d'Ænée, quoiqu'il n'eut point gardé l'ordre obſervé par cet Auteur. *Julius Affric. Æneæ verba leviter immutata pro ſuis deſcribit, &c.* De furibus Librar. *p.* 67. *Lugd. Batav.* 1705. in-12. J'ai peine à croire que M. R. ſoit exempt du même reproche.

nouvelle. Le jour naiſſant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent, la montrent couverte d'un brillant réſeau de roſée, qui réfléchit à l'œil la lumiere & les couleurs. Les oiſeaux en chœur, ſe réuniſſent & ſaluent de concert le Pere de la vie, &c. Emil. T. 2. p. 13. & 14.

Il faudroit un œil bien perçant pour ſaiſir les différences qui diſtinguent cette autre penſée de Thompſon & celle de M. R. ſur le contentement de l'eſprit aux approches du Printems.

» Qui peut ſe tenir à couvert tandis » que la bonté du Ciel verſe ſans meſure » l'herbe, les fleurs & les fruits dans le » ſein de la nature. L'imagination en- » chantée s'anime & voit tous ces biens » au moment même où l'œil de l'expé- » rience ne peut encore que les prévoir. » Celle-ci voit à peine la premiere poin- » te de l'herbe & l'autre admire déja les » fleurs, dont la verdure doit être émail- » lée «. *Thompſ. ibid. p. 12.*

M. Rouſſeau donne un tour moins

poëtique aux mêmes images, ſans s'écarter du but qui les réunit dans Thompſon. *En voyant renaître la nature, on ſe ſent ranimer ſoi-même; l'image du plaiſir nous environne..... au ſpectacle du Printems, l'imagination joint celui des ſaiſons qui la doivent ſuivre. A ces tendres bourgeons que l'œil apperçoit, elle ajoute les fleurs, les fruits, les ombrages..... elle réunit en un point, des tems qui ſe doivent ſuccéder, &c.* Emil. T. 1. p. 426.

Entraîné par la néceſſité de remplir mon plan, j'y reçois des idées peut-être qui devroient en être exclues. Le haſard a plus d'une fois conduit au même point les eſprits les moins faits pour s'imiter; mais en ne donnant mes conjectures que pour des conjectures, je reſte dans les bornes de tout Auteur qui tente ſans beaucoup riſquer.

M. Rouſſeau a pu n'avoir jamais oüi parler du Traité de la fauſſeté des vertus humaines, par M. Eſprit. Cela n'empêche pas qu'il ne tombe dans les principes

de ce Sçavant. *Ce ſont nos paſſions qui nous irritent contre celles des autres. C'eſt notre intérêt qui nous fait haïr les méchans. S'ils ne nous faiſoient aucun mal, nous aurions pour eux plus de pitié que de haine.* Plût à Dieu que cette humiliante aſſertion demeurât enſevelie parmi les écrits de Platon, d'où M. Eſprit l'a tirée avant le Philoſophe de Geneve.

» La juſtice des particuliers, n'eſt » qu'une adreſſe, qui tend à mettre leur » vie, leur bien, leur honneur à couvert » des injures qu'on leur peut faire. Les » procédés équitables nous trompent, » parce que nous en tirons cette conſé- » quence que ceux qui les ont les aiment. » Cependant ils ſont vicieux : mais ils » ſe contraignent & ne font mal à per- » ſonne, afin qu'on ne leur en faſſe au- » cun «. Telles ſont les paroles de cet ingénieux Auteur. *T. 1. p. 515.*

Me ſera-t-il permis d'avoir recours à une comparaiſon ? L'homme ne reconnoît point l'ardeur de ſes propres entrail-

les, & quoique ſon cœur ſoit pour ainſi dire brûlant, il n'y ſent rien de trop chaud. C'eſt que tout ce qui eſt naturel n'eſt pas ſenſible. Ainſi M. R. eſt peut-être ſi irréſiſtiblement porté au plagiat, qu'il tombe dans ce défaut ſans y prendre garde. L'art de ſon amour-propre autant que celui de ſon eſprit lui perſuade que les ſoins qu'il prend à s'approprier le bien d'autrui, le lui rendent propre en effet. Il altere quelques mots dans une phraſe & puis il s'en croit Auteur. En voici la preuve.

La Bruyere compare les hommes inconſtans qui prennent plaiſir à voir des nouveautés de jour à autre, » à ceux qui » entrent dans les magazins, indéterminés ſur le choix des étoffes qu'ils veulent acheter. Le grand nombre de celles qu'on leur montre, les rend plus » indifférens (continue ce Philoſophe). » Elles ont chacune leur agrément & leur » bienſéance; ils ne ſe fixent point, ils » ſortent ſans emplette «. *pag.* 612.

M. Rouſſeau, admirez ſa fécondité! change les étoffes en coquilles, & nous débite gravement : *Quand un homme épris du charme des connoiſſances, court de l'une à l'autre, ſans ſçavoir s'arrêter, je crois voir un enfant ſur le rivage, amaſſant des coquilles & commençant par s'en charger, puis tenté par celles qu'il voit encore, en rejetter, en reprendre, juſqu'à ce qu'accablé de leur multitude & ne ſçachant plus que choiſir, il finiſſe par tout jetter & retourne à vuide.* Emil. T. 2. p. 25.

Un autre texte de la Bruyere, me découvre les facilités qu'a eues M. R. de dire à Emile, au milieu d'un ſomptueux repas : *Par combien de mains eſtimeriez-vous bien qu'ait paſſé ce que vous voyez ſur cette table, avant d'y arriver? .... Avec un jugement ſain, que penſera-t-il du luxe, quand il trouvera que toutes les régions du monde ont été miſes à contribution : que vingt millions de mains peut-être ont long-tems travaillé, pour lui préſenter en pompe à midi, ce qu'il va dépoſer le ſoir dans ſa*

ſa garde-robbe. Tom. 2. Emil. pag. 93.

Le plus pénible effort du Philoſophe de Geneve, ſe réduit, comme nous allons l'obſerver, a appliquer aux embarras diſpendieux des cuiſines, les ſoins que la Bruyere fait incidemment tomber ſur elles pour s'arrêter enſuite au jeu pénible des machines & des décorations des théatres, dont l'effet eſt enchanteur, quoique la cauſe du preſtige ſoit dans l'ordre de la plus groſſiere mécanique.

» Si vous entrez dans les cuiſines où » l'on voit réduit en art & en méthode » le ſecret de flater votre goût : ſi vous » examinez en détail, tous les apprêts » des viandes du feſtin qu'on vous pré- » pare : ſi vous regardez par quelles » mains elles paſſent avant d'arriver à » cette élégance qui frappe vos yeux, » &c.... Si vous allez derriere un théatre » & ſi vous nombrez les poids, les roues, » les cordages qui font les vols & les » machines ; ſi vous conſidérez combien » de gens entrent dans l'exécution de

» ces mouvemens ; quelle force de bras » & quelle extenſion de nerfs ils y em- » ployent, vous direz, ſont-ce là les prin- » cipes & les reſſorts de ce ſpectacle ſi » beau, ſi naturel, qui paroît agir de ſoi- » même ? *La Bruyere p. 186.*

Il n'eſt pas encore tems de quitter priſe. J'ai la mémoire ſi remplie des beaux endroits du Théophraſte moderne, que c'eſt pour moi une double ſatisfaction, en écrivant contre l'imitateur, de faire valoir le modéle. *Emile n'imagine pas ce que des écus de plus ou de moins font au caractere & au mérite*, T. 4. p. 233. La Bruyere ne le comprenoit pas davantage. » Si l'on ne le voyoit » de ſes yeux (diſoit-il) pourroit-on » s'imaginer l'étrange diſproportion que » le plus ou le moins de piéces de mon- » noie met entre les hommes « ? *p. 177.*

A entendre M. Rouſſeau, *les femmes ne ceſſent de crier que nous les amuſons ſans ceſſe à des puérilités. Quelle folie ? Et depuis quand ſont-ce les hommes qui ſe mêlent*

de l'éducation des filles ? Qui eſt-ce qui empêche les meres de les élever comme il leur plaît ? Emil. T. 4. p. 24.

En reclamant ici la Bruyere, je me plains, à juſte titre, que M. R. s'attribue cette obſervation, ſans lui en faire honneur. Il ne ſera pas inutile de rapporter le paſſage qui ſert de fondement à mes ſoupçons. » Pourquoi s'en prendre aux » hommes de ce que les femmes ne ſont » pas ſçavantes ? Par quelles loix leur » a-t-on défendu de lire & d'en rendre » compte dans la converſation ? Ne ſe » ſont-elles pas au contraire établies » elles-mêmes dans cet uſage « ? *La Bruyere p. 97.*

On ſe laſſe d'avoir toujours à contredire dans M. R. une manie puérile qui le porte à méconnoître les obligations qu'il devroit avoir à la Littérature françoiſe. Son art ſe réduit non à penſer, mais à préſenter les penſées des autres ſous un coloris conforme au goût du ſiécle. *Satisfait d'acquérir l'ignorante ap-*

probation du vulgaire, par cette incruſtation empruntée, comme dit Montagne L. 1. c. 25, le Philoſophe de Geneve ſe trouve très à l'étroit, dès qu'il rentre chez lui; mais il vole de découverte en découverte quand il s'occupe à faire valoir ce qui l'environne. Eſt-il au dépourvû? il n'en eſt ni plus modeſte ni moins entreprenant. Sa reſſource ordinaire conſiſte en une vaine ſubtilité d'expreſſions faſtueuſes, l'expédient des eſprits ſuperficiels, la gloire des Sophiſtes, & le mépris des vrais ſages.

» Toutes les Capitales ſe reſſemblent, » ſelon notre Genevois, tous les peuples » s'y mêlent, toutes les mœurs s'y con- » fondent. Ce n'eſt pas-là qu'il faut aller » étudier les nations..... c'eſt dans les » Provinces où il y a moins de mouve- » mens, de Commerce, dont les habi- » tans ſe déplacent moins, changent » moins de fortune & d'état, qu'il faut » aller étudier le génie & les mœurs » d'une nation. Etudiez un peuple hors

» de ſes villes, ce n'eſt qu'ainſi que vous » le connoîtrez. Ce n'eſt rien de voir » la forme apparente d'un gouvernement » fardée par l'appareil de l'adminiſtra- » tion, &c. Ce n'eſt qu'en ſe renfermant » dans les villes, ce n'eſt qu'en s'altérant » à force de culture qu'elles ſe dépravent » & qu'elles changent en vices agréables » & pernicieux, quelques défauts plus » groſſiers que mal-faiſans «. *Emil. T. 4. p. 398.*

J'admets l'obſervation, en priant toutefois le Lecteur de la concilier comme il l'entendra, avec celle de la page 342. *Les caracteres ne peuvent ſe marquer de nos jours, & l'inconſtance Européene ne laiſſe à nulle cauſe naturelle, le tems de faire ſes impreſſions.* Si la mobilité des habitans de l'Europe eſt telle, il doit être indifférent de les étudier diſperſés dans les Provinces ou raſſemblés dans les Capitales. Les réſultats, quoiqu'il puiſſe arriver, ſeront toujours en pure perte. Oublions cette petite contrariété, pour voir

de quelle ſorte la Bruyere a manié le même ſujet.

Celui qui n'a vu que des hommes polis ou raiſonnables, ne connoît pas les hommes ou ne les connoît qu'à demi. Quelque diverſité qui ſe trouve dans les complexions ou dans les mœurs, le commerce du monde & la politeſſe, donnent les mêmes apparences, font qu'on ſe reſſemble les uns aux autres par des dehors qui donnent à penſer qu'il n'y a rien ailleurs qui ne s'y rapporte. Celui au contraire qui ſe jette dans la Province, y fait bientôt d'étranges découvertes..... il avance par des expériences continuelles dans la connoiſſance de l'humanité. La Bruyere pag. 435.

Le même Auteur accuſoit les femmes » d'être extrêmes, & toutes meilleures » ou pires que les hommes «, *pag. 100.* Notre Genevois à l'afut d'un trait ſatyrique, ſe hâte d'écrire que *les femmes toujours extrêmes, ſont toutes libertines ou dévotes.* T. 4. p. 74. Le premier décide dans ſes caracteres, p. 393, » que quel-

» ques-uns n'eſtiment les autres que par » de beau linge, ... un galon d'or plus » large ou plus étroit, vous fait entrer » ou refuſer «. Le ſecond, *Qu'il y a des femmes qui ferment leur porte aux manchettes brodées & ne reçoivent perſonne qu'en dentelles.* Emil. T. 3. p. 367. Le pillage n'eſt pas douteux.

Au reſte le préjugé qui apprécie l'homme par la richeſſe de ſes habits, date de ſi loin, qu'il a merité l'animadverſion d'un ancien Auteur :

Vir benè veſtitus pro veſtibus eſſe peritus,
Creditur à mille, quam vis idiota ſit ille, &c.

Au ſurplus, le diſcours du Poëte Sedaine, à ſon habit, je ne crains point de l'avancer, éclipſe toutes les ſaillies que cette matiere a ſuggérées aux anciens & aux modernes. En voici un léger échantillon.

Chez nous peuple agréable où les graces, l'eſprit,
Brillent à préſent dans leur force,
L'arbre n'eſt point jugé ſur les fleurs, ou ſon fruit,
On le juge par ſon écorce, &c.

La candeur ingénue du François à convenir de la frivolité de ſes goûts, & l'inimitable délicateſſe avec laquelle il s'en raille lui-même, doit ôter à l'Etranger le ſouci de ſon inſtruction. Tel s'applique à cenſurer le foible de ſon voiſin, qui eſt le dernier à s'appercevoir qu'on rit à ſes dépens. Il ne faut pas pour cela remonter au ſiécle des Phariſiens. Profitons des avis de M. R.; mais gardons-nous d'imiter un ſi ſingulier réformateur

» *Voulez-vous enſeigner & devenir maître?* » dit-il, *pour cela même il faut trouver des* » *écoliers, par conſéquent des prôneurs* «. Emil. T. 2. p. 114 & 133. C'eſt-à-dire, que M. Rouſſeau penſe des gens à talens ce que Pavillon penſoit, il y a quatre-vingts ans, de ceux qui ſe piquoient de bel eſprit.

De l'air dont on vit aujourd'hui,
Il importe fort peu de l'être :
Mais ſi vous voulez le paroître,
Faites des partiſans & cherchez de l'appui.

L'indulgence acquiſe aux enfans d'A-

pollon a pu rendre ſupportable l'avis que ce Poëte adreſſe à de jeunes mariés.

Pour être heureux Epoux, ſoyez toujours Amans,
Que bien plus que le Sacrement
L'amour à jamais vous uniſſe ;
Et pour faire durer le plaiſir entre vous,
Que ce ſoit l'Amant qui jouiſſe,
De tout ce qu'on doit à l'Epoux.

Dans un Traité d'Éducation, où le mariage eſt repréſenté comme un engagement ſacré, je ne ſçais s'il ſied à M. R. de tirer à l'écart Emile & Sophie pour leur dire : *ſoyez amans heureux, mais reſpectueux. Obtenez tout de l'amour ſans rien exiger du devoir, & que les moindres faveurs ne ſoient jamais pour vous des droits, mais des graces.* Emil. T. 4. p. 424.

J'ai déja dit, eſt-il néceſſaire de le réïtérer, que M. R. en uſe trop librement avec des Auteurs qu'il ne fait pas difficulté de copier, & quelquefois ſans ſe donner la peine de changer leurs termes. Par exemple, le Livre de l'*Eſprit* (a) l'in-

(a) *De l'Eſprit*, par M. Kel...., T. 1. Diſ. 2. c. 1.

ſtruit au long des particularités du Danſeur Marcel, & ce n'eſt pas en cela que je le trouve répréhenſible. Mais qui l'empêchoit de mettre à cette hiſtoriette un air de nouveauté qui lui ſervît de prétexte à la reproduire ? *Emil. T. 3. pag. 268.*

On voit quelque choſe de mieux concerté dans le ſérieux badinage avec lequel notre Genevois traite les Militaires. » Il » y a (prétend-il) un moyen d'employer » ſon tems & ſa perſonne ; c'eſt de ſe » mettre au ſervice, c'eſt-à-dire, de ſe » louer à très bon compte pour aller tuer » les gens qui ne nous ont point fait de » mal. Ce métier eſt en grande eſtime » parmi les hommes.... La mode vient » de s'y enrichir comme dans les au» tres «. *Emil....* Imitation toute pure de Corneille Agrippa, auquel M. Rouſſeau ne reſſemble que par ce qu'il avoit de biſarre dans le caractere. Mais quand un homme commun veut lutter contre un homme original, il laiſſe ſon modèle,

bien loin au-dessus de lui. Sans rapporter toutes mes autorités, en voici une qui tranche la difficulté. *Milites Barbaricæ sceleratorum hominum fœces, quos penes dignitatis & libertatis nomen habet licentia latrocinandi.... Tota hæc disciplina non nisi in hominum pernicie occupata, hunc finem quærit, ut strenuos homicidas faciat, non propter hoc, sed lucri & prædæ gratiâ. Hinc nihil aliud milites quam stipendiarii latrones.* De Vanit. Scien. c. 79.

Le Philosophe de Geneve tient pour impossible que les grandes puissances ayent encore longtems à durer. Toutes ont brillé, dit-il, & tout état qui brille est à la veille de sa ruine. *Emil. T. 2. p. 106.* C'est aux Arbitres du sort des humains, aux Potentats qu'il convient d'approfondir ce problême. Le Pere de Neuville, fameux Orateur, mais trop bon Prêtre pour être grand politique, disoit dans l'Oraison Funebre du Cardinal de Fleuri, p. 52. *Les Empires commencent de toucher à leur ruine dès qu'ils*

arrivent à une proſpérité trop brillante. L'inſtant de leur gloire amene le moment de leur décadence. Il ſeroit inutile d'inſiſter ſur une matiere ſi délicate & d'exagérer les torts de M. Rouſſeau.

Oui par mille incidens qu'il pille chez autrui,
Il tâche d'ennoblir ce peu qui vient de lui.

Ce n'eſt pas le ſeul emprunt que notre Philoſophe ait fait à une Société qui a fait tant de bruit parmi nous. M. R. ſe ſert de tout pour diverſifier ſes Livres. Tantôt Caſuiſte avec Eſcobar, il autoriſe la vengeance & le reſſentiment des injures. *Emil. T. 2. pag. 297.* Tantôt agréable avec le Pere Buffier, il obſerve, d'après lui, » que les chevaux d'un homme » qui ſe ſert de ſes jambes, ſont tou- » jours prêts. Que mille embarras ne le » font point ſécher d'impatience, ni » reſter en place, au moment qu'il vou- » droit voler. *Emil. T. 3. pag. 302.....* » On part à ſon moment, on s'arrête à » ſa volonté, on ne dépend ni des che-

» vaux ni des poſtillons. *Tom. 4. p. 197.* » Combien de plaiſirs différens on raſ- » ſemble par cette agréable maniere de » voyager « ! &c.

Avant que la pareſſe eut introduit les caroſſes, diſoit le Pere Buffier, *on faiſoit un exercice qui entretenoit la ſanté, & l'on étoit toujours prêts à agir ſans avoir beſoin que de ſoi-même. Au lieu que pour faire deux pas maintenant, il faut un attirail, compoſé de pluſieurs piéces différentes, une deſquelles venant à manquer, on devient tout d'un coup, comme ſi on n'avoit jamais eu de jambes* (a).

» La ſeule habitude qu'on doit laiſſer » prendre à l'enfant, eſt de n'en con- » tracter aucune.... Préparez de loin le » regne de ſa liberté & l'uſage de ſes » forces, en le mettant en état d'être » toujours maître de lui-même «. *Emil. T. 1. p. 92.* Ce conſeil eſt profitable : mais il n'eſt pas nouveau ; témoin le

(a) *Cours des Sciences*, Diſſert. 5. p. 974.

paſſage ſuivant de Cornelius Celſus : *Sanus homo qui & bene valet, nullis obligare ſe legibus debet : nam intermiſſus propter civiles neceſſitates, ordo exercitationis corpus affligit.* L. 8. c. 1. de Re Medic.

Dans le deſſein où je ſuis de ne pas relever indiſtinctement tous les Plagiats de l'Inſtituteur d'Emile ; j'ai moins égard à l'ordre ſuivi par ce Philoſophe, qu'au choix des paſſages qui ont pu s'extraire de ſon Livre ſans affecter le fond des choſes. Voici une de ſes penſées iſolées que l'on auroit pu inférer partout ailleurs que dans un traité d'éducation.

» Donnez à l'homme un métier qui » convienne à ſon ſexe. Toute profeſſion » caſaniere qui efféminе le corps, ne lui » plaît ni ne lui convient. L'aiguille & » l'épée ne ſçauroient être maniées par » les mêmes mains «. *Emil. T. 2. p. 124.*

Ce jugement eſt de toute vérité ; auſſi vient-il du Chancelier Bacon, à qui il arrive peu de s'écarter du droit chemin. *Certiſſimum eſt artes ſedentarias quæ ſub*

tecto exercentur, atque manufacturas delicatas quæ digitum potiusquam brachium requirunt, suâ naturâ armis esse contrarias (*a*).

M. Rousseau, encore guidé par Bacon, se plaint de l'oubli de la langue des Signes; ils prétendent tous deux » que, dans le gouvernement, l'auguste » appareil de la puissance royale en im» posoit aux sujets. Des marques de di» gnité, un trône, un sceptre, une robbe » de pourpre, une couronne, un ban» deau étoient pour eux des choses sa» crées..... Que d'attentions chez les » Romains! Des vêtemens divers selon » les âges, les conditions, des Licteurs, » des faisceaux, des haches, des cou» ronnes d'or, des ovations, des triom» phes, tout chez eux étoit appareil, » répréſentation, cérémonie, & tout » faisoit impression sur les cœurs ci» toyens «. *Emil. T. 3. p. 215, 217.*

(a) Francisc. de Verulam Opera, Londini, in-fol. 1638. *Serm. fid.* n. 29.

Pour éviter, autant qu'il eſt en moi, de multiplier les textes Latins dans un Ouvrage François, je ſubſtituerai au paſſage original, du célébre Chancelier d'Angleterre, celui de ſon Traducteur. Je ne connois perſonne à qui Bacon ſoit ſi obligé qu'à ce modeſte Anonyme (*a*).

Il entre dans l'eſprit de l'immortel Verulam, non-ſeulement pour bien rendre ce qu'il a penſé, mais encore pour l'embellir. *Que reſte-t-il* (dit cet ingénieux Auteur) *des anciennes diſtinctions qui ont perpétué les monumens de la valeur Romaine? Les trophées, les pyramides, les largeſſes publiques, tout cet appareil de gloire & de pompe, qui allumoit la ſoif des victoires au fond des cœurs glacés: tout cela n'eſt plus que dans l'hiſtoire* (b).

» Un être vraiment heureux eſt un » être ſolitaire. Dieu ſeul jouit d'un » bonheur abſolu..... Si quelqu'autre

(*a*) C'eſt M. de Laire de Toulouſe qui faiſoit le Journal Etranger en 1757.

(b) *Analyſe de Bacon*, T. 1. c. 20.

» être

» être imparfait pouvoit ſe ſuffire à lui-
» même, de quoi jouiroit-il ſelon nous?
» Il ſeroit ſeul, il ſeroit miſérable. *Emil. T. 2. p. 193.*

Autre penſée que Bacon exprime en moins de paroles, ſans diminuer ce qui en fait le principal mérite. *Quicumque ſolitudine delectatur aut fera aut Deus eſt.* Bacon p. 202.

Lorſqu'un ſujet paroît aux yeux de M. R. avoir trop d'étendue, il le réduit au petit pied, pour parler comme les Peintres; il ôte ce qui n'eſt pas conforme à ſes prétentions, il change l'attitude des perſonnages, mais ce n'eſt toujours que le même tableau. Je vais expoſer divers traits d'Emile qui viennent à l'appui de cette obſervation. » Qui eſt-ce
» (dit notre Genevois) qui peut être sûr
» de ce que la fortune réſerve à l'enfant?
» En toute choſe, ne lui donnons point
» une forme ſi déterminée, qu'il lui en
» coûte trop d'en changer au beſoin. Ne
» faiſons pas qu'il meure de faim dans

» d'autres pays s'il ne traîne par tout à » ſa ſuite, un cuiſinier «. *Emil. Tom. 1. pag. 403.*

Un Philoſophe que l'on accuſe d'avoir été l'eſclave de ſes ſens, Epicure, recommandoit cette précaution : *Simplicibus & non magnificè paratis cibis, aſſueſcere & ſalubritatis eſt atque adversùs fortunam interritos facit.* Diog. Laër. L. x.

» C'eſt la foibleſſe de l'homme qui le » rend ſociable. Ce ſont nos miſeres » communes qui portent nos cœurs à » l'humanité : tout attachement eſt un » ſigne d'inſuffiſance. *Emil. T. 2. p. 193.* Maniere de s'exprimer commentée d'après Ciceron : *Omnis in imbecillitate eſt gratia & charitas.* De nat. Deor. L. 1.

Ignoble Plagiaire ! vous voilà donc compris dans cette populace rampante d'imitateurs ſtériles, d'ennuieux compilateurs qui n'ajoutent rien à nos lumieres. » Les hommes (dites-vous) ne ſont » naturellement ni rois, ni grands, ni » courtiſans, ni riches. Tous ſont nés

» nuds & pauvres «, &c. Il n'y a dans cette triſte moralité rien de plus précis que dans le texte de Boëce :

Omne humanum genus in terris
Simili ſurgit ab ortu.
Quid genus & pro avos ſtrepitis ?
Nullus degener extat, &c.

L. 3. de conſol. Philoſ.

Philoſophe de Geneve, quel que ſoit votre faſte, vous reſſemblez à ceux qui au lieu de laiſſer aller chaque trait de lumiere par ſon droit chemin, recourent à la Dioptrique, pour réunir une infinité de rayons, afin de jetter un plus grand éclat.

Nous allons voir d'autres Plagiats, tous bien de rente & aſſortis de leurs dimenſions.

M. R. prétend que la patience eſt douce, parce qu'en ſe mettant » à la » place de celui qui ſouffre, on ſent » pourtant le plaiſir de ne pas ſouffrir, » comme lui «. *Emil. T. 2. p. 194.* Il faut avoir la mémoire bien dure, ſi l'on ne

retient les leçons de notre Philoſophe, puiſqu'il rebat les mêmes choſes à la page 221. » En voyant de combien de » maux il eſt exempt, Emile ſe ſent plus » heureux qu'il ne croyoit l'être. Il par- » tage les peines de ſes ſemblables : mais » ce partage eſt volontaire & doux. Il » jouit à la fois de la pitié qu'il a pour » leurs maux & du bonheur qui l'en » exempte «.

M. R. trouvera bon que je lui cite *le ſuave mari*, &c. de Lucrèce, *L. 2. de Rer. nat.* traduit en François.

Quand on eſt ſur le port à l'abri de l'orage,
On ſent, à voir l'horreur du plus triſte naufrage,
Je ne ſçai quoi de doux.
Non que le mal d'autrui ſoit un objet qu'on aime
Mais nous prenons plaiſir à voir que ce mal même,
Eſt éloigné de nous.

En s'expliquant ſur le paſſage de l'enfance à la jeuneſſe, M. R. obſerve, » qu'alors l'homme naît véritablement à » la vie, & que rien d'humain n'eſt » étranger à lui «. *T. 2. p. 161.* J'apprends

de-là, comment on peut tirer parti de cette ſentence : *Homo ſum, humani nil à me alienum puto.* La théorie de M. R. n'eſt donc qu'un jeu d'eſprit qui ſçait déguiſer & annoblir d'anciennes idées. On n'aura pas de peine à en convenir, dès qu'on aura vu l'uſage qu'il fait de ce vieux diſtique.

Mittere perſonæ vis convenientia cuique ?
Mitte cibos miſeris, divitibuſque famem.

Notre Genevois tire de cette courte maxime, des raiſonnemens à perte de vue, des analyſes infinies de choſes que perſonne ne conteſte. » Soigner un payſan, ce n'eſt pas le purger, lui donner » des drogues, lui envoyer un Chirurgien : ce n'eſt pas de tout cela qu'ont » beſoin ces pauvres gens dans leurs » maladies. C'eſt d'une nourriture meilleure & plus abondante. Jeûnez vous » autres quand vous avez la fiévre : mais » quand vos payſans l'ont donnez-leur » de la viande & du vin «, &c. *Tom. 4.*

p. 279. Cela eſt auſſi vrai qu'agréablement exprimé : mais non pas avec la préciſion des deux Vers Latins auxquels toute cette longue tirade ſert de gloſe.

Dans la phraſe ſuivante, *la peine du miſerable lui vient des choſes, de la rigueur du ſort qui s'appéſantit ſur lui.* Emil. T. 2. p. 209. M. R. a moins défiguré ſon modele. Il rend avec bien de l'énergie l'Ode d'Horace,

Si figit adamantinos
Summis verticibus dira neceſſitas
Clavos.
L. 3. Od. 18.

Il y a lieu de préſumer que les gâteaux diſtribués à Emile durant ſon enfance, & les gauffres du petit Gourmand que M. R. croit avoir vu à Turin, ſont dûs aux Poëſies du même Auteur.

..... Ut pueris olim dant cruſtula blandi
Doctores, elementa velint ut diſcere prima, &c.

On n'eſt point ſurpris qu'un homme d'eſprit, imbu des maximes de l'urbanité

romaine, n'oublie aucun des moyens qui mettent les élémens de la Grammaire à la portée des enfans. Mais ce qui paroîtra plus ſingulier, ſans doute, l'inflexible S. Jerôme quitte, à cette occaſion, l'auſterité de ſon caractere. *Que la petite Pacatule reçoive cette lettre* (diſoit ce Docteur de l'Egliſe à ſon ami Gaudence), *elle la lira quelque jour. Il ſuffit maintenant qu'elle en connoiſſe les caracteres, & pour l'exciter à cela, propoſez-lui, par maniere de récompenſe, des gâteaux, des bouquets, des babioles, &c.*

Je reſpecte trop mes Lecteurs, pour m'appéſantir avec M. R. ſur les conjectures qu'il a puiſées dans la Phyſiologie d'Ariſtote. La bévue de Zopire qui jugea ſi injurieuſement Socrate, d'après les traits de ſon viſage, décréditera toujours des indices équivoques & ſujets à mille exceptions. L'influence des climats ſur nos mœurs eſt une autre aſſertion, bonne pour notre Genevois, qui prétend que les hommes ne ſont tout ce

qu'ils peuvent être, que dans les climats tempérés. *Emil. T. 1. p. 53.* Mais après une vie de 99 ans, passée à étudier l'humanité, Théophraste demandoit, pourquoi toute la Gréce étant placée sous un même Ciel, & les Grecs élevés de la même maniere, il se trouvoit néanmoins si peu de ressemblance dans leurs mœurs. J'apprendrai volontiers des partisans de M. R. ce qu'il est possible de répondre à cette observation. La Palestine n'a presque produit aucun personnage extraordinaire, c'est cependant une terre de bénédiction, un air pur. La Basse-Picardie est un pays où l'air est fort grossier, c'étoit pourtant d'Etaples, qu'étoit ce Jacques le Fevre, qui a rétabli dans Paris le bon goût des matieres théologiques, & Voiture étoit d'Amiens. Le Cardinal d'Ossat, M. de Marca, ont été des génies très-subtils, quoiqu'ils fussent sortis des brouillards des Pyrenées. Concluons, avec un habile Critique, que ce seroit injurier la Providen-

ce, de lui prescrire des régles sur la distribution de ses dons & de l'assujettir à la température de l'air. *Baillet Jug. des Sçav. T. 1. c. 7. §. 9.*

L'utilité de cette digression, servira d'excuse au peu de rapport qu'elle a avec cet Ouvrage. Dans le vrai, qui se seroit donné la peine de le lire, s'il n'eût été qu'un long recueil de passages où j'aurois simplement indiqué les Plagiats de M. Rousseau? Un Lecteur sensé veut mettre à profit ses lectures, & croit y avoir perdu son tems, quand il n'en remporte d'autre fruit que des découvertes affligeantes.

Je n'imaginois pas que M. de Mirabeau dût être exposé au pillage du Philosophe de Geneve. L'*Ami des Hommes*, est un de ces Ouvrages formés pour être répandus par toutes les conditions, & c'est proprement se rendre voleur de grands chemins que d'attenter à la propriété des choses qui lui appartiennent. Il est certain que M. R. dérobe les con-

ſidérations de cet eſtimable Auteur, ſur les préjudices que les grandes villes portent à la population ; ſur la ſenſualité des jeunes femmes qui craignent de devenir meres ; l'origine, les progrès du Commerce ; les inconvéniens du luxe. Telle eſt l'envie inconſidérée d'être fameux, de vouloir briller dans le monde, d'y faire parler de ſoi. Cette manie s'attache à tout & ne ſauve pas même les apparences.

M. Rouſſeau ſouhaite » qu'Emile ap-
» précie tous les corps de la nature &
» tous les travaux des hommes, par leurs
» rapports ſenſibles avec ſon utilité. *T.* 2.
» *p. 81.* En chaque choſe, l'Art dont
» l'uſage eſt le plus général & le plus
» indiſpenſable, eſt inconteſtablement
» celui qui mérite le plus d'eſtime, &c.
» Le premier & le plus reſpectable de
» tous les Arts eſt l'Agriculture «. *Emil. T.* 2. *p.* 84. Je ſuis très-perſuadé de la vérité de ce raiſonnement ; c'eſt dommage que notre Genevois n'y entre qu'en

ſecond. *Il faut*, dans la penſée de l'Ami des Hommes, *honorer chaque profeſſion relativement au degré d'utilité premiere.* T. 1. p. 186. *Les Arts méritent eſtime & conſidération, en proportion de ce qu'il faut de talens pour réuſſir, de ce que ceux qui les cultivent ont mis de travail pour les faire valoir, mais ſurtout de ce que leur travail eſt plus ou moins dirigé vers la ſociabilité, c'eſt-à-dire vers l'utilité publique.... On feroit tort à l'Agriculture, de la confondre avec les autres Arts. Celui-ci eſt d'inſtitution divine.* Ibid. p. 280.

Combien de fois M. de Mirabeau, a démontré mieux que notre Genevois, l'indigence réelle des pays où l'on fait trop de cas de l'argent! Combien a-t-il cherché, ſans pouvoir le trouver, *l'uſage que font les riches, des revenus qui leur ſont attribués.* Car, ajoutoit ce digne & vertueux Patriote, *ils ne ſçauroient dîner deux fois.* T. 1. p. 284. C'eſt ce qui faiſoit auſſi dire au Philoſophe Genevois, *le riche n'a pas l'eſtomac plus grand que*

le pauvre & ne digere pas mieux que lui. Emil. T. 2. p. 104. Ne demandons plus ſur quel prétexte M. R. tonne contre la Capitale du Royaume : il ne lui en a coûté que le ſoin de lire le premier volume de l'*Ami des Hommes* & d'en profiter. Une petite inverſion dans l'ordre des mots, eſt un petit défaut : laiſſons les mots & examinons la choſe.

» Ce ſont les grandes villes qui épui-
» ſent un Etat & font ſa foibleſſe. La
» richeſſe qu'elles produiſent, eſt une
» richeſſe apparente & illuſoire : c'eſt
» beaucoup d'argent & peu d'effet. On
» dit que Paris vaut une Province au Roi
» de France ; moi je crois qu'elle lui en
» coûte pluſieurs. Que c'eſt à plus d'un
» égard, que Paris eſt nourri par les Pro-
» vinces, & que la plûpart de leurs reve-
» nus ſe verſent dans cette ville & y
» reſtent «. *Emil. T. 4. p. 395.*

Il n'y a perſonne qui, après avoir lû ce paſſage du Philoſophe de Geneve, n'y reconnoiſſe une aſſez fidéle imitation de l'ami des Hommes.

Paris, ce gouffre de la France & des François, dont le territoire réel s'étend à deux cent lieues à la ronde. T. 1. p. 204.... *Ces villes qui ont quelqu'air de ſplendeur & qui tous les jours s'agrandiſſent & ſe décorent, aux dépens de combien de villes, de bourgs, de villages & de hameaux recouvrent-elles cet accroiſſement fictif ?* Ibid. p. 209.... *Les villes trop grandes ſont deſtructives pour la ſociété, engendrent des vices, & des déſordres de toute eſpéce, affament les Provinces & s'affament elles-mêmes.* Pag. 225.

» C'eſt le peuple qui compoſe le genre » humain: ce qui n'eſt pas peuple eſt ſi » peu de choſe, que ce n'eſt pas la peine » de le compter «. *T. 2. p. 208.* Principe duquel M. de Mirabeau eût pu tirer l'épigraphe de ſes œuvres, tant il eſt cher à ſon cœur & familier à ſa plume. Il y auroit là de quoi s'étendre, ſi le deſir que j'ai d'intéreſſer mes Lecteurs ne hâtoit le moment de prouver que notre Genevois jouit d'une réputation démen-

tie par ſes ouvrages. Il ſemble avoir pris à tâche de fronder les opinions accréditées de tems immémorial ; mais le plaiſant de l'affaire eſt que, ſans montrer ce en quoi elles péchent, il ſe figure qu'il ſuffit de les rapporter pour en dégoûter les hommes.

Juſques à préſent, je n'ai été occupé qu'à modérer les prétentions de M. R. à la qualité d'Auteur Original. Je vais par un contraſte aſſez ſingulier, la lui déférer dans toute ſa plénitude, à l'occaſion du jugement illuſoire qu'il porte ſur la Langue Françoiſe. On ne s'étoit point encore aviſé de l'accuſer d'être la moins modeſte de toutes les Langues, *en ce qu'elle néceſſite de penſer au mal* (dit notre Genevois) *par les détours qu'elle prend pour l'éviter.* La Religion enjoignant de s'abſtenir des mauvais diſcours, oblige donc d'y penſer ? Elle ne peut ordonner non plus, d'éviter l'apparence du crime, ſans nous porter à y réfléchir ; c'eſt une conſéquence immédiate du ſentiment de ce Sophiſte.

M. R. ignore-t-il que Dieu tira Loth du milieu des Sodomites, parce que les oreilles de cet homme juſte étoient bleſſées par leurs entretiens luxurieux ? *Juſtum Loth, oppreſſum à nefandorum injuriâ, ac luxuriosâ converſatione eripuit.* 2. Petr. c. 2. Il eſt donc de toute fauſſeté » que » les paroles groſſieres ſont ſans conſé- » quence, lors même que l'on en écarte » les idées obſcénes «. Ce ſubterfuge qu'invente M. R. en faveur du libertinage, va contre la ſignification des termes, ſans laquelle toute converſation dégénére néceſſairement en verbiage.

» Je n'aime point (c'eſt notre Gene- » vois qui parle) que l'on faſſe de longs » détours, pour éviter de donner aux » choſes leur véritable nom. Les bonnes » mœurs ont en cela beaucoup de ſim- » plicité «. Triſte effet d'un eſprit inconſéquent à ſes principes. On a vu M. R. cenſurer les Spectacles, comme tendans à émouvoir les paſſions. Il a craint que les enfans élevés au ſein des villes,

ne prissent de fâcheuses teintures en écoutant les sottises des Gouvernantes & des Laquais. Il sentoit alors la différence du langage de la vertu à celui de la corruption. Maintenant il publie *que le langage est d'autant plus chaste que les cœurs sont plus corrompus, & que les procédés sont d'autant plus exacts que ceux qui les ont, sont plus malhonnêtes.* D'où il suit, qu'il faudra réputer vertueux quiconque parlera le jargon de la débauche, & par une conclusion non moins immédiate, qu'il sera bon de conseiller les nudités, aux personnes du sexe, pour ôter à nos desirs la cause de leur illusion, en écartant le voile qui les irrite. Ce n'étoit pas la morale du Législateur qui défendit aux femmes de prendre part aux festins publics, de peur que les convives échauffés par la bonne chere, n'offençassent, dans la liberté des propos de table, les oreilles délicates du beau sexe.

Une idée qui n'est ni vive ni développée,

pée, ne se laisse pas aisément pénétrer : il n'en va pas ainsi des discours qui saisissent ouvertement l'imagination. De deux personnes, dont l'une a la voix bruiante & l'autre parle bas, on est forcé d'entendre la premiere, quoique l'on s'empêche aisément d'écouter la seconde. En un mot, après s'être habitué avec les paroles grossieres, il est naturel que l'on devienne entreprenant dans les manieres.

La vertu des Vestales soumise à de rigoureuses recherches parmi les Payens : la Chasteté métamorphosée en Astre, la Pudeur représentée voilée & les yeux baissés, sont autant de leçons dont l'application n'échappe à qui que ce soit. Il est notoire que les filles de condition servile, n'étoient exclues de la garde du feu sacré, que par ce qu'on les soupçonnoit de manquer de cette élévation de sentimens, d'où naît l'héroïsme de la vertu. Dans des siécles ténébreux, il est beau de voir les Gentils s'élever au-dessus

des préjugés, pour aller au ſein de la raiſon puiſer la connoiſſance de leurs devoirs.

Si malgré la force de ces motifs, M. R. perſiſte à croire la pudeur indépendante du langage; s'il traite la décence françoiſe de ſingerie, nos leçons d'honnêteté, d'aiguillon, pour apprendre qu'il y a des choſes honteuſes; nous dédaignerons des principes qui n'ont pas peu flétri la mémoire de Bayle. Cet obſcene Ecrivain enſeignoit, *que la délicateſſe, la politeſſe dont on ſe pique, & ce grand ſoin d'écarter les apparences de l'impureté, ne ſont qu'une amorce pour mieux prendre le venin.* Œuv. div. in-fol. T. 3. p. 648. Il en faut toujours revenir à la vérité, & prouver qu'on l'a pour ſoi; autrement il n'y en auroit point qui gagnaſſent plus facilement leur cauſe, que les plus effrontés chicaneurs.

La circonſpection de l'idiome françois, le rend cher aux perſonnes d'un goût épuré: il eſt cultivé avec délices

chez l'Etranger : il fait l'amuſement du Roi Philoſophe, qui réunit dans un égal degré de ſupériorité l'art de gouverner & la littérature. Sous la plume de l'Abbé Fleuri, l'Hiſtoire Eccléſiaſtique ſe pare d'une touchante ſimplicité. Les Vertots, les Voltaires, embelliſſent par notre langue, tous les ſujets qu'ils manient. M. R. lui-même, tire de ſes richeſſes, une gloire dont ſon ingratitude devroit le priver. Soyons donc éloquens comme Fenelon, énergiques comme Paſcal, dévots comme Boſſuet, polis comme Fontenelle, nous ſerons chaſtes & décens lors même que nous aurons à toucher des matieres qui ne le ſont pas. L'Apologie de la Langue Françoiſe par M. Charpentier, & le Chapitre ſpécial, de l'honnêteté des expreſſions, parmi les Œuvres attribués à Saint-Evremont, repouſſent les traits que le Philoſophe de Geneve lance en vain contre nos mœurs.

L'irrévérente comparaiſon qu'il établit entre le Texte Sacré & la Langue

Françoiſe, fournit un nouvel exemple de la légéreté de cet Auteur, & du peu de réflexion avec lequel il décide. En effet, prétendre qu'une Langue enfantée par le haſard, fortifiée par l'uſage, aſſujettie aux viciſſitudes, doive ſe meſurer à la parole Divine; c'eſt méconnoître la frêle portée de l'entendement humain; c'eſt rabaiſſer la majeſté de l'Etre ſuprême. *Il y a*, ſelon S. Auguſtin, *un langage convenable aux jeunes gens; il y en a un approprié aux vieillards. Il en eſt un tout différent des deux premiers, que le Ciel réſerve aux hommes inſpirés & qui ne convient qu'à eux.* S. Aug. de Doct. Chriſt. c. 6. Il faut pour en pénétrer l'eſprit, être éclairé de lumieres ſurnaturelles; car les Saintes Ecritures ont des endroits obſcurs, que les génies ſuperficiels tournent à leur ruine. Loin d'accorder aux perſonnes vertueuſes le dangereux privilége *de nommer les choſes par leur nom, ſous prétexte que les termes ſont toujours honnêtes, dans une*

bouche qui les employe honnêtement. Emil. T. 2. p. 174. les Livres Sacrés enſeignent à ſupprimer, même les diſcours édifians, s'ils préparent aux foibles une occaſion de chûte. Les propos trop énergiquement énoncés ſur de certains ſujets, prouvent que l'on en eſt affecté. C'eſt le cas de dire que la bouche parle de l'abondance du cœur, & le moment pour ceux qui ſont tentés d'y acquieſcer, de boucher leurs oreilles avec des épines, ſelon le conſeil de l'Eccléſiaſte. Dès que les termes relatifs aux choſes deshonnêtes perdent leur énergie; dès que la coutume tolére les expreſſions libertines, on peut affirmer, ſelon Séneque, tout Payen qu'il étoit, que le déſordre eſt à ſon dernier période. *Argumentum eſt luxuriæ publicæ, orationis laſcivia.* Epiſt. 114. Soyons donc chaſtes dans nos paroles, dans notre maintien, dans nos actions. Il eſt une pudeur propre à chacun de nos membres: & des bienſéances encore plus étroites pour ceux qui frappent les

ſens, que pour ceux qui demeurent cachés.

Ces réflexions que j'ai cru devoir à la défenſe des mœurs & aux intérêts de la religion eſſentiellement offenſés dans Emile, T. 2. p. 174, 178, 179, T. 3. p. 222, T. 4. p. 252, &c. m'ont emporté hors des bornes. Je reviens ſur mes pas, bien réſolu de ne perdre plus de vue les Plagiats de M. R. ni les palliatifs dont il uſe pour les couvrir.

Un petit mot échappé à ce Philoſophe, fait entendre que le *Spectateur* peut tenir ſon rang parmi les Livres utiles à la jeuneſſe, T. 4. p. 329. Mais il ne déclare pas avec la même franchiſe, les reſſources que l'âge mûr y découvre, quoique lui-même en ſoit un aſſez bon exemple. Paraphraſer un ſentiment, ce n'eſt point le créer. Rapportons d'abord un fragment de l'Auteur Anglois; nous citerons enſuite les paroles de M. R. qui y ont trait.

Quelle eſt notre conduite lorſque nous

ſommes parvenus à certains points imaginaires de repos ? Nous y arrêtons-nous & y jouiſſons-nous en paix de l'établiſſement que nous avons obtenu ; ou plutôt, ne tranſportons-nous pas plus loin les bornes que nous nous étions preſcrites, & ne marquons-nous pas de nouveaux points de relâche, vers leſquels nous courons avec la même ardeur & qui diſparoiſſent auſſi vîte que nous les atteignons ? Il en eſt à peu près de nous à cet égard, comme de ceux qui voyagent ſur les Alpes, qui s'imaginent que le ſommet de la prochaine montagne doit terminer leur courſe, parce qu'il borne leur vue : mais ils n'y ſont pas plutôt arrivés, qu'ils découvrent de nouvelles montagnes au-delà, & qu'ils ſont réduits à continuer leur marche. T. 3. Diſc. 5. (*a*).

Comment le Philoſophe de Geneve oſe-t-il ſe glorifier d'éviter les ſentiers battus ? Son ſyſtême avoit beſoin d'appui : Stèele le lui fournit, & ſur le champ

(*a*) *Le Spectateur ou le Socrate moderne ;* à Amſterdam 1721. 6. vol. in-12. chez les Freres Weſtein.

notre avanturier prononce d'un ton d'oracle : » Celui qui ſans s'arrêter aux ap-
» parences, ne juge du bonheur des
» hommes que par l'état de leur cœur,
» verra leurs miſeres dans leurs ſuccès
» même. Il verra leurs deſirs & leurs
» ſoucis rongeans s'étendre & s'accroî-
» tre avec leur fortune. Il les verra per-
» dre haleine en s'avançant, ſans jamais
» parvenir à leur terme. Il les verra ſem-
» blables à ces voyageurs inexpérimentés
» qui s'engageant pour la premiere fois
» dans les Alpes, penſent les franchir à
» chaque montagne, & quand ils ſont
» au ſommet, trouvent avec décourage-
» ment, de plus hautes montagnes au-
» devant d'eux «. *Emil. T. 2. p. 269.*

Voudroit-on attacher le prix de notre reconnoiſſance aux longs & ennuyeux prônes de M. R. touchant l'origine & l'uſage des paſſions ? » Elles ſont (dit-il)
» les principaux inſtrumens de notre
» conſervation «. Rare découverte pour qui la tiendroit de premiere main. Le

chef des humains, Adam, fut auſſi éclairé que M. R. ſur ce point : c'eſt le ſeul de ſa vaſte ſcience qu'il ait tranſmis en entier à ſa déplorable poſtérité. Quelle lumiere notre Genevois s'eſt-il donc flatté de communiquer au monde, par cette tirade de phraſes emphatiques ? » C'eſt une entrepriſe auſſi vaine que » ridicule de vouloir détruire les paſ» ſions. Contrôler la nature, c'eſt réfor» mer l'ouvrage de Dieu. Si Dieu diſoit » à l'homme d'anéantir les paſſions qu'il » lui donne, Dieu voudroit & ne vou» droit pas : il ſe contrediroit lui-mê» me.... Je trouverois celui qui vou» droit empêcher les paſſions de naître, » preſqu'auſſi fou que celui qui voudroit » les anéantir.... Toutes nos paſſions » ſont bonnes quand on en reſte le maî» tre : toutes ſont mauvaiſes quand on » s'y laiſſe aſſujettir «. *Emil. Tom. 4. p. 313.*

Indiquer des Auteurs à qui cette moralité ſoit auſſi connue qu'au Philoſophe

de Geneve, c'eſt ôter à celui-ci, le droit de la préſenter comme une nouveauté.

Oui, pour nous élever aux grandes actions,
Dieu nous a par bonté donné les paſſions.
Tout dangereux qu'il eſt, c'eſt un préſent funeſte,
J'admire & ne plains point un cœur maître de ſoi,
Qui tient tous ſes deſirs enchaînés ſous ſa loi, &c.

Ces Vers me rappellent différens paſſages ſur le même ſujet. » On déclame » ſans ceſſe contre les paſſions; on leur » impute toutes les peines de l'homme.... » C'eſt dans ſa conſtitution, un élément » dont on ne peut dire ni trop de bien, » ni trop de mal. *N.* 1.... C'eſt le com- » ble de la folie que de ſe propoſer la » ruine des paſſions. Le beau projet que » celui d'un dévot qui ſe tourmente pour » ne rien deſirer, &c. & qui finiroit par » devenir un vrai monſtre s'il réuſſiſ- » ſoit! *N.* 5. «. Ceci eſt tiré *des Penſées Philoſophiques* par le fameux la Mettrie, l'un des Evangeliſtes de M. Rouſſeau (*a*).

(*a*) *Penſées Philoſ.* à la Haye 1746.

» Qu'on ne s'y trompe pas (disoit un » autre Moderne), l'abus des passions est » seul condamnable. Prétendre les dé- » truire, c'est demander l'impossible, » c'est vouloir anéantir l'homme. Leur » germe entre essentiellement dans no- » tre constitution. Sans passions, je ne » vois dans l'homme qu'un automate (*a*). Finissons tous ces extraits par celui *du Spectateur*, qui semble les réunir. » Les » passions, dans l'esprit de ce Philoso- » phe, doivent être assujetties à l'hom- » me, & leur violence ne sera jamais » reçue comme une excuse légitime, » lorsqu'on s'y laisse aller. Tout homme » qui souffre qu'elles prennent le dessus, » renonce à la liberté de son ame.... Il » faut cependant prendre garde à ne pas » anéantir les passions, lorsqu'on cher- » che à les régler, puisqu'elles sont la » lumiere de l'ame, & qu'un homme qui » n'en a point ou qui s'y laisse entraîner,

(a) *Disc. sur la Connoiss. & l'application des Talens.* à Paris. 1760.

» eſt également aveugle. C'eſt une lourde
» bévue de s'imaginer qu'on doit étein-
» dre les paſſions ; il ſeroit contradictoire
» de vouloir qu'un homme ſe dépouille
» de l'humanité, pour acquérir le calme
» de l'eſprit & qu'il déracine juſqu'au
» principe de ſes actions, parce qu'ils
» peuvent produire de mauvais effets (*a*).

J'ai dû ſatisfaire à mes engagemens, en indiquant les ſources où M. R. puiſe une ſcience fort communicative. Si je ſuis téméraire dans mes déciſions, au moins je crois être fondé à marquer quelque ſurpriſe de trouver ce Philoſophe, d'accord avec ſes contemporains, *qu'il* traite néanmoins, *de Charlatans qui ſe font un jeu de tromper les hommes & dont les Livres ſont des écoles d'erreur & de menſonge.* Lett. de M. J. J. R. à M. l'Arch. de Paris.

Je ne crois point devoir m'arrêter à ſes invectives, quoique juſtes, contre

(*a*) *Spect. Angl. T.* 3. *Diſc.* 40.

le déſœuvrement & les occupations efféminées des petits maîtres ; la frivolité du négoce des marchands de mode ; l'indécence des femmes qui conſument les heures à leur toilette. Autant vaudroit récapituler l'Ouvrage entier ; c'eſt-à-dire, pour parler ſans figure, que le Philoſophe de Geneve eſt un vrai rapetaſſeur d'écrits ; & afin que vous n'en doutiez pas, voyez parmi les diſcours du Spectateur Anglois, celui qui a ce vers Latin pour épigraphe (*a*).

O verè Phrygiæ, neque enim Phryges !

Je vais plus loin, j'oſe affirmer que M. R. n'eſt pas même l'Auteur des diſcours qu'il tient à Emile, prêt à le produire dans la ſociété. » En aſpirant à » l'état d'époux & de pere en avez-vous » bien médité les devoirs ? En devenant » chef de famille, vous allez devenir » membre de l'Etat, le ſçavez-vous ?

(*a*) *Spect. Angl. T. 1. Diſc. 31. & 44. T. 5. Diſc. 56.*

» Sçavez-vous à quel prix il vous eſt per-
» mis de vivre & pour qui vous devez
» mourir ?.... Avant de prendre une
» place dans l'ordre civil, apprenez à
» le connoître, & à ſçavoir quel rang
» vous y convient «. *Emil. T. 4. p. 324.*

Ce début eſt merveilleux & il devoit l'être. M. Formey que notre Genevois a ſagement conſulté, ne fait jamais briller ſon eſprit que pour préparer le triomphe de la raiſon. *Parvenu à cet âge où l'entrée du monde nous eſt ouverte, il faut ſe demander à ſoi-même ce qu'on veut y faire. Citoyen de la terre, comment ſoutiendrai-je cette qualité, & à quel titre me produirai-je parmi mes ſemblables* (a) ? Ce texte eſt ſimple dans l'expreſſion ; mais auſſi fort de ſentiment que celui de l'Inſtituteur d'Émile.

Les productions de M. Formey, ſont trop abondantes en vérités pratiques, pour n'avoir fourni à M. R. que le ſujet

(a) *Le Philoſophe Chrétien*, par M. Formey ; à Leyde 1752. in-12. p. 324.

d'un ſeul Plagiat. Ce Genevois nous accuſe » de juger trop du bonheur ſur » les apparences.... La gayeté n'en eſt » qu'un très-équivoque. Un homme gai, » (pourſuit-il) n'eſt ſouvent qu'un in- » fortuné, qui cherche à donner le chan- » ge aux autres & à s'étourdir lui-même. » Ces gens ſi rians, ſi ouverts, ſi ſereins » dans un cercle, ſont preſque tous triſ- » tes chez eux.... Les jeux bruyans, la » turbulente joie, voilent les dégoûts » & l'ennui, &c. «. *T. 2. p. 223.* Qu'on liſe maintenant le texte du ſçavant Académicien de Berlin, la reſſemblance ſaute aux yeux. *Tous les éclats de rire qu'on entend dans les compagnies bruyantes ne ſont pas des éclats de joie. Beaucoup de ceux qui payent de mine ſont travaillés d'un ver rongeur, qui les agite ſans relâche, ou qui s'ils s'étourdiſſent quelques momens, n'en ſont que plus abattus lorſqu'ils rentrent dans la ſolitude du cabinet. Toute joie qui eſt un effort, n'eſt qu'une joie d'emprunt & n'occupe que les dehors de notre*

être. On ne trouve point la joie dans les lieux les plus enchantés ni dans les compagnies, &c. Pag. 268. ibid.

Il n'y a pas dans Emile juſques à l'expoſition des devoirs qui lient le citoyen à la patrie, qu'on ne puiſſe maintenir avoir été imitée du même Auteur. M. Formey penſe *que toute ſociété n'eſt pas égale à l'homme. Reçu dès le moment de ſon entrée au monde, dans le ſein d'une certaine contrée, il y contracte des liens qui l'attachent de la maniere la plus étroite, à ceux au milieu deſquels il vit. Quelle différence n'y a-t-il pas entre des parens, des amis, des perſonnes accoutumées à nos idées, dépoſitaires de nos plus ſecretes penſées & des étrangers qui croyent faire beaucoup en nous accordant les ſecours généraux de l'humanité?* Pag. 68.

M. R. croit-il donc étourdir le monde par la confiance qu'il témoigne? Oui je ſoutiens qu'il brille de l'éclat d'autrui, qu'il court après un eſprit dont on ne manque jamais d'être pourvu quand on a lû & réfléchi. » O

» O Emile, où eſt l'homme de bien » qui ne doit rien à ſon pays ! Tes » Compatriotes te protégerent enfant, » tu dois les aimer étant homme «, &c. *Emil. T. 4. p. 410, 411, 412, &c.* Si un ſtile plus concis, ne fait pas une autre morale, j'attends que l'on m'aſſigne les vérités que notre Genevois ſuggére à mon cœur, dont la lecture des Ouvrages de M. Formey ne l'ait pleinement convaincu. Car il eſt certain que leur doctrine ſympatiſe de telle ſorte, en cette occaſion, que l'ordre grammatical en conſtitue la plus grande différence.

Il eſt tems de terminer ce Chapitre; il deviendroit à la fin ennuyeux. Les paſſages que j'ai tâché de vérifier, ſont tout le retranchement de notre Genevois, & ce ſeroit m'égarer avec lui que de le ſuivre plus loin. Je vais donc changer d'objet, pour ſoulager l'attention du Lecteur & adoucir un peu mon travail.

CHAPITRE VII.

Profeſſion de Foi du Savoyard.

LE Vicaire Savoyard, dont notre Genevois fait tant de cas, eſt un perſonnage chimérique, & ſa profeſſion de foi, un piége groſſiérement tendu à la piété des fidéles. M. Rouſſeau, ſe garde de les avertir qu'on a cent fois battu en ruine ſes objections contre nos dogmes, & qu'il eſt dans l'impuiſſance de répondre aux preuves par leſquelles on les établit. Dejà MM. Formey, Bitobé, Vernes, ont vangé le Chriſtianiſme des ſcandaleuſes aſſertions du Philoſophe de Geneve. Un ſi foible Athléte n'ajoute rien à leur gloire; elle étoit cimentée par des travaux de plus grande importance. Grotius, Abbadie, Houtteville, M. du Guet, l'Abbé François, Méſangui, nous ont mis en état de réſiſter aux attaques des impies, & quelques redoublés que ſoient

leurs efforts, ils nous trouveront avec l'appui de ces grands hommes assez fermes pour n'en être jamais ébranlés.

Au milieu des plus étonnantes contrariétés, M. R. se vante d'avoir toujours écrit *dans les mêmes principes, & si l'on veut, dans les mêmes opinions.* Lettr. à M. de Paris. C'est donc une même croyance qui lui fait inventer au second Tome d'Emile p. 317. » Que le Polythéisme » a été la premiere religion des hommes, » & l'Idolatrie leur premier culte; & » *au Contrat Social*, L. 4. C. 8. que le » Polythéisme naquit de la division des » Nations qui ne purent longtems se ré- » soudre à servir un maître commun. Cette dissonance de passages, sur un point capital, marque un grand défaut d'attention dans un homme qui exige avec empire celle de ses lecteurs.

M. Rousseau ne songe gueres à sa réputation quand il s'associe, un Bayle, un Voltaire, desquels on reconnoît l'affreux libertinage à travers les impiétés

du Vicaire Savoyard : apprécions-les à l'échantillon. Bayle soutient, que *nous formons sur la nature de Dieu mille jugemens aussi faux que la fausseté elle-même. Que nos Peuples sont antropomorphites, & qu'il n'y a point de payſan, qui après avoir appris par cœur que Dieu est un esprit, & que Jesus-Christ est Dieu & homme tout ensemble, ne forme des idées toutes contradictoires à ce qu'il dit, comme un perroquet.* Œuv. div. in-fol. T. 3. p. 127.

Selon M. Rousseau, » le mot *esprit* » n'a aucun sens pour quiconque n'a pas » philosophé.... Nous-mêmes avec nos » termes de personnes, de trinité, som- » mes la plûpart de vrais Antropomor- » phites..... Sitôt qu'on accoutume les » gens à dire des mots sans les entendre, » il est facile après cela de leur faire dire » tout ce qu'on veut «. *Emil. T. 2. pag. 315.* Ce dernier principe est inconteſtable ; mais on peut en abuſer, parce qu'il ſuppoſe dans ſon application des réſerves ſans leſquelles il eſt très-aiſé de con-

fondre les juſtes droits de la religion, avec l'abus que les hommes peuvent faire de leur raiſon.

Voici un autre lieu commun, qui depuis longtems ſert de batterie aux incrédules & aux eſprits forts. C'eſt un des endroits les plus frappans de tout l'ouvrage de notre Genevois; il y étale tout ce qu'il a d'éloquence & paroît très-content de lui-même.

» La foi des enfans & de beaucoup » d'hommes, eſt une affaire de géogra- » phie. Seront-ils récompenſés d'être nés » à Rome plutôt qu'à la Mecque. On dit » à l'un que Mahomet eſt le Prophéte de » Dieu. On dit à l'autre que Mahomet » eſt un fourbe, & il dit que Mahomet » eſt un fourbe. Chacun des deux eût » affirmé ce qu'affirme l'autre, s'ils ſe » fuſſent trouvés tranſpoſés. *Emil. Tom.* » 2. *pag.* 323. La force des argumens » dépend abſolument ſur ce point, du » pays où l'on les propoſe, &c. «. *Emil. Ibid.*

Le Coriphée des incrédules modernes a formé cette difficulté dans ſon Poëme *de la Religion naturelle.*

. . . . . L'enfant dans ſon berceau,
N'eſt point illuminé par le divin flambeau,
C'eſt l'éducation qui forme ſes penſées,
Par l'exemple d'autrui ſes mœurs lui ſont tracées,
Il n'a rien dans l'eſprit, il n'a rien dans le cœur,
De ce qui l'environne il n'eſt qu'imitateur.
Il répéte les noms de devoirs, de juſtice,
Il agit en machine; & c'eſt par ſa nourrice,
Qu'il eſt Juif ou Payen, Fidéle ou Muſulman,
Vêtu d'un juſte-au-corps ou bien d'un doliman;
Oui de l'exemple en nous je ſçais quel eſt l'empire,
Il eſt des ſentimens que l'habitude inſpire.

» A quelle ſecte agrégerons nous l'éle-
» ve de la nature? .... Nous le mettrons
» en état de choiſir celle où le meilleur
» uſage de ſa raiſon doit le conduire «. *Emil T. 2. p. 331.*

Mais dans les profondeurs de cette obſcurité
Si la raiſon nous luit, qu'avons-nous à nous plaindre?
Nous n'avons qu'un flambeau, gardons-nous de l'éteindre.

VOLTAIRE, *ibid.*

Quels Juges! Quels Arbitres en ma-

tiere de foi ! L'influence de l'éducation ſur la croyance des hommes paroît à M. R. une difficulté ſi inſoluble qu'il la propoſe une ſeconde fois au quatriéme Livre d'Emile, p. 126. » Je conſidérois cette » diverſité de ſectes qui regnent ſur la » terre, & qui s'accuſent mutuellement » de menſonge & d'erreur ; je deman- » dois, *quelle eſt la bonne ?* Chacun me » répondoit, c'eſt la mienne.... Quel » mérite, ou quel tort a l'un plus que » l'autre ? Leur choix eſt l'effet du ha- » zard.... C'eſt récompenſer ou punir » pour être né dans tel & tel pays.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que l'impieté ſe prévaut des graces du langage, pour ébranler les fondemens de la foi. *Nous recevons la religion à notre façon, & par nos mains & non autrement que comme les autres religions ſe reçoivent. Nous nous ſommes rencontrés au pays où elle étoit en uſage ; une autre region, d'autres témoins, pareilles promeſſes & menaces, nous pourroient imprimer, par méme voie, une*

croyance contraire. Nous ſommes Chrétiens à même titre que nous ſommes Perigordins ou Allemands. Ainſi raiſonnoit le ſeptique Montagne, *C. 12. L. 2.* de ſes Eſſais.

Le Philoſophe Genevois, qui poſſede ſi parfaitement, & qui a tant de fois adapté à ſes propres écrits, la doctrine de ce dangereux Auteur, n'y a point voulu remarquer le paſſage que je tranſcris. Il a mieux aimé autoriſer ſes blaſphêmes du nom d'un Eccléſiaſtique trop aveugle admirateur des téméraires écrits de Montagne. Je veux parler de Charron, que l'amitié précipita dans les égaremens du Pyrroniſme, & qu'un repentir honorable à ſa mémoire en fit ſortir preſqu'au même inſtant. Ne ſemble-t-il pas en effet que toute la hardieſſe de Montagne a paſſé dans l'ame du Théologal de Condom ? Lorſqu'au *ſecond Livre de la Sageſſe Chap. 5*, on le voit s'exprimer en ces termes ſi malicieuſement relevés par M. Rouſſeau. *Emil. T. 3. p. 126.*

» Tous disent qu'ils tiennent la reli-
» gion & la croyent ; que non des hom-
» mes, ne d'aucune créature, ains de
» Dieu. Mais à dire vrai, elles sont,
» quoiqu'on die, toutes par moyens hu-
» mains. Témoin premierement, la ma-
» niere que les religions ont été reçues
» au monde.... La nation, le pays, le
» lieu, donnent la religion. L'on est
» de celle que le lieu auquel on est né,
» tient. Nous sommes Juifs, Mahomé-
» tans, Chrétiens, avant que nous sa-
» chions que nous sommes hommes «. &c.

Pourquoi juger Charron sur une ancienne édition ? Pourquoi ne se pas servir des dernieres ? On eut perdu quelques traits que l'on croyoit victorieux, & l'on aime mieux pécher contre l'équité que de perdre le moindre des avantages que l'on croit avoir.

S'il est horrible d'insulter aux vivans combien plus odieux est-il de flétrir la réputation des morts ? Il étoit réservé au Philosophe Genevois d'analyser la foi

de Pierre Charron, d'après celui de ſes ouvrages les moins faits pour en rendre témoignage. Quelques phraſes priſes à l'avanture dans un Traité de la Sageſſe humaine, ſervent de prétexte aux atrocités de M. R. Il en faut bien peu pour qui eſt déterminé à mal faire. Vengeons la mémoire d'un Savant diſtingué, & par ſon mérite & par l'étendue de ſes talens; ce ſera confondre la malice de ſon Détracteur.

Pierre Charron, né à Paris en 1541, ouvrit ſa carriere dans le monde littéraire par *les Trois Vérités*, ouvrage dont l'objet principal tend à diſtinguer l'Egliſe de Jeſus-Chriſt, des fauſſes aſſemblées qui deshonorent ſon nom. Appellé à Cahors, en qualité d'Official, par M. d'Ebrard, il crut devoir dédier à ce Prélat les deux parties de ſon Livre, qui contiennent les preuves de l'exiſtence de Dieu, de la néceſſité d'un culte, du beſoin de la révélation. Ce vertueux Prêtre offrit enſuite la troiſiéme partie de *ſes Vérités* au

Roi Henri IV., qui tout récemment avoit abjuré le Calviniſme, & qu'il étoit néceſſaire de prémunir contre les piéges des Réformés. Charron, peu de tems après, écrivit ſes diſcours ſur le myſtere de la Rédemption, ſur l'Euchariſtie, ſur la Providence, la Communion des Saints, &c. Au milieu de ſes édifians travaux, il compoſa par maniere de délaſſement les Livres de la Sageſſe en 1600, & les mit au jour l'année ſuivante. Cette précipitation ſi contraire à une ſage retenue dont on ne doit pas s'écarter, quand on traite des ſujets réfléchis, prouve que le Théologal de Condom n'enviſageoit celui-ci que comme un amuſement ſans conſéquence.

On ne peut nier que cet ouvrage, tel qu'il parut alors, ne renferme des aſſertions qui nuiroient à la réputation de l'Auteur, ſi nous ne ſçavions que les premieres éditions doivent être regardées comme des eſſais propoſés au jugement des perſonnes lettrées; auſſi Charron

retoucha-t-il des Chapitres entiers pour une ſeconde édition qu'il préparoit en 1603, & de laquelle il avoit déja revû pluſieurs épreuves, lorſqu'au mois de Novembre, de la même année, il mourut ſubitement à Paris, en allant chez ſon Libraire.

Les Livres de la Sageſſe, ſelon cette derniere édition, ne louent plus les forces de la nature pour infirmer celle de la grace. Ils reconnoiſſent que nos meilleures actions reſſemblent à une terre aride, à qui les bienfaiſantes roſées du Ciel donnent la fécondité. Si Charron continue de mettre le culte divin au rang des *inventions humaines*, il reſtreint ſa penſée aux fauſſes religions, & prend ſoin d'obſerver que la véritable a eu Dieu pour Auteur, & qu'elle a été confirmée par des prodiges éclatants. *L. 2. C. 5. N. 8.*

Des connoiſſances moins ſuperficielles, diſons mieux, des intentions plus droites, euſſent découvert à M. R. di-

vers témoignages de l'ortodoxie de Charron, non-seulement fondés sur les écrits de ce digne Eccléſiaſtique ; mais auſſi ſur la nature de ſes emplois, le genre de ſes occupations, ſes liaiſons avec les Prélats les plus diſtingués du Royaume. Il ſeroit injuſte de juger à la rigueur un Ecrivain qui, même dans la liberté d'une premiere édition, renvoyant au Livre *des Trois Vérités* l'expoſition de ſes ſentimens ſur la foi, déclare dans la Préface *de la Sageſſe*, qu'il va ſe borner aux devoirs de la vie civile. Platon, Seneque, Plutarque, Socrate, les autres Sages de la Grèce payenne lui fourniſſent (dit-il) des armes ſuffiſantes pour fronder les préjugés de ſon ſiécle. Tout ce qui ſeroit capable de gêner ſes recherches Philoſophiques, d'attriſter les Lecteurs, eſt banni ſans reſtriction. Cet Ouvrage doit donc être mis au rang des amuſemens ſeptiques, plus qu'à celui des Traités de Controverſe; & ne l'euſſions nous que de l'édition donnée à Bordeaux en 1601, il ſeroit

consolant d'y lire : *Dieu seul est à croire sur sa parole. Il n'y a des principes immuables qu'en Dieu. Sa révélation est le sceau de la vérité ; tout le reste est fumée.* L. 1. C. 7. Si Charron renvoye l'homme aux secours de sa raison contre les caprices de la fortune ; c'est après avoir averti qu'il ne se propose point d'envisager la Providence en Théologien. S'il exhorte ses Lecteurs à mettre la délibération au devant de leurs jugemens, *ceci* (ajoute-t-il) *ne touche pas aux vérités divines que la sagesse éternelle a révélées, qu'il faut recevoir avec soumission, croire & adorer simplement.* Ibid.

La sincere profession de foi du Théologal de Condom est donc fort différente de celle du Vicaire Savoyard, quoi qu'en dise M. R. *T. 3. p. 126.* On est frappé de l'attention réiterée de Charron, a opposer l'immensité de Dieu au néant des intelligences créées. En voici une légere esquisse.

D'autant que l'esprit humain ne peut

venir à bout de connoître les choſes naturelles : comment pourra-t-il connoître celui qui les a faites ? L'Auteur de la Nature ? S'il ne peut connoître les œuvres & les effets, comment connoîtra-t-il l'ouvrier & la cauſe. Trois vérités, L. 1. C. 5. *Ne fait-il pas bon oüir deviſer l'homme, & juger des œuvres de Dieu & des ſecrets de la nature ? Celui qui n'eſt rien, veut contrôler les œuvres de celui qui eſt tout ; comme s'il avoit en ſa tête la raiſon, les reſſorts & motifs de Dieu & de l'univers. Il ne voit, il ne conçoit pas ce qui eſt à ſes pieds, & il détermine les œuvres du Tout-Puiſſant.* L. 1. des Trois Vérités. C. 10.

Après une reconnoiſſance ſi autentiquement prononcée de notre baſſeſſe, il eſt aiſé à M. R. de faire l'important. » Nous n'avons point (dit-il) les meſu-» res de cette machine immenſe, nous » n'en pouvons connoître les rapports, » nous n'en connoiſſons ni les premieres » loix ni les cauſes finales, & nous ſom-» mes aſſez vains pour vouloir décider

» ce qu'eſt ce Tout en lui-même «? *Emil. T. 3. p. 27.*

L'idée ſublime que M. R. repréſente de la Morale de Jeſus-Chriſt, de la ſainteté de ſon Auteur, de la ſageſſe de ſa conduite, mérite les plus juſtes applaudiſſemens; mais combien faudroit-il en retrancher, ſi nous n'en laiſſons que ce qui eſt vraiment neuf! Charron avoit tracé le même tableau, & ce n'eſt point pour l'avoir imité que je trouve notre Genevois en défaut (*a*). Il prend dans ce Théologien pluſieurs objections, & il néglige les ſolutions qui les ſuivent. Le Chriſtianiſme, de l'aveu du faux Savoyard,

(*a*) » Jeſus-Chriſt eſt très-ſçavant dont ſes ennemis » demeurent étonnés, & n'en peuvent trouver la raiſon. » Il meurt ignominieuſement & on l'adore comme un » Dieu. Qu'y a-t-il en toutes les Religions qui vaille » celle de Jeſus-Chriſt? Ces éclatantes élévations & ef- » forts de vertu qui ſe trouvent en aucuns Philoſophes, » qui morguent les dangers, la néceſſité, la mort, ſont » plutôt ſaillies d'ames fiévreuſes qu'actions formées ſans » artifice.... Jeſus-Chriſt a craint la mort, a fui les » dangers & s'y trouvant au propre, les a ſoufferts ſans » faire le fendant & le brave «. *L. 2. c. 6, 7, & 9*, des

ne

ne nous apprend que des choſes abſurdes & ſans raiſon. *Emil. T. 3. pag. 137.* » Dieu ne nous a point doué d'un en- » tendement pour nous en interdire l'u- » ſage «. *Ibid. pag. 139.* » L'Evangile eſt » plein de choſes qui répugnent à la rai- » ſon & qu'il eſt impoſſible, à tout hom- » me ſenſé, de concevoir ni d'admettre «. *Emil. Ibid. p. 169.* Cette objection eſt ſi peu particuliere au Philoſophe de Geneve, que Charron l'avoit propoſée au nom des impies. *Le Chrétien croit ce que ſa raiſon & tout l'ordre des choſes lui déconſeillent, & que la nature ne peut ſupporter. Sa croyance eſt monſtrueuſe. Il ne ſçait du tout ce que c'eſt, ſi non que ce ſont toutes choſes non croyables, non eſpérables, non fiables*, p. 172.

---

trois Vérités, *par P. Charron. A Bordeaux chez S. Millanges* 1595.

Le Lecteur ſe ſouvient de ce patétique morceau d'Emile : » Où Jeſus avoit-il pris chez les ſiens cette morale » élevée & pure, &c. Voyez les Livres des Philoſophes » avec toute leur pompe, qu'ils ſont petits «, &c. *T. 3. p. 167.*

Nous venons d'expoſer la difficulté ; écoutons la réponſe de ce religieux Moraliſte. *O la grande folie de penſer vuider les choſes par raiſon & y apporter une certitude derniere ! Y a-t-il choſe plus diverſe, plus ondoyante, que le jugement de la raiſon humaine ? Adviſons à nous-mêmes, combien de choſes y ſentons-nous, dont jamais n'en pouvons trouver le reſſort ni la raiſon ? Quelle eſt cette conjonction de l'ame avec le corps ? Comment donc pourrons-nous venir à bout des choſes divines, ſurnaturelles, infinies ?* Charron. Ibid.

Je démontrerois avec autant de facilité, que les Sophiſmes de M. R. contre le Texte Sacré, étoient déja ſifflés du vivant de Charron : Sophiſmes renouvellés par Spinoſa, Richard Simon & l'Auteur des Penſées Philoſophiques, ſans que tant d'infructueuſes redites ayent rebuté notre Genevois. Dieu ſuſcita non-ſeulement dans ſon Egliſe, mais dans le ſein même de l'erreur, une foule de Théologiens & pluſieurs perſonnages

distingués, qui vengerent les Saintes Écritures, & dûrent faire perdre aux libertins le présomptueux espoir d'en affoiblir l'autorité.... Il n'est pas moins constant que Charron disoit avant le Philosophe de Geneve » qu'il n'y a pas un » seul Etre dans l'univers, qu'on ne puis- » se, à quelque égard, regarder comme » le centre commun de tous les autres, » autour duquel ils sont ordonnés. En » sorte qu'ils sont tous réciproquement » fins & moyens les uns relativement aux » autres. Que l'esprit se confond & se » perd dans cette infinité de rapports, » dont pas un n'est confondu ni perdu » dans la foule «. *Emil. T. 3. p. 55.*

Le texte suivant sera ma preuve ; mais je n'ai garde d'épuiser la matiere, car je serois plus diffus que je ne prétends l'être.

Toutes choses, tant petites soient-elles, sont pièces de ce grand bâtiment de l'univers. Il n'y a chose si mince, menue & chétive à nos yeux, qui ne serve à l'état

& perfection, à la tenue de tout ce monde. Chaque chose tient son lieu, son rang, a son propre mouvement, son action certaine, définie, arrêtée. La feuille de l'arbre, &c. L. 1. C. 8.

Voyez combien il y auroit à retrancher des quatre volumes d'Emile si l'on n'y laissoit rien que d'instructif, d'intéressant, de vraiment nouveau ! Le Bouclier dont M. R. croit pouvoir se couvrir, regardez comme il est percé de toutes parts ; disons mieux, il n'en reste que la poignée. Produisons de nouveaux traits de l'imprudence du Philosophe Genevois, & d'autres indices de ses relations avec les Incrédules. » Ou toutes » les religions sont bonnes & agréables à » Dieu ; ou s'il en est une qu'il prescrive » aux hommes, & qu'il les punisse de mé- » connoître, il lui a donné des signes cer- » tains & manifestes pour être distinguée » & connue pour la seule véritable.... S'il » étoit une religion sur la terre hors de » laquelle il n'y eût que peine éternelle,

» & qu'en quelque lieu du monde, un » ſeul mortel de bonne foi n'eût pas été » frappé de ſon évidence ; le Dieu de » cette religion ſeroit le plus cruel des » tyrans «. *Emil. T. 3. p. 128.* » Voyons, » examinons, comparons, vérifions. O ! » ſi Dieu eût daigné me diſpenſer de » tout ce travail, l'en aurois-je ſervi » de moins bon cœur « ? *Emil. Ibid. pag. 131.*

C'eſt encore une inſipide redite, une objection uſée ; & pour s'en aſſurer, il faut rapporter les paroles d'un de ces Litérateurs à la mode, qui dans une ſimple brochure décident les cauſes de la religion, poſent les fondemens de la politique, fixent les regles du bon ſens, diſcutent hardiment les intérêts des Princes, & trouvent le rare ſecret de parler de tout & de ne rien ſçavoir.

Si l'Etre Suprême avoit manifeſté ſes volontés d'une façon plus claire, les hommes l'auroient mieux ſervi, & auroient été plus heureux. Puiſque Dieu vouloit qu'on lui

rendît un culte, pourquoi ne l'a-t-il pas prescrit si certain, qu'il fût impossible de s'y tromper? S'il n'y avoit qu'une religion au monde, celui qui y seroit refractaire n'auroit rien à répliquer pour sa justification. Dieu est trop juste pour faire naître les hommes dans une religion fausse & pour ensuite les punir de ce qu'ils auront vécu, conformement à cette religion (a).

On peut dire que M. R. jure ici, *in verba Magistri*, flatté de rencontrer des idées assortissantes aux siennes, qui n'ont exigé que la peine de les copier : car il aime la besogne faite & va jusqu'à s'épargner aux dépens d'autrui la peine de penser.

Écoutons les belles notions de ce Philosophe, touchant la Loi de Nature : ou plutôt écoutons M. de Voltaire ; notre Genevois, préfére les révélations de cet oracle mensonger à celles du Saint-Esprit.

(a) *Pensées Philolog.* de M. E. D. L. C. à Amsterdam 1749. in-12. p. 101. avec cette Epigraphe : *O curas hominum, quantum est in rebus inane?*

Sans expliquer en vain ce qui fut révélé,
Cherchons par la raiſon, ſi Dieu n'a point parlé;
La nature a fourni d'une main ſalutaire,
Tout ce qui dans la vie à l'homme eſt néceſſaire,
Les remords de ſon ame & l'inſtinct de ſes ſens.
. . . . . .
Quoi le monde eſt viſible & Dieu ſeroit caché?
Je ne puis ignorer ce qu'ordonna mon Maître,
Il m'a donné la loi, puiſqu'il m'a donné l'être.
Sans doute il a parlé, mais c'eſt à l'univers, &c.
La Relig. Nat.

Plus je réfléchis ſur ces vers de M. de Voltaire, plus les rapports de ſa doctrine à celle de M. Rouſſeau, me paroiſſent ſenſibles. Le Poëte & le Philoſophe également confians ſur les forces de la nature, ignorent l'un & l'autre l'efficacité de la grace contre ſes penchans corrompus. » Obéiſſons à la nature, nous con-» noîtrons avec quelle douceur elle re-» gne. *Emil. T. 3. p. 97.* C'eſt dans le » grand & ſublime Livre de la Nature, » que j'apprends à ſervir & à adorer ſon » divin Auteur. Nul n'eſt excuſable de » n'y pas lire, parce qu'il parle à tous » les hommes une langue intelligible «. *Ibid. 163.*

On verra plus amplement dans la ſuite, ſi c'eſt avec quelque vraiſemblance que j'impute à M. de Voltaire la complicité des écarts du Philoſophe de Geneve.

De nos deſirs fougueux la tempête fatale
Laiſſe au fond de nos cœurs la régle & la morale,
C'eſt une ſource pure, en vain dans ſes canaux,
Les vents contagieux en ont troublé les eaux.
. . . . . .
L'Homme le plus injuſte & le moins policé,
S'y contemple aiſément quand l'orage eſt paſſé.
Poëm. de la Relig. Nat.

La touche de M. R. va peindre les mêmes objets : la choſe ſaute aux yeux : comment pouvoir s'y méprendre ?

» Si les premieres lueurs du jugement » nous éblouiſſent & confondent d'abord » les objets à nos regards ; attendons » que nos foibles yeux ſe rouvrent, » ſe raffermiſſent, & bientôt nous re- » verrons ces mêmes objets, aux lumie- » res de la raiſon, tels que nous les mon- » troit d'abord la nature. *Emil. Ibid. 105.*

Qu'on ſoit juſte il ſuffit : le reſte eſt arbitraire.
VOLT. *ibid.*

Déciſion digne de ſon Auteur qui fait redire à notre Genevois pour être à l'uniſſon. » Songez que les vrais devoirs de » la religion ſont indépendans des in- » ſtitutions humaines. Qu'un cœur juſte » eſt le temple de la Divinité «. *Emil. T. pag. 181.*

Aſtreignons M. R. au ton ſerré de la Poëſie ; donnons à M. de Voltaire la liberté de la proſe, la parité d'idées demeurera, quoique la forme qui les caractériſe n'ait plus rien de commun.

Les ſentimens pervers ne manquent jamais d'apologiſtes ; mais cependant les faſtes des impies ont de certaines époques dont les plus Anti-Chrétiens ſont forcés de rougir. Nous allons voir un torrent de blaſphêmes qui découlent de l'épître à Uranie : production ſi deshonorante & ſi monſtrueuſe, qu'aucun de nos Poëtes n'oſe l'adopter. Examinons l'uſage que M. R. en a fait.

» Une doctrine, venant de Dieu, doit » porter le ſacré caractere de la Divini-

» té.... Si donc elle ne nous peignoit » qu'un Dieu colere, jaloux, vengeur, » puniſſant les hommes : un Dieu tou- » jours prêt à détruire & à foudroyer, » toujours parlant de tourmens & de » peines, &c.... Votre Dieu n'eſt pas » le nôtre, dirois-je à ſes Sectateurs.... » Celui qui deſtine au ſupplice éternel, » le plus grand nombre de ſes créatures, » n'eſt pas le Dieu clément & bon que » ma raiſon m'a montré «. *Emil. T. 3. p. 137.*

Ici notre Genevois a manifeſtement médité les invectives de M. de Voltaire contre le Chriſtianiſme.

Les Prêtres de ce Temple, avec un ton ſévére,
M'offrent d'abord un Dieu que je devrois haïr ;
Un Dieu qui nous forma pour être miſérables
Qui nous donna des cœurs coupables,
Pour avoir droit de nous punir.
. . . . . .
On t'érige en Tyran, en toi je cherche un pere,
Je ne ſuis point Chrétien, mais c'eſt pour t'aimer mieux.

M. Rouſſeau y penſe-t-il d'aller à l'emprunt ſi mal à propos ? Quand on ſe laiſſe

éblouir par les penſées d'autrui, voyez à quel riſque on s'expoſe.

» Vous m'anoncez (pourſuit le Philo-» ſophe de Geneve) un Dieu mort, il y » a deux mille ans, à l'autre extrémité du » monde, & vous me dites que tous » ceux qui n'auront point cru à ce myſte-» re ſeront damnés.... Puis-je deviner » qu'il y a eu dans un autre hémiſphere » un peuple Hébreux & une ville de Jé-» ruſalem «? *Emil. T. 3. p. 167.* Rien ne quadre mieux au contexte de l'Epître à Uranie.

Peuples que Dieu fit naître aux portes du Soleil,
Vous nations hyperborées
Vous que l'erreur nourrit dans ſon profond ſommeil,
Vous ſerez donc un jour à ſa fureur livrées,
Pour n'avoir pas ſçu qu'autrefois,
Le Fils d'un Charpentier expira ſur la Croix?
Non, je ne connois point à cette indigne image,
Le Dieu que je dois adorer.

Qui ne friſſonneroit au récit de toutes ces horreurs? Elles ſont trop affreuſes pour n'être point coupable de les avoir tranſcrites, même en les déteſtant. Mais

obligé à motiver les reproches dont je charge M. R. il falloit conſtater ſes relations, avec un Auteur, qui, quoiqu'anonyme, s'eſt rendu fameux par ſes égaremens. » Si je me trompe (fait-il dire au » Vicaire Savoyard) c'eſt de bonne foi : » cela ſuffit pour que mon erreur ne me » ſoit pas imputée à crime ; quand vous » vous tromperiez de même, il y auroit » peu de mal à cela «. *Emil. T. 3. p. 20.* Cette ſécurité eſt bien dans le goût de l'oracle des Philoſophes Modernes.

Songe que du Très-haut, la ſageſſe immortelle,
A gravé de ſa main dans le fond de ton cœur,
La religion naturelle.
Crois que ta bonne foi, ta bonté, ta douceur,
Ne ſont point les objets de ſa haine éternelle.

» Le culte que Dieu demande eſt celui » du cœur ; & celui-là quand il eſt ſincere » eſt toujours uniforme.... Dieu veut » être adoré en eſprit & en vérité : ce » devoir eſt de toutes les religions, de » tous les pays, de tous les hommes. » Quant au culte extérieur, c'eſt pure-

» ment une affaire de police ; il ne faut » point de révélation à cela. *T. 3. p. 125.*

Et qu'importe en effet ſous quel titre on l'implore ?
Tout hommage eſt reçu, mais aucun ne l'honore.
Ce Dieu n'a pas beſoin de nos vœux aſſidus,
Il nous juge ſur nos vertus,
Et non point ſur nos ſacrifices.

VOLTAIRE *Epit. à Uranie.*

Le culte intérieur eſt unique (diſoit un autre libertin) : *il fut d'obligation dans tous les tems : il l'eſt dans tous les lieux, & par une conſéquence néceſſaire, il eſt connu par tous les hommes. Mais la néceſſité de rendre à Dieu un culte extérieur ne prouve rien en faveur de tel ou tel culte particulier* (a).

Otez aux eſprits forts un petit nombre de raiſonnemens plus captieux que ſolides ; vous les voyez, ou réduits au ſilence, ou forcés à ſe répéter honteuſement. Depuis quand ne faut-il qu'a-

(a) *Les Mœurs*, 1748. pag. 100. Voyez les *Mœurs appréciées*, brochure qui renferme le contrepoiſon du Livre de Panage.

vancer des abſurdités pour mériter croyance ? Quelle idée nous donnent les incrédules de l'Etre Suprême, lorſqu'ils le repréſentent comme indifférent à tous les cultes ? Ainſi donc il adopte le oui & le non : quel homme ſe démentiroit ainſi lui-même (*a*) ?

D'accord avec M. de Voltaire & Panage, en ce qui regarde l'indifférence du culte, le Philoſophe de Geneve va plus loin qu'eux, lorſqu'il s'explique ſur l'éternité des peines. Selon ce Docteur de nouvelle création, » ſi la ſuprême » Juſtice ſe vange, elle ſe vange dès cette » vie. Vous & vos erreurs, ô Nations ! » êtes ſes Miniſtres. Elle employe les » maux que vous vous faites à punir » les crimes qui les ont attirés «. *Emil. T. 3. p. 83.* Il eſt viſible que M. Rouſſeau

(*a*) *L'Oracle des nouveaux Philoſophes*, 2. vol. à Berne 1759. Cet Ouvrage ſera l'éternel déſeſpoir des incrédules dont il confond la malice & l'impiété. C'eſt-là que M. R. peut voir la ſolution des difficultés qu'il forme avec tant de mauvaiſe foi.

marche ſur les traces de Panage, à qui on a oüi enſeigner avec ſcandale ; *que ſi Dieu punit les créatures, c'eſt pour les détourner du vice, par l'expérience des maux qu'il traîne à ſa ſuite* (a).

S'il eſt un point en quoi le Philoſophe de Geneve differe des eſprits forts, c'eſt d'oſer croire que la nature & la durée des peines des méchans *eſt une de ces queſtions inutiles, faites pour ſatisfaire la curioſité.* Emil. T. 3. p. 83.

Laiſſons-lui l'honneur funeſte d'avoir marché plus loin qu'eux dans les ſentiers de l'incrédulité. » Je ne demande pas » à Dieu le pouvoir de bien faire (dit-il) ; » pourquoi lui demander ce qu'il m'a » donné.... Je le benis de ſes dons, mais » je ne le prie pas.... Ne m'a-t-il pas » donné la conſcience pour aimer le » bien, la raiſon pour le connoître, la » liberté pour le choiſir ? *Emil. T. 3. p.* » *116.* N'être pas content de mon état,

(a) *Les Mœurs*, ibid.

» c'eſt ne vouloir plus être homme ; c'eſt » vouloir autre choſe que ce qui eſt «. *Emil. ibid. p. 117.*

Je ne ſache que le ſeul Maxime de Tyr, avant M. Rouſſeau, à qui cette extravagante morale n'ait point déplu. Élevé dans l'école de Platon, il rougiſſoit des vœux indiſcrets que le Paganiſme adreſſoit à ſes Dieux. Mais le Philoſophe Genevois que peut-il alléguer contre la croyance des fidéles ? que peut-il avancer contre la ſainteté de leurs pratiques, dont le reproche ne ſe fît ſentir à ſon cœur s'il oſoit l'interroger ?

Dieu ne donnera rien à ceux qui le prient s'ils en ſont indignes, & ne déniera rien à ceux qui ne le prient pas s'ils en ſont dignes. Tout ce que les hommes demandent dépend de la providence. Or, la providence eſt une œuvre de Dieu. Le prier, c'eſt comme ſi quelque malade demandoit à manger. Si cela eſt utile, le Medecin lui en ordonnera bien, quoiqu'il n'en demande pas. Ainſi donc il ne faut rien demander des choſes qui

qui tombent ſous la providence (a).

Avec une liberté d'écrire que rien n'eſt capable d'intimider, une religion qui lui eſt particuliere, M. R. ne laiſſe pas de ſe glorifier *de reſter inviolablement attaché au culte de ſes peres, de ne point ſcandaliſer l'Égliſe de Geneve, ni par ſes ſentimens, ni par ſa conduite.* Lett. de J. J. R. à M. l'Arch. de Paris. Mais que penſer de tout cet étalage, s'il eſt démontré que M. R. n'a pas même les fondemens de la croyance commune aux Genevois? J'ouvre les Ordonnances Eccléſiaſtiques de Geneve, imprimées dans cette ville, chez Nicod, *in-12.* en 1609, j'y vois le dogme de la Trinité, le péché originel, la néceſſité de recourir à la priere, ſi clairement établis, qu'il faut, ou que Geneve ne conſerve rien de ſa croyance primitive, ou que M. R.

(a) Traités de Maxime de Tyr, *Philoſophe Platonicien, Auteur Grec*, traduits en François par M. Guillebert, à Rouen 1617. in-4° p. 263. Traité XXX. *S'il faut prier Dieu.* Maxime vivoit ſous l'Empire de Marc-Aurele.

l'ait oubliée pendant ſon ſéjour à Momorency. Je lis ſous l'Article 22, l'expreſſe défenſe de traiter l'Ecriture Sainte *d'une façon qui tourne à ſcandale :* écueil où eſt tombé notre Genevois dans ſon application poiſſarde du paſſage, *mulierem fortem quis inveniet?* Emil. T. 3. pag. 328.

Les reglemens pour les écoles de la République de Geneve, intiment aux Régens l'ordre de commencer leurs leçons par la priere ; de les dicter avec douceur, & ſurtout d'en bannir toute innovation. Quelqu'un reconnoît-il dans les écrits de ce Philoſophe la moindre apparence des principes dont ſa jeuneſſe fut imbue ?

Je dois au reſpect de la vérité cet aveu, que les Ordonnances Eccléſiaſtiques de Geneve ne preſcrivent rien touchant la foi aux miracles. M. R. peut en avoir pris droit de nier leur poſſibilité ; & en cela nous conviendrons de ſon attachement à la croyance de ſes peres. Mais ce n'eſt

point à dire que ſes objections ſont inſolubles. Elles ſe réuniſſent ſi viſiblement à celles de Hobbes, qu'en traduiſant le texte latin de cet Anglois, on croira entendre M. Rouſſeau lui-même.

» Les dogmes que l'on nous enſeigne » tirent leur dignité de celui qui propoſe. » Il faut que les choſes ſurnaturelles ſoient » annoncées par des hommes qui forti- » fient leur miſſion par des preuves ſupé- » rieures aux forces de la nature. Car » comment ſe perſuader qu'une religion » fut autrefois confirmée par des prodi- » ges, à moins que ceux qui la renou- » vellent n'opérent des prodiges eux-mê- » mes ? Ou s'il eſt permis de s'en tenir » au témoignage d'un homme qui ne fait » point de miracles, je ne vois nulle bonne » raiſon d'accorder la préférence à l'un » plutôt qu'à l'autre « (*a*).

Quoi de plus aiſé de multiplier les

(*a*) *Thom. Hobbes Malmesbur. Opera*, 2. vol. in-4°. Amſtelodami 1668. *Tract. de Homine*, cap. 14. *De Religione.*

volumes aux dépens des anciens & des modernes, des vivans & des morts ? Il eſt certain que le dialogue entre l'Inſpiré & le Raiſonneur, que notre Paraſite Littéraire a ſçu inſérer dans la profeſſion du Savoyard, a pour baſe l'argument de Hobbes, dont il vient d'être fait mention.

L'Incrédule a beau s'enorgueillir de l'appui d'un Sophiſte auſſi décidé que M. Rouſſeau, ſe railler de l'autorité de l'Egliſe, & rejetter les témoignages conſtans de ſes Miniſtres ; il y a peu à gagner pour lui dans cette obſtination mépriſante. Plaçons pour un moment le Philoſophe de Geneve au ſiécle de Calvin, & ſuppoſons qu'il tienne à cet Héréſiarque le langage du Vicaire Savoyard. » Ce ſont » des hommes qui vont me dire ce que » Dieu a dit ; j'aimerois mieux avoir en- » tendu Dieu lui-même, il ne lui auroit » pas coûté davantage, & j'aurois été à » l'abri de la ſéduction «. *Emil. T. 3. p. 130.*

Vil mortel (répondroit Calvin) *ſi du haut des Cieux l'Etre Eternel s'adreſſoit à tes ſemblables : comment, dans l'immenſe intervalle qui les ſépare de ſon ſanctuaire, pourrois-tu diſcerner ſa parole, quand tu la méconnois, bien que revêtue de moyens ſenſibles qui la mettent à ta portée?* » *Quid* » *ſi te ſursùm ad inacceſſa cœli vocaret Deus:* » *quomodo ad eum tam procul contenderes* » *qui propinquitate offenderis* «? (a).

Après le défaut de raiſonnement rien ne fait mépriſer un Livre comme les fréquentes inutilités : ainſi après avoir produit quelques ſpéculations d'une tête épuiſée, après avoir renouvellé contre la vérité des miracles les délires *des penſées Philoſophiques*, notre Genevois ajoute d'un air ridiculement triomphant : » Que pen- » ſez-vous de ce Dialele «. *Emil. T. 3. p. 137.* Expreſſion qui ne ſignifie rien de plus que ce que ceux qui aiment à diſputer, diſent ordinairement en latin de

(a) *De Cauſis ſcandali*, Calvin. Oper. T. XI. p. 112. Genevæ 1576. in-fol.

College : *Quid dixeris Argumentabor.* Ces airs trop avantageux ſentent l'homme évaporé qui careſſe ouvertement ſa penſée.

De ce que Panage ſe figure, que des Anges même ne vivroient pas en paix avec des hommes qu'ils regarderoient comme ennemis de Dieu : il ne s'enſuit pas que M. R. doive le répéter. En vérité c'eſt faire un gros Livre à bon marché, que d'aſſembler en corps des extraits de toute eſpece. Ainſi cependant en a-t-il uſé d'un bout à l'autre de ſon Traité d'Education.

Ce n'eſt pas ici le lieu de réfuter les contradictions de notre Philoſophe ſur l'intolérance. » Ce dogme horrible (dit-il) » qui armę les hommes les uns contre les » autres «. *Emil. T. 3. p. 173.*

Un ſçavant Prélat s'eſt appliqué avec fruit à lever les équivoques que les Incrédules ſe plaiſent à répandre ſur cette matiére (*a*). Ils ont mal entendu l'inté-

(*a*) *Inſtruct. Paſtor. de M. l'Evêque du Puy, ſur la Philoſophie des incréd.* à Lyon, 1763. in-4°. p. 164. &c.

rêt de leur cauſe ; car tandis que M. R. nous reproche des maximes perſécutantes, M. de Voltaire détruit ſon Ouvrage en nous lavant de tout ſoupçon à cet égard.

Enfin grace en nos jours à la Philoſophie,
Qui de l'Europe au moins éclaire une partie,
Les mortels plus inſtruits ne ſont plus inhumains :
Le fer eſt émouſſé, les buchers ſont éteints, &c.

Poëme de la Relig. Nat.

L'intolérance du Chriſtianiſme ſe borne à ne pas admettre dans ſa Communion ceux qui voudroient lui aſſocier d'autres religions, & non à les perſécuter, autrement il iroit contre ſes principes. Ce n'eſt pas un faux zèle, un préjugé d'état qui peint le Chriſtianiſme de la ſorte : ce ſont les collegues de M. R., les Auteurs du Dictionnaire Encyclopédique. *Artic. Chriſtianiſme.*

Notre Genevois déclame contre ceux qui, pour réfuter les raiſons de leurs Adverſaires, commencent à les affoiblir. *Emil. T. 3. p. 147.*

Serons-nous toujours réduits à répondre par des lieux communs à des objections encore plus triviales ? Il eſt à croire que les ouvrages de M. Houtteville, ſi répandus, ſont pourtant ignorés du Philoſophe de Geneve. Voilà pourquoi, avant de produire les ſiens, il eut agi prudemment de ſe dire en lui-même ; tous les bons Livres ne me ſont pas tombés ſous la main : il faut que je m'inſtruiſe à fond, ſi je veux avoir droit d'inſtruire mes ſemblables. Il faut entendre ce ſçavant Eccléſiaſtique.

Dès qu'on ſe met à la place d'un autre, & que l'on ſe charge de parler en ſon nom, il eſt juſte (diſoit M. l'Abbé Houtteville) *de lui faire tenir tous les diſcours que l'on ſuppoſe qu'il tiendroit lui-même. Ainſi en ont uſé les anciens Apologiſtes de notre foi* (a).

Il réſulte de ce paſſage que l'objection de M. R. n'a de force que pour ceux qui

(a) *La Vérité de la Relig. prouvée par les faits*, 3. vol. in-4°. à Paris 1740. T. 1. pag. 9.

ignorent le véritable eſprit de l'Egliſe. Il lui ſera toujours permis de démontrer la fauſſeté des principes par la vérité des conſéquences ; mais non pas de conclure du particulier au général, ni de l'abus de la doctrine au ſalutaire uſage qu'en font les Diſciples de Jeſus-Chriſt.

Si je m'arrêtois à tous les écarts de M. R. je ne ferois que des digreſſions ennuyeuſes. Il lui eſt ſi ordinaire d'être dans l'erreur qu'il n'en ſort que pour y rentrer, à moins qu'une main ſalutaire ne l'arrête au bord du précipice. Tantôt jaloux de la liberté de penſer il diſpute à l'autorité des Paſteurs, celle de flétrir les déciſions d'une philoſophie peſtilentielle. *Le Dieu que j'adore n'eſt point un Dieu de ténébres : il ne m'a point doué d'un entendement pour m'en interdire l'uſage : me dire de ſoumettre ma raiſon, c'eſt outrager ſon Auteur.* Emil. T. 3. p. 139. Tantôt ſon reſpect envers l'Etre-Suprême, le ſollicite à cet humble & religieux aveu : *Le plus digne uſage de ma raiſon,*

c'eſt de s'anéantir devant toi ; c'eſt le charme de ma foibleſſe de me ſentir accablé de ta grandeur. Emil. T. 3. p. 189. Contradictions qui décelent un caractere d'inadvertence & d'inconſidération. Ici M. R. croit que *l'injuſtice & la cruauté coûtent peu à la charité Chrétienne.* Ibid. p. 153. *Là, que le Chriſtianiſme adoucit les mœurs, rend les révolutions moins fréquentes, facilite les œuvres de miſéricorde.* Ibid. p. 185. Ce ſeroit un beau champ, pour de gros volumes, que de raſſembler toutes les opinions diſparates de notre Genevois ; mais le profit d'un tel point de vûe ne ſeroit gueres proportionné à l'ennui, au dégoût même que cela occaſionneroit. J'ai donc reſſerré un projet ſi vaſte, & préſenté ſeulement en petit, l'idée d'un deſſein qu'il ſeroit très-poſſible d'étendre, & qui d'ailleurs a déja paſſé par différentes mains.

M. Rouſſeau défend de la maniere la plus convaincante l'immatérialité de l'ame ; c'eſt l'effet de l'occaſion. Donnez-

lui les Ouvrages de Helvetius ou ceux de la Mettrie, il ravallera avec eux la ſubſtance penſante peut-être à l'inſtinct des brutes; comme en méditant les caracteres de la Bruyere, nous le voyons docile à la voix de ce grand homme, faire uſage de ſes preuves & devenir par imitation l'Apologiſte du ſentiment (*a*).

Voulez-vous ſçavoir ce qui engage le Philoſophe de Geneve à enſeigner que le principe de toute action eſt dans la volonté d'un être libre ? » Que la Pro-» vidence ne veut point le mal que fait » l'homme, quand il abuſe de la liberté » qu'elle lui donne; que Dieu l'a fait » libre, afin qu'il fit non le mal, mais » le bien par choix; que ſi l'eſprit de » l'homme fût reſté libre & pur, il man-» queroit à ſon bonheur le degré le plus » ſublime, la gloire de la vertu «. *Emil.*

(*a*) *Les Caract. de la Bruyere.* Neuviéme Edit p. 630, juſques à la 636 incluſivement. Elles contiennent la réfutation du Matérialiſme, par des raiſons qui n'ont laiſſé à notre Genevois d'autre mérite que de les adopter.

T. 3. p. 71, 73, &c. Lisez le Livre *de l'existence de Dieu, proportionné à la foible intelligence des petits*, à Paris 1713. Vous verrez que son Auteur, l'illustre Fenelon, enseigne toutes ces vérités avec autant d'éloquence que le Philosophe de Geneve; mais d'une maniere onctueuse & par un enchaînement de principes qui ne se remarquent point dans celui-ci. Je ne puis cependant que lui sçavoir gré de ses sentimens sur l'origine de notre liberté & sa reconnoissance envers l'Etre Eternel, pour un bienfait qui couronne tous les autres. *La puissance divine*, ainsi qu'il l'observe si sagement, *pouvoit-elle mettre de la contradiction dans notre nature, & donner le prix d'avoir bien fait à qui n'eut pas le pouvoir de mal faire? Quoi! pour empêcher l'homme d'être méchant, falloit-il le borner à l'instinct & le faire bête?* Emil. T. 3. p. 73.

Ce sont-là de ces vérités premieres qui sont gravées dans le cœur de l'homme, & qui ne s'effacent qu'à force de

ſubtilités Scholaſtiques. Je m'empreſſe de faire valoir un trait de lumiere, échappé à M. de V. dont juſques ici je n'ai parlé qu'en mauvaiſe part.

Ah ! ſans la liberté que ſeroient donc nos ames ?
Nos vœux, nos actions, nos plaiſirs, nos dégoûts,
De notre Etre en un mot, rien ne ſeroit à nous.
D'un artiſan ſuprême impuiſſantes machines.
Automates penſans, mûs par des mains divines,
Nous ſerions à jamais de menſonge occupés,
Vils inſtrumens d'un Dieu qui nous auroit trompés.
Comment ſans liberté ſerions-nous ſes images ?
Que lui reviendroit-il de ſes brutes ouvrages ?
On ne peut donc lui plaire, on ne peut l'offenſer,
Il n'a rien à punir, rien à récompenſer.

VOLTAIRE, *Diſc. de la liberté.*

Donnons encore quelques exemples de l'habileté de M. R. à tirer parti de ſes lectures. » La ſeule choſe que nous » ne ſçavons point eſt d'ignorer ce que » nous ne pouvons ſçavoir. Nous aimons » mieux nous déterminer au haſard & » croire ce qui n'eſt pas, que d'avouer » qu'aucun de nous ne peut voir ce qui » eſt «. *Emil. T. 3. p. 27.*

On ſeroit tenté de croire que notre

Genevois a fait ſa cour au Cardinal de Cuſa, afin d'en apprendre *l'utilité d'une ſorte d'ignorance*, à beaucoup d'égards préférable au babil de l'école. *Deſideramus ſcire nos ignorare; hoc ſi ad plenum aſſequi poterimus, doctam ignorantiam aſſequemur. Nihil enim homini etiam ſtudioſiſſimo, in doctrinâ perfectius eveniet, quam in ipsâ ignorantiâ, quæ ipſi propria eſt, doctiſſimum reperiri. Et tantò quis doctior erit, quantò ſe magis ſciverit ignorantem* (a).

» Le corps & l'ame étant de natures » ſi différentes, ils étoient par leur » union dans un état violent, & quand » cette union ceſſe, ils rentrent tous » deux dans leur état naturel. La ſubſ- » tance active & vivante, regagne toute » la force qu'elle employoit à mouvoir » la ſubſtance active & morte. L'homme » ne vit qu'à moitié durant ſa vie, & la » vie de l'ame ne commence qu'à la » mort du corps. *Emil. 1. 3. p. 79....*

(a) Nic. de Cuſa Opera. *Baſileæ*, 1565. in-fol. *De doctâ ignor.*

» Quand délivrés des illuſions que nous » font les corps & les ſens, nous jouirons de la contemplation de l'Etre » Suprême, & des vérités éternelles; » c'eſt alors que la voix de la conſcience » reprendra ſon empire. *Ibid. p. 81.* Je » ſuis heureux dès cette vie preſque » étrangere à mon être «. *pag. 116.*

D'où M. Rouſſeau tire-t-il ces hautes ſpéculations? Veut-il qu'on l'en croie auteur? Non, il eſt trop modeſte pour chercher à ſe faire un nom ici-bas, dans l'inſtant même où nous le voyons aſpirer à ſa diſſolution. Il emprunte une ſuite de penſées & beaucoup d'expreſſions de M. le Marquis Caraccioli. *L'ame incorruptible comme elle eſt, abandonne le corps à ſa corruption, ſçachant que ſon être n'ayant rien de commun avec de la poudre & des vers, elle doit aller ſe réunir à Dieu, ſon principe & ſa fin..... Notre chair ne nous prive point de la vie, en nous privant de ſa maſſe & de ſa configuration. Nous n'en vivons qu'avec plus d'activité, puiſque*

notre vie terreſtre n'eſt qu'une parcelle de vie, tandis que la vie ſpirituelle eſt une vie pleine & entiere. C. 1. *La mort n'eſt qu'un développement avantageux de nos facultés qui élargit la ſphere de nos connoiſſances, de notre activité & de notre bonheur.* Tableau de la Mort, c. 10.

Quand M. R. a ſous les yeux de bons modeles, il fait paſſer dans l'ame de ſes Lecteurs le contentement dont la ſienne paroît remplie. Mais ſa précipitation à ſaiſir les idées ſingulieres, l'entraîne à des abſurdités qui effacent bien vîte ces impreſſions conſolantes. A l'exemple de Paſchal, le Philoſophe de Geneve tire de l'humiliation paſſagere du Juſte, & du triomphe des méchans, l'eſpoir d'une vie avenir. Il entrevoit dans l'inégale diſtribution des richeſſes, la ſource d'un bien plus réel & plus durable. M. R. docile aux inſtructions de ce profond Théologien, admire ſur ſa trace l'ordre conſtant des Aſtres, l'harmonie de toute la nature; tandis que le tableau du genre humain

humain ne préſente à ſes yeux que déſordre & confuſion. *Emil. T. 3. pag. 62.* Comme Paſchal, il éleve l'homme au noble ſentiment de ſa grandeur, en lui repréſentant l'univers trop étroit, pour la vaſte étendue de ſes deſirs. *T. 3. p. 68.* Que n'a-t-il profité des autres penſées de ce génie lumineux! Il eut appris à rapporter les ſiennes à Dieu, à ſanctifier ſon travail, à faire un digne uſage de ſes talens. Mais, par le plus déplorable des égaremens, il s'eſt étudié à placer les doutes de l'incrédulité à côté des effuſions d'une ame pure; à éluder les heureux effets de la morale évangélique en y entrelaçant l'effrené langage de l'indévotion. Qui ne ſeroit ſcandaliſé du déſeſpoir de cette confeſſion funeſte: *J'ai fait ce que j'ai pu pour atteindre à la vérité, mais ſa ſource eſt trop élevée. Quand les forces me manquent pour aller plus loin, de quoi puis-je être coupable? C'eſt à elle à s'approcher.* Emil. T. 3. p. 118. Contagieuſe fréquentation des pervers! Qui

peut dire combien tu enleves à la vertu de cœurs formés pour goûter ſes attraits ? Il n'eſt que trop facile de reconnoître ici l'eſprit *des penſées philoſophiques*, imprimées à la Haye 1746. Ouvrage enfanté dans l'yvreſſe des paſſions. Voici comme il s'exprime : *Ce n'eſt point ma faute ſi j'ai trouvé ma raiſon muette, quand je l'ai queſtionnée.... On doit exiger de moi que je cherche la vérité, mais non que je la trouve.* N. 28.

De cette ſource impure, ainſi que d'un volcan, s'exhalent les criminelles aſſertions de M. R. contre l'autenticité du Texte Sacré : cet eſprit de révolte dont il s'arme pour ſe diſpenſer d'ajouter foi aux miracles. A Dieu ne plaiſe que je me permette des détails, que la piété des Fidéles entendroit avec indignation.

S'il eſt des imaginations aſſez fortes pour enviſager ſans effroi les principes du Vicaire Savoyard, & qui puiſſent en conférer le caractere aux penſées philo-

ſophiques, depuis le nombre 45 juſques au 60e, il ne ſera plus poſſible de douter que cette funeſte production n'ait fait éclore la prétendue profeſſion de foi, d'un homme que l'on ſuppoſe Prêtre, pour avoir occaſion d'inſulter aux Eccléſiaſtiques.

Puiſqu'il faut des exemples, ſçachons au moins les choiſir & nous ſouſtraire à l'inconvénient du ſcandale. » La vérité » n'eſt-elle pas une, & ce qui eſt vrai, » chez moi, peut-il être faux chez vous ? » Si la méthode de celui qui ſuit la » bonne route & celle de celui qui s'é- » gare eſt la même, quel mérite ou quel » tort a l'un de plus que l'autre ? Leur » choix eſt l'effet du haſard, le leur im- » puter eſt iniquité ; c'eſt récompenſer » ou punir, pour être né dans tel ou » dans tel pays. Oſer dire que Dieu » nous juge ainſi, c'eſt outrager ſa juſ- » tice «. *Emil. T. 3. p. 127.*

M. R. en s'exprimant de la ſorte, ne comptoit pas peut-être qu'on découvri-

roit ſous le Nombre 6e *des penſées philoſophiques*, le pendant de la ſienne. Nouveau motif de croire qu'Emile eſt une compilation indigeſte, dont on retrouve de toutes parts les matériaux.

Ce qui fait l'objet de mon eſtime dans un homme, pourroit-il être l'objet de mes mépris dans un autre? Non, ſans doute. Le vrai indépendant de mes caprices, doit être la régle de mes jugemens; & je ne ferai point un crime à celui-ci, de ce que j'admirerai dans celui-là comme une vertu. Croirai-je qu'il étoit réſervé à quelques-uns de pratiquer des actes de perfection, que la nature & la religion doivent ordonner indifféremment à tous? Encore moins. Penſ. Phil. N. 6. Notre Genevois ne rougira-t-il jamais de joindre à la hardieſſe de ſes larcins, le vice qui le porte à s'en honorer? Puiſqu'il ne ſe laſſe point de s'autoriſer des objections de la Metterie, il mérite d'être renvoyé aux réponſes que l'on y a faites.

La ſuperſtition eſt plus injurieuſe à Dieu

que l'Athéiſme. J'aimerois mieux qu'on penſât qu'il n'y eût jamais de Plutarque, que de croire que Plutarque eſt injuſte, colére, inconſtant, jaloux, vindicatif & tel qu'il ſeroit bien fâché d'être. Ceci appartient en toute propriété à l'Auteur *des Penſées philoſophiques*, N. 12. Or M. R. en approche de bien près dans ce qui ſuit. » Il vaudroit mieux n'avoir aucune » idée de la Divinité que d'en avoir des » idées baſſes. J'aimerois mieux, dit le » bon Plutarque, qu'on crût qu'il n'y a » point de Plutarque au monde, que ſi » l'on diſoit que Plutarque eſt injuſte, » envieux, jaloux «. *Emil. T. 4. p. 327.*

Encore un trait, & je termine cet Article, de peur qu'en l'allongeant, je n'entretienne le Public des écarts de notre Genevois, quand perſonne ne voudra plus entendre parler de ce Philoſophe. » Je ne dois point être ſurpris, » (dit-il) qu'une choſe arrive lorſqu'elle » eſt poſſible, & que la difficulté de l'é- » vénement eſt compenſée par la quan-

» tité de jets. Cependant ſi l'on me ve-
» noit dire que des caracteres d'impri-
» merie projettés au haſard, ont donné
» l'Eneïde toute arrangée, je ne dai-
» gnerois pas faire un pas pour aller
» vérifier le menſonge «. *Emil. T. 3. p. 52.* N'eſt-ce pas ici le même ton, les mêmes propos *des Penſées philoſophiques? Dites-vous que le monde réſulte du jet fortuit des Atomes? J'aimerois autant que vous me diſiez que l'Iliade d'Homere eſt un réſultat de jets fortuits de caracteres..... Je ne dois point être ſurpris qu'une choſe arrive lorſqu'elle eſt poſſible & que la faculté de l'événement eſt compenſée par la quantité de jets.* N. 21.

Lorſque M. R. veut ſe donner pour un homme ſimple, un ami de la vérité, il demande aſſurément plus qu'il n'eſt poſſible de lui accorder. *Les Penſées philoſophiques* parurent en 1746, & ſelon l'époque fixée au Tome IIIe d'Emile, il y a 35 ans environ, que le Vicaire Savoyard faiſoit ſa profeſſion de foi. Il

n'appartient de délier ce nœud gordien qu'aux mains qui l'ont formé. Notre Docteur en ſcience poſtiche, a beau proteſter qu'il n'écrit point ſur les idées d'autrui. *Emil. Préf.* On ne l'en croira pas plus, que quand il feint » de jetter » du fond de ſa retraite, ſes feuilles, » dans le public, ſans ſçavoir ce qu'on » en penſe ou ce qu'on en dit «. *Emil. Préf.* Pour trouver des duppes, M. R. devoit faire enſorte que le Public oubliât la Préface d'une Comédie de ſa compoſition, intitulée *Narciſſe*, où il reconnoît avoir lû les nombreux écrits de ſes adverſaires contre lui. Sa Lettre à M. l'Archevêque de Paris, qu'eſt-elle autre choſe que d'éternelles complaintes ſur l'inconſtance & l'injuſtice de toute la Capitale par rapport à ſa perſonne & par rapport à ſes écrits? Ni l'une ni l'autre de ces productions ne reſſentent l'état d'un Solitaire auquel rien ne tranſpire, de ce qui ſe paſſe dans le monde. Les inégalités de M. Rouſſeau, j'oſerai franchir

le mot, décélent malgré lui, la contrainte de la tâche qu'il s'eſt impoſée.

Si le ſujet dont il s'agit étoit d'une autre nature, je rappellerois volontiers la fable de l'Ane vêtu de la peu du Lion.

Un petit bout d'oreille échappé par malheur
Découvrit la fourbe & l'erreur.

Raillerie à part : Emile ſe ſoutient ſur les bras d'autrui, comme un pauvre eſtropié : c'eſt merveille que n'ayant jamais marché ſans guide, on le voie s'égarer ſi ſouvent. Plaignons ſon triſte Mentor d'avoir regardé les Religions comme des Loix arbitraires qui preſcrivent dans chaque pays une maniere uniforme d'honorer Dieu, ſans l'intervention d'aucune cauſe ſurnaturelle. *Emil. T. 3. p. 169.* Monteſquieu en avoit dit autant. *Eſprit des Loix, L. 24. c. 26.* Et ce n'eſt pas toujours dans ſes Ouvrages qu'on apprend à ſéparer le vrai du faux.

» Je voudrois, dit ailleurs M. Rouſ-» ſeau, qu'on choiſît tellement les ſocié-» tés d'un jeune homme, qu'il penſât

» bien de ceux qui vivent avec lui, & » qu'on lui apprît à ſi bien connoître le » monde qu'il penſât mal de tout ce qui » s'y fait «. *Emil. T. 2. p. 249.* Notre Genevois ne fait pas mal ici le perſonnage d'un des ſept Freres dormans qui s'étant éveillé après une longue létargie, comptoit pour nouvelles des choſes qui s'étoient paſſées depuis pluſieurs années. Titre rare pour aſpirer à l'honneur de réformer le genre humain ! Eſt-ce que cette leçon n'avoit pas été ſuffiſamment développée au Traité du vrai Mérite ? *T. 2. pag. 90. c. 6.* » Se préparer (*y lit-on*) à ne trou- » ver preſque point de juſtice au monde » & penſer bien d'autrui ; rien de plus » facile. Penſons mal des hommes en » général, penſons bien de chaque hom- » me en particulier «.

On trouve dans le même Livre le tableau des ſituations touchantes, des ſcenes gracieuſes que le ſéjour à la campagne procure au citoyen modéré dans ſes deſirs, au cœur libre des paſſions

tumultueuſes, au ſage qui, ſatisfait de ſa fortune, jouit ſans ambition d'une petite terre iſolée, d'un logis commode, d'une ſociété choiſie. Tableau artificieuſement préſenté à la ſuite des impiétés du Vicaire Savoyard, & qui, tout magnifique qu'il eſt, nous dédommage foiblement des propos ſcandaleux de ce Prêtre libertin.

Il me reſte à relever un trait qui caractériſe l'inconſéquence de M. R. ce qui fait de ce faux Philoſophe un homme double, en qui la raiſon & la folie ont de fréquentes alternatives. Comment l'Apôtre du Tolerantiſme, l'ennemi déclaré de ceux qui haïſſent le prochain pour cauſe de religion. *Emil. T. 3. pag. 172.* Un Précepteur qui exhorte ſon éleve à penſer des hommes avec attendriſſement & à eſtimer chaque individu, à être humain pour tous les Etats. *Emil. L. 2. p. 149.* Comment un tel Maître a-t-il pu, avec ſi peu de juſtice, diffamer les religieux dans l'eſprit de ſon

disciple ? Devoit-il sans restriction, les accuser de nier les dépôts & de faire trafic de la religion ? *Emil. T. 3. p. 184.* C'est une chose bien fâcheuse d'écrire pour l'intérêt de l'humanité, & d'autoriser les préjugés qui l'avilissent.

J'aurois pu multiplier mes remarques sur la profession du Savoyard, personnage de théâtre qui disparoît après avoir joué le rôle pour lequel il fut créé, & prouver qu'Eusebe de Césarée, peignit au quatriéme siécle les Philosophes, tous fiers & affirmatifs, se mocquant les uns des autres, & ne s'accordant, comme dit M. Rousseau, que pour se disputer. *Emil. Tom. 3. pag. 25.* (*a*). Mais de semblables discussions m'obligeroient à former un Ouvrage plus gros que celui de notre Genevois.

Cet Auteur m'a paru Plagiaire dans l'éducation d'Emile ; de fortes raisons

(*a*) Euseb. Cæs. de præpar. Evang. L. 14. cap. 2. de mutuâ dissensione, pugnâque Philosophorum.

m'apprennent qu'il n'a pas eu plus de part à l'éducation de Sophie. Je vais déduire mes preuves & leur donner un degré d'évidence dont il eſt peu d'exemples, en pareille matiere.

CHAPITRE VIII.

Des Auteurs que M. Rouſſeau a conſultés pour l'éducation de Sophie.

QUAND on s'embarque dans des ſujets déja traités par d'excellens Ecrivains & rebattus par des hommes médiocres, il faut ſurpaſſer les uns, égaler le mérite des autres, découvrir des points de vûe qui leur ont échappés : difficultés de toutes parts. Comment n'eſt-on point rebuté de ces fâcheux & pénibles embarras ? M. R. les a apperçus ; mais le déſeſpoir d'y faire face, l'entraîne au commode parti de ſes emprunts ordinaires. Les grands traits qui caractériſent la compagne d'Emile, ſont dûs à Louis Vivez, & au célébre Fenelon les nuances qui les adouciſſent. L'Académie des Graces, l'Ami des Femmes, n'ont point été oubliés. M. R. met à profit encore d'autres Ouvrages, conſacrés

par leur nature à l'utilité du beau ſexe.

Ces Auteurs ſont des témoins muets, qui n'ont plus de voix pour ſe plaindre du tort que l'on fait à leur gloire. Il eſt de l'équité de venger les atteintes qu'elle ſouffre ſous nos yeux. Je réclame ſpécialement le droit de Louis Vivez aux réflexions que le Philoſophe de Geneve produit, d'un air confiant, qui prouve combien il eſt rompu dans l'exercice de cette eſpece de filouterie.

Montrons que Vivez & Rouſſeau penſoient uniformément, & pour ne pas copier leurs Livres, découvrons ces rapports dans les endroits qui paroiſſent d'abord les plus ſenſibles : par ce moyen le Lecteur ſera déſabuſé à meſure qu'il aura beſoin de l'être.

M. Rouſſeau décide avec fondement, » qu'une femme parfaite & un homme » parfait, ne doivent pas plus ſe reſſem- » bler d'eſprit que de viſage. L'un doit » être actif & fort, l'autre paſſif & foi- » ble. *Emil. T. 4. p. 5.* Tout rappelle la

» femme à ſon ſexe, & pour en bien » remplir les fonctions, il lui faut une » conſtitution qui s'y rapporte. Il lui faut » une vie molle & ſédentaire pour allai- » ter ſes enfans : il lui faut pour les » élever, de la patience & de la dou- » ceur ; un zéle, une affection que rien » ne rebute.... Que de tendreſſe & de » ſoin ne lui faut-il point pour main- » tenir dans l'union toute ſa famille ! » Et enfin tout cela ne doit pas être des » vertus, mais des goûts, ſans quoi » l'eſpéce humaine ſeroit bientôt étein- » te «. *Emil. T. 4. p. 14 & 15.* Ces choſes ſont d'une grande beauté. Vous les trouverez pourtant auſſi fortes & plus brillantes dans le texte Latin ; parce que la juſteſſe s'y trouve relevée par la préciſion.

Quemadmodum mutari non poteſt vir, neque affectibus prorsùs exui, ſic nec ſperet quiſquam fœminam ſe à ratione naturæ ſuæ in aliam tractaturum. Affectus tollere penitùs tam non poterit quam non eſſe fœ-

minam.... Fœmina tacito naturæ admonitu infirma atque invalida, cui multæ res sunt opus. Occupata in curâ rerum minutissimarum tanquam caducum ædificium.... Et pueros tum docet loqui, tum ea quibus ætas illa ducitur ad quæ ægrè se virilis sublimitas dimitteret.

» Il n'importe pas seulement que la » femme soit fidelle, mais qu'elle soit » jugée telle par son mari, par ses pro- » ches, par tout le monde. Il importe » qu'elle soit modeste, attentive, réser- » vée & qu'elle porte aux yeux d'autrui, » comme en sa propre conscience, le » témoignage de sa vertu. Telles sont » les raisons qui mettent l'apparence » même au nombre des devoirs des » femmes. *Emil. ibid. p. 17.* Il ne suffit » pas qu'elles soient estimables, il faut » qu'elles soient estimées, & il n'est pas » possible que celle qui consent à passer » pour infâme, puisse jamais être hon- » nête «. *Emil. T. 4. p. 27 & 28.*

Mulier discat multum tribuere famæ & malam

malam expaveſcere, nulla eſt ſatis pudica de quâ quæritur. Si ſemel in eâ hæſit ex hominum eſtimationibus nota aliqua, ſempiterna ferè perdurat. . . . Latere debet mulier nec multis eſſe notâ.

» La femme infidéle diſſout la fa-
» mille & briſe tous les liens de la na-
» ture. J'ai peine à voir quel déſordre
» & quel crime ne tient pas à celui-là «.
Emil. T. 4. p. 16.

Maximum in conjugio peccatum, & quod omne ſcelus ſuperat, adulterium, quo uxor disjungit ſe à marito & vinculum totius concordiæ conjugalis abrumpit.

» La femme vaut mieux comme fem-
» me & moins comme homme : par-
» tout où elle fait valoir ſes droits, elle
» a l'avantage ; par-tout où elle veut
» uſurper les nôtres, elle reſte au-deſ-
» ſous de nous. *Emil. T. 4. p. 24.* Les
» femmes en tâchant d'uſurper nos avan-
» tages n'abandonnent pas les leurs ;
» mais il arrive de-là que ne pouvant
» bien ménager les uns & les autres,

» elles reſtent au-deſſous de leur por-
» tée, ſans ſe mettre à la nôtre, & per-
» dent la moitié de leur prix «. *Tom. 4. p. 25 & 183.*

Non eſt honoratior mulier quæ ſibi ſuprà maritum honorem arrogat, ſed ſtultior. Inſipientes fœminæ non conſiderant cum omnis ad ſe honor ex maritis dimanet, ſe forè inhonoratas ſi viros habeant quibus præeſſe mulieres poſſint; ita dum honorem captant amittunt.

» Les femmes doivent apprendre beau-
» coup de choſes, mais ſeulement celles
» qu'il leur convient de ſçavoir «. *Emil. p. 26.*

Exigua quædam cognitio, quantum opus eſt communi huic vitæ rationi tuendæ, utilis eſt fœminæ. Exactior illa viris congruit.

» La beauté n'eſt pas générale, elle
» paſſe avec les années, l'habitude en
» détruit l'effet : l'eſprit ſeul eſt la véri-
» table reſſource du ſexe «. *T. 4. p. 53.*

Flacceſſit affectus tempore, & quod primò

cupidè expetebatur, usu & copiâ sui satietatem atque inde fastidium in aviditatis locum relinquit. Alenda est illa animorum compactio, suavitate.

» Par cela même que la conduite de » la femme est asservie à l'opinion pu- » blique, sa croyance est asservie à l'au- » torité. Toute fille doit avoir la reli- » gion de sa mere & toute femme celle » de son mari. Quand cette religion » seroit fausse, la docilité qui soumet » la mere & la fille à l'ordre de la natu- » re, efface auprès de Dieu le péché de » l'erreur. Hors d'état d'être juges elles- » mêmes, elles doivent recevoir la déci- » sion des peres & des maris comme » celle de l'Eglise «. *Emil. T. 4. p. 73.*

Sciet qui cultus debetur marito, qui illi debet esse instar numinis & illius voluntas pro divinis legibus.

» Négligez donc tous ces dogmes » mysterieux, toutes ces doctrines bisar- » res dont la vaine étude tient lieu de » vertus à ceux qui s'y livrent.... Main-

» tenez toujours vos enfans dans le cer-
» cle étroit des dogmes qui tiennent à
» la morale. Perſuadez-leur bien qu'il
» n'y a rien pour nous d'utile à ſçavoir
» que ce qui nous apprend à bien faire.
» Ne faites point de vos filles des Théo-
» logiennes & des raiſonneuſes, ne leur
» apprenez des choſes du Ciel que ce
» qui ſert à la ſageſſe humaine «. *T. 4. p. 84.*

A curioſis eſt arcenda ut à quæſtionibus ex intimâ Theologiâ. Minimè decet fœminam in tantis rebus percontatricem. Doctrina quam ego velim proponi, ſobria eſt, quæ meliores reddat, ut ſunt præcepta vitæ & exempla probitatis.

» Pour laiſſer les femmes dans une
» profonde ignorance, il faudroit des
» mœurs publiques très-ſaines. Dans les
» grandes villes & parmi des hommes
» corrompus, cette femme ſeroit trop
» aiſée à ſéduire. *Emil. T. 4. p. 94.* Il
» faut qu'elle ſçache d'avance & ce qu'on
» lui peut dire & ce qu'elle doit penſer «. *Emil. ibid.*

Utinam inter malos vitam poſſemus tranſigere malitiæ ignari! An non quidvis faciliùs hebeti & imperitæ callidus amator perſuadebit, quam ingenio & eruditione munitæ? Quid vis tu filiam tuam bonum ignorare? Quæ igitur ad ſcelus adducent tenebit, quæ à ſcelere abducent ignorabit: cum ergo vitio invadetur, quod erit præſidium?

» La premiere & la plus importante » qualité d'une femme, eſt la douceur : » faite pour obéïr à un être auſſi impar- » fait que l'homme, elle doit apprendre » à ſouffrir même l'injuſtice & à ſup- » porter même les torts d'un mari ſans » ſe plaindre. L'aigreur & l'opiniâtreté » des femmes ne font jamais qu'aug- » menter leurs maux & les mauvais pro- » cédés de leurs maris. *Emil. T. 4. p. 48.* » La femme eſt faite pour céder à l'hom- » me & pour ſupporter même ſon injuſ- » tice «. *Ibid. p. 142.*

Non potes amare in marito quod habet vitia, at ama quod multis nec minùs diffi-

cilibus caret. Si cœperit excandeſcere, noli contra niti. Tu functa es munere tuo; perfer, dolorem tuum domi devora, nec in vicinia vociſfereris : ſic moderatione tuâ commodiorem reddes conjugem quem aliàs quærimoniis & futilitate linguæ exacerbares : edocta neceſſitates omnes domeſticis cohibere parietibus.

» Dans l'harmonie qui regne entre » l'homme & la femme tout tend à la » fin commune : on ne ſçait lequel met » plus du ſien. Chacun fuit l'impulſion » de l'autre : chacun obéit & tous deux » ſont les maîtres. De cette ſociété ré- » ſulte une perſonne morale, dont la » femme eſt l'œil & l'homme le bras ". *T. 4. p. 73.*

Inferior matrona ſuo ſit Sixte marito,
Non aliter fiunt fœmina virque pares.

In conjugio enim, vir eſt pro anima, mulier pro corpore.

» La volupté eſt ſi douce par elle- » même ! doit-elle recevoir de la triſte

» gêne, la force qu'elle n'aura pu tirer » de ſes propres attraits ? *T. 4. p. 423.*

Elicitur amor amore, non extorquetur violentia. Non coguntur affectus, ſed perſuaſii eliciuntur.

» Chez les Anciens, les femmes vi- » voient fort retirées. Cet uſage eſt rai- » ſonnable & maintient les mœurs. Une » ſorte de coquetterie eſt permiſe aux » filles à marier ; les femmes ont d'au- » tres ſoins chez elles & n'ont plus de » maris à chercher «. *Ibid. p. 110.*

Nuptas decet rariores conſpici in publico quam virgines : nam quod hæ videbantur quærere, jam illæ ſunt adeptæ. Legiſlator Lacedemonius nuptas rarò prodire in publicum juſſit. &c.

On compoſeroit des volumes ſi l'on ſe livroit au détail des qualités requiſes, pour rendre un mariage heureux. Vivez étend beaucoup plus loin que M. R. ſes réflexions ſur la difficulté d'un bon choix, l'étude des convenances, les bornes de l'autorité paternelle. Ecoutez-

les d'après le Pere Porée, & convenez de l'inutilité de ce que l'on en a postérieurement écrit.

Peres cruels & parricides
Arrêtés un coupable effort,
Songez que vous êtes nos guides
Non les maîtres de notre sort.
Vous pouvez nous montrer la route
Où nous devons porter nos pas :
La raison veut qu'on vous écoute,
Mais conduisez, ne forcez pas.

» C'est aux époux à s'assortir (selon » notre Genevois). Le penchant mutuel » doit être leur premier lien..... car » comme leur premier devoir étant unis » est de s'aimer, ce devoir en emporte » nécessairement un autre qui est de » commencer par s'aimer avant de s'u- » nir «. *pag. 153*. Je ne sçache pas qu'aucun Traité de mariage omette cette sage précaution. *On ne mange pas indifféremment de tout ce qui tombe sous la main ; nous voulons être assurés de la qualité des alimens avant d'en faire usage. Quel est donc l'égarement des parties qui se lient sans se connoître !* s'écrie Vivez.

Il ſera toujours beau de préférer la vertu à la richeſſe, le mérite aux qualités de pur apparat ; la conformité des goûts, l'union des cœurs, à l'opinion. Tous les Livres coucourent à établir le régne de ces vérités, & il eſt conſtant que ceux de M. R. ne préſentent aucune idée neuve à cet égard.

Le pere de Sophie parle à ſa fille du ton le plus pénétrant : » Prenez, lui » dit-il, un honnête homme dont la » perſonne vous plaiſe & dont le carac- » tere vous convienne. Quel qu'il ſoit » d'ailleurs, nous l'acceptons pour no- » tre gendre. Son bien ſera aſſez grand, » s'il a des bras, des mœurs, & qu'il » aime ſa famille. Son rang ſera toujours » aſſez illuſtre, s'il l'ennoblit par ſes » vertus «. *Emil. T. 4. p. 160.* Je ne connois perſonne à qui Louis Vivez ſoit ſi redevable qu'à M. R. il lui prête ſa belle imagination, auſſi-bien que ſon intelligence fine & délicate ; enſorte qu'il pénétre dans l'eſprit de ce Sçavant,

non-ſeulement pour bien rendre ce qu'il a penſé, mais encore pour égayer un certain tour de préceptes, que le Latin rend néceſſairement épineux. Rapportons les paroles de Vivez, afin qu'on n'en juge point ſur mon rapport, mais ſur la piéce.

Divitias declarabis te non magni facere, nec artem deeſſe quærendi, nec grave futurum tibi te parvo tolerare.

» Il eſt encore fort différent pour » l'ordre du mariage (continue M. R.) » que l'homme s'allie au-deſſus ou au- » deſſous de lui. Le premier cas eſt tout- » à-fait contraire à la raiſon, le ſecond » y eſt plus conforme. Comme la famille » ne tient à la ſociété que par ſon chef; » c'eſt l'état de ce chef qui regle celui » de la famille entiere. Quand il s'allie » dans un rang plus bas, il ne deſcend » point, il éleve ſon épouſe. Au con- » traire en prenant une femme au-deſſus » de lui, il l'abaiſſe ſans s'élever «. *Emil. T. 4. p. 181.*

Qualecunque ſit generoſiorem conſtat ſemper maritum eſſe quam fœminam ; nec ſolere ſpectari quis parens, ſed quis maritus fuerit. Quid vel gratiùs Deo vel ad homines pulchriùs quam accipere tenuem, modo rectè inſtitutam. Forma, opes, genus, inſoleſcentes reddunt ac arrogantes (a).

» Il eſt difficile de trouver dans la lie » du peuple une épouſe capable de faire » le bonheur d'un honnête homme : non » qu'on ſoit plus vicieux dans les der- » niers rangs que dans les premiers, mais » par ce qu'on y a peu d'idées de ce qui » eſt beau & honnête «. *Emil. Tom. 4. p. 183.*

Verum ſumus admonendi, me de bene inſtitutis loqui ; nam illæ mendicorum filiæ, pravè ac ſocordè educatæ, intolerabiles ſunt in re triſti & in lætâ.

» La grande beauté me paroît plutôt » à fuir qu'à rechercher dans le maria- » ge.... Si l'extrême laideur n'étoit dé-

(a) Joan. Lud. Vivis Opera. *Baſileæ* 1555. in-fol. Typ. Nic. l'Evêque. *De officiis fœminæ, &c.*

» goûtante, je la préférerois à l'extrême » beauté. Désirez en tout la médiocrité » sans en excepter la beauté même «. *T. 4. p. 188.*

Exiguum bonum & momentaneum est forma, nec deformitas impedire conjugium debet, si adsint reliquâ, modo ne fœdissima.

» Un mari ne doit jamais quitter sa » femme sans nécessité «. *Emil. Tom. 4. p. 326.*

Debet unusquisque cum uxorem accipere animum inducit, ita res constituere, ut quam minimum sibi relinqueret causæ cur haberet peregrinandum.

» Femme honore ton chef; c'est lui » qui travaille pour toi, qui te gagne » ton pain, qui te nourrit: voilà l'hom- » me «. *Emil. T. 4. p. 286.*

Virum natura genuit solutum laboribus, valentem atque expeditum foris quærere quæ uxori & domui conducunt.

Je pourrois multiplier de pareils traits jusques à la profusion. C'est dans les Li-

vres même de Vivez, qu'un Lecteur plus curieux ou moins impatient que moi, découvrira mille autres indices de Plagiat. On a eu tout le tems d'obſerver que M. R. puiſe abondamment dans les Auteurs qu'il a une fois pris en affection. Je ſçais bien que Vivez n'eſt aſſez ſouvent lui-même que Copiſte : mais ce qu'on ne voit point pratiquer au Philoſophe de Geneve, Vivez cite ſes garans. J'ai relevé pluſieurs fois en M. R. ce vice dominant ; il ne s'y eſt néanmoins laiſſé aller nulle part, avec autant de maladreſſe, qu'en s'expliquant ſur les riſques des mariages précoces. » Eh ! » (s'écrie-t-il) pour ſçavoir élever des » enfans, attendez au moins de ceſſer de » l'être. Sçavez-vous à combien de jeu- » nes perſonnes, les fatigues de la groſ- » ſeſſe ſupportées avant l'âge, ont affoi- » bli la conſtitution, ruiné ſa ſanté, » abrégé la vie ? Quand la mere & l'en- » fant croiſſent à la fois & que la ſubſ- » tance néceſſaire à l'accroiſſement de

» chacun des deux se partage, ni l'un » ni l'autre n'a ce que lui destinoit la » nature. Comment se peut-il que tous » deux n'en souffrent pas « ? *Emil. T. 4. p. 323.* Je demanderai aussi à mon tour comment il se peut que M. R. ait si peu d'opinion de la mémoire des Lecteurs, car il ne leur enseigne ici que ce qu'il avoit détaillé fort au long T. 2. p. 232. » Tandis que le corps croît, les esprits » destinés à donner du baume au sang » & de la force aux fibres, se forment » & s'élaborent. Si vous leur faites pren- » dre un cours différent, & que ce qui » est destiné à perfectionner un indivi- » du, serve à la formation d'un autre, » tous deux restent dans un état de foi- » blesse, & l'ouvrage de la nature de- » meure imparfait.

Le mal n'est pourtant pas de se répéter ; mais de s'attribuer les raisonnemens de Vivez, ou plutôt ceux d'Aristote dont cet Auteur s'est servi, avec une bonne-foi qui ne lui a pas permis de déguiser ce petit larcin.

Eſt adoleſcentulorum copulatio ad liberorum procreationem inepta. Nam in omnibus animantibus adoleſcentium fœtus imperfecti ſunt & brevi corporis figurâ. Cui rei hoc argumento eſt, ut adoleſcentes cum puellis adoleſcentulis matrimonio jungantur, imperfectis & brevibus corporibus præditi ſunt. Præterea multæ adolentulæ & magis laborant in partu & plures intereunt. Tam corporibus nocere videtur ad incrementum, ſi adhuc corpore creſcente, rebus venereis dent operam. Ariſtot. L. 7. de Rep. c. 16.

Notre Genevois s'inſcrit contre l'uſage des corps de baleine, par leſquels les femmes contrefont leur taille plutôt qu'elles ne la marquent. *Emil. Tom. 4. p. 35.* » De toutes ces entraves gotiques, » de ces multitudes de ligatures qui » tiennent nos membres en preſſe, les » anciens n'en avoient pas une ſeule «. *Emil. ibid.*

Voyons par la comparaiſon des témoignages, ce que l'avis de M. Rouſſeau

enferme de plus positif que celui *de l'Académie des Graces*, Brochure imprimée à Paris 1755. *On enferme dès leur enfance, les filles, dans une boëte de baleine, qui soutenue par une croix de fer, met tout leur corps à la torture. A force de contrainte, on donne à leur taille une disproportion que la nature désavoue, &c.* Pag. 36.

N'en déplaise à M. R. son Livre est venu trop tard. Il est des Régles pour travailler utilement à l'éducation Chrétienne des Enfans, imprimées à Paris chez Desprez 1726, in-12. On n'y lit pas à la vérité, comme dans *Emile*, que le moment d'instruire la jeunesse des devoirs de religion est à peine arrivé à l'âge de 18 ans, & l'on se passe bien de cette leçon; mais on y inspire de salutaires frayeurs aux jeunes filles à qui pour apprendre à danser, il faut qu'un maître prenne la main, lui dresse le corps, lui donne des mouvemens, qu'il régle ses regards, &c. » Un pere, une

» mere,

» mere, (pourſuit cet excellent Auteur) » un oncle, tante, frere, ſœur ou gou- » vernante, peuvent, ſans avoir recours » à des étrangers, inſtruire ſuffiſamment » les Demoiſelles ſur ces ſortes de cho- » ſes. *Part.* 2. §. 7. & §. 13. «. Il exhorte les parens à placer toujours un ſouris à côté des leçons de la ſageſſe, à ſe faire aimer de leurs enfans, à leur inſpirer, mais ſans uſer d'autorité, l'amour du travail, à faire enſorte qu'ils ne ſe trouvent nulle part ſi bien que dans la maiſon paternelle. Nous nous ſerions donc paſſé très-aiſément des redites éloquentes de M. R. ſur toutes ces choſes. Il n'eſt gueres apparent non plus que le Philoſophe de Geneve ait prétendu enchérir ſur l'objet d'inſtruction ſi dignement rempli par cet Inſtituteur, pour avoir dit en termes un peu différens : *Je ne ſçais s'il faut qu'un maître à danſer prenne une jeune écoliere par ſa main délicate, qu'il lui faſſe lever les yeux, déployer les bras, &c.* Emil. T. 4. p. 66. *Dans les*

Arts (venoit-il de dire) *qui n'ont que l'agrément pour objet, tout peut ſervir de maître à de jeunes perſonnes; leur pere, leur mere, leur frere, leur ſœur, &c.* Voilà comment à force de contributions levées de toutes parts, M. R. vient à bout de former quatre volumes, & d'afficher le nom d'Auteur.

Il n'eſt rien de ſi beau que la vérité : mais il faut la chercher d'une maniere qui ne la faſſe pas rougir des ſecours qu'on lui prête, & encore moins altérer les Livres où l'on apprend à l'aimer & à la connoître; agir autrement, ce n'eſt point prévenir en ſa faveur.

» Faites pour la propreté comme pour » l'œcononie, accoutumez les filles à ne » ſouffrir rien de ſale ni de dérangé; de » tenir chaque choſe à ſa place; mais » en même-tems évitez l'excès de la » propreté «. Rien de ſi décent que cette maxime de l'illuſtre Archevêque de Cambrai, *Educ. des Filles, c. XI.* & je ſuis éloigné de blâmer M. Rouſſeau d'y avoir

acquieſcé en ces termes : *Un des premiers devoirs de la femme eſt la propreté ; devoir ſpécial, indiſpenſable, &c. ſur ſa perſonne, ſes hardes, ſon appartement, &c. Cependant Sophie dédaigne cette exceſſive propreté du corps qui ſouille l'ame.* Emil. T. 4. p. 137. Elle ne ſera donc pas du nombre de ces jeunes perſonnes, auxquelles notre Genevois conſeilloit, de *cultiver avec autant de ſoin les talens agréables, pour plaire aux maris qu'elles auront, qu'une jeune Albanoiſe les cultive pour le Harem d'Iſpaham.* Emil. T. 4. p. 62.

Lorſqu'on lit dans l'hiſtoire de Perſe, quels ſont les agréables talens dont on fait cas au Harem ; la pudeur révoltée des rafinemens que la débauche y met en œuvre, ne laiſſe pas ſoupçonner qu'il ſoit poſſible de les préſenter comme une ſource où les familles doivent puiſer leur bonheur & leur amuſement.

M. Rouſſeau, votre précipitation vous rend un mauvais office : il falloit peut-être qu'il en arrivât ainſi, pour que la

licence de vos Ecrits n'allât pas auſſi loin que vous le ſouhaitez. Vous feignez d'abhorrer les délicateſſes étudiées de la ſenſualité, mais c'eſt pour les préſenter ſous un aſpect capable d'ébranler l'homme le plus attaché à ſes devoirs. Combien d'Auteurs d'Anecdotes amoureuſes, d'Apologiſtes des Dames, excellent dans l'art de peindre en beau, & demeurent avec cette frivole qualité enſevelis parmi les êtres inutiles au vrai bonheur ! Je fais cette réflexion en me ſouvenant que le Philoſophe de Geneve ſe plaît à orner le portrait de Sophie, à parer ſes graces, à-peu-près comme le vieux Saint-Evremont eſquiſſoit d'imagination les attraits poſtiches *de la femme parfaite qui ne ſe trouvera jamais.* » A la » premiere vûe (diſoit ce Galant d'an- » tique mémoire) ont eſt touché de ſon » mérite ſans le connoître. A peine a- » t-elle parlé qu'on la trouve la plus rai- » ſonnable du monde. On ſe forme » comme par inſtinct les ſentimens les

» plus avantageux de ſa vertu & la rai-
» ſon conſultée depuis, au lieu de dé-
» mentir la ſurpriſe, ne fait qu'approu-
» ver de ſi juſtes préventions «. *Œuv. Mél. T. 2. c. 3.*

Aſſurément cette Emilie mériteroit d'avoir donné le jour à Sophie. Nous dirions ſans héſiter, telle mere telle fille. *A peine celle-ci eſt-elle jolie au premier aſpect ; mais plus on la voit plus elle s'embellit. Elle gagne où tant d'autres perdent, & ce qu'elle gagne, elle ne le perd plus.* Emil. T. 4. p. 131.

N'en faiſons pas à deux fois : venons aux amours d'Emile, puiſque ſon Mentor en place l'hiſtoire à la ſuite du portrait de Sophie. J'ai cru remarquer dans ceux de Caliſte & d'Agatocle, tracés par Panage, le canevas ſur lequel notre Genevois a brodé.

» Caliſte eſt jeune & belle, ſpirituelle
» & ſage. Agatocle n'eſt gueres plus âgé :
» il eſt bien fait & de bonne conduite.
» Son deſtin l'introduit par hazard dans

» la maiſon de Caliſte, *comme Emile ar-*
» *rive chez le pere de Sophie, après s'être*
» *égaré dans des vallons où l'on n'apperçoit*
» *aucun chemin.* Emil. Tom. 4. p. 199.
» Agatocle fixe les yeux ſur Caliſte; un
» attrait puiſſant les ramene vers cette
» jeune beauté qui s'en apperçoit & qui
» rougit à ſon tour. Tous deux ſe regar-
» dent furtivement & s'aiment ſans oſer
» ſe le dire. Tous deux craignent, mais
» Caliſte encore plus qu'Agatocle, d'être
» pris ſur le fait l'un par l'autre, & tous
» deux l'étoient à chaque inſtant «. Voilà de très-beaux portraits; Panage qui les trace n'a pas déſigné le pays où il a pris ſes originaux; la moindre indication nous eût conduit peut-être dans la ſale où M. R. reçut une ſi généreuſe hoſpitalité & vit pour la premiere fois l'aimable Sophie.

Emile & Sophie ne ſe ſont pas encore dit un mot & déja l'on voit qu'ils s'entendent. Leur abord n'eſt pas familier, il eſt embarraſſé, timide : ils ne ſe parlent

point ; leurs yeux baiſſés ſemblent s'éviter & cela même eſt un ſigne d'intelligence. Emil. T. 4. p. 214.

Me permettra-t-on une petite remarque ? Il me ſemble qu'on ne joue pas ainſi de la prunelle,

Sans être pétri de matiere
Fort combuſtible & peu groſſiere.

Mais abſtraction faite du caractere de ces deux Amans, M. R. demande quel ſera le ſort des nouveaux époux ? *J'ai tiré leur horoſcope* (répond-t-il.) *Le plus heureux que des mortels puiſſent éprouver ſur la terre.* Voilà Jean-Jacques, Devin, ſans qu'on en puiſſe diſcerner d'autre raiſon, ſinon que M. Panage l'étoit auſſi en pareille conjoncture. » Agatocle & » Caliſte ſeront conſtans dans leurs » amours (avoit-il dit). J'oſe le prédire » & j'en ſais la cauſe, &c. «. *Les Mœurs 1748. partie 3. art. 1.*

J'ai honte d'employer à tranſcrire ces fadaiſes, peut-être plus de tems que M.

R. n'en employa pour les approprier à ſon Emile. Toujours fécond où il faudroit être concis, ce Philoſophe donne une riſible importance à des maximes uſées qu'on n'écrit plus depuis longtems, parce qu'il n'eſt perſonne qui les ignore.

L'Amour ne peut durer qu'autant que ſes deſirs,
Nourri par l'eſpérance, il meurt par les plaiſirs.

Ainſi s'exprimoit ſur le charme paſſager de la plus ſéduiſante des paſſions, un bel eſprit dont les Ouvrages ſont extrêmement répandus. On va voir de quel ample commentaire notre Genevois revêt un texte ſi ſimple. » En mettant le » comble au bonheur d'Emile, j'en dé» truirois le plus grand charme. Ce bon» heur ſuprême eſt cent fois plus doux » à eſpérer qu'à obtenir. On en jouit » mieux, quand on l'attend que quand » on le goûte.... La félicité des ſens eſt » paſſagere: l'état habituel du cœur y » perd toujours. Vous avez plus joui par

» l'eſpérance que vous ne jouirez en réa-
» lité. L'imagination qui pare ce qu'on
» deſire, l'abandonne dans la poſſeſ-
» ſion «. *Emil. T. 4. pag. 320.* Cependant M. Rouſſeau ne doute point qu'au bout de trente ans de mariage, une honnête femme, avec des graces, ne plaiſe à ſon mari, comme le premier jour. *Emil. T. 4. p. 189.* Mais il penſe en un autre endroit, que l'état habituel du cœur perd toujours dans la poſſeſſion de l'objet chéri : il y a de la contrarieté dans ces opinions.

Me voici comme entraîné malgré moi à parler de la coquetterie, cette peſte des vrais ſentimens, cette charlatanerie de l'amour, la foibleſſe favorite du beau ſexe & ſouvent l'écueil du nôtre.

Les caracteres qui peignent une coquette, dans Emile, ſe retrouvent au Dictionnaire Encyclopédique, ſous l'article *Femme.* J'aurois bien envie d'en fournir toutes les preuves : il ſuffira de citer quelques traits déciſifs.

Suivez Chloë, elle ſourit à l'un, parle à l'oreille de l'autre, ſoutient ſon bras ſur un troiſieme, elle les raſſure tour à tour par le mal qu'elle dit à chacun d'eux, de ſes rivaux. Ainſi mêlant artificieuſement les dédains & les préférences, elle réprime la témérité par un regard ſévére : elle ranime l'eſpérance avec un ſouris tendre.... Chloë ne veut ſe cacher qu'après avoir été vûe. Damis ſçait l'arréter, en feignant de ne la pas voir.... On diroit quelquefois, qu'elle s'apperçoit à peine de ſa préſence ; mais il n'a rien fait qu'elle n'ait vû. S'il parle, elle ne paroît point l'écouter, mais il n'a rien dit qu'elle n'ait entendu.

Ce tableau eſt d'après nature : examinons les tentatives de M. Rouſſeau, pour en approcher.

» La femme reſte à ſa place, un petit » cercle ſe raſſemble autour d'elle & » ſemble lui cacher le reſte de l'aſſem- » blée : cependant, il ne s'y paſſe rien » qu'elle n'apperçoive.... Elle a vû ce » qui s'eſt dit tout bas, elle ſçait ce

» qu'un tel a penſé, &c. *T. 4. p. 97*, » *98*. Une femme qui veut conſerver » pluſieurs amans, perſuade à chacun » d'eux qu'elle le préfére.... Vous ſerez » émerveillé de l'adreſſe avec laquelle » elle donnera le change à tous deux.... » Loin de les traiter de la même ma- » niere, elle affecte de mettre entre eux » de l'inégalité : elle fait ſi bien que » celui qu'elle maltraite croit que c'eſt » par dépit «. *Emil. T. 4. p. 99*. Il y a ſans doute des différences dans le coloris; mais laiſſons à part les drapperies & bornons-nous à l'exécution du deſſein. M. R. s'exprime avec une délicateſſe infinie ſur la pomme de Galathée, & ſa fuite mal-adroite : y a-t-il moins de connoiſſance du manége des femmes, dans l'article cité des Encyclopédiſtes ? *Chloë ne veut ſe cacher qu'après avoir été vue, &c.*

Le Philoſophe de Geneve ſe plaint, que » l'on impoſe aux filles une gêne » apparente.... La modeſtie eſt ſur leur

» visage & le libertinage est au fond » de leur cœur. Cette feinte modestie, » elle-même en est un signe : elles ne » l'affectent que pour pouvoir s'en dé- » barrasser plutôt. *Quæ comedit & tergens* » *os suum, dicit, non sum operata ma-* » *lum* «. Emil. T. 4. p. 115.

Les Encyclopédistes observent que Chloë sçait également & dissimuler des desirs & feindre des sentimens. Qu'elle a rarement dans l'ame ce qu'elle a dans les yeux, & que ce qu'elle a fait en secret, elle se persuade ne l'avoir point fait. Des ressemblances si grandes dénotent que M. R. se prétend autorisé par bénéfice de compensation, à profiter d'un ouvrage accru de plusieurs articles qu'il y a fournis.

Je pense avoir démontré que le Philosophe de Geneve, n'est rien moins que timide à porter sa faux dans la moisson d'autrui. Aux preuves peut-être trop multipliées qui en ont été alléguées, ajoutons celles qui nous viennent des

intelligences de M. R. avec l'*Ami des Femmes*, Ouvrage très-ſpirituel, imprimé à Hambourg 1759. On verra que les raiſons données de la précocité de l'eſprit dans les perſonnes du ſexe, ne ſont au quatrieme volume d'Emile, qu'une redite de l'Auteur qui vient d'être indiqué. Cet honorable Citoyen, s'eſt attaché ſpécialement à convaincre les Dames, qu'il faut plus que du coloris, pour faire trouver dans leur commerce tous les avantages que l'on en doit attendre. Il a inſinué que l'empire qu'elles tiennent de la beauté, ne leur eſt donné que pour le bien de l'eſpéce humaine. Qu'il eſt dans leurs manieres encore plus que dans leurs traits, une douceur capable de fléchir la fierté naturelle de l'homme, qui ſi elle n'étoit temperée, dégénéreroit en férocité. C'eſt ainſi, pourſuit l'Ami des Femmes & M. Rouſſeau, ſur ſa trace, que les deux ſexes doivent être perfectionnés l'un par l'autre, &c.

J'aime mieux renvoyer le Lecteur aux Livres de M. R. que de m'occuper à tranſcrire tous les paſſages analogues au texte de la Brochure qui guide ici notre Genevois. L'équité exigeroit que l'on reconnût les obligations qui ſont dûes aux Ecrivains dont les travaux nous ſont utiles. Ce que je viens de jetter ſur le papier n'approche pas de l'élégance & de ce tour charmant que M. R. ſçait donner aux matieres qu'il agite. Jamais on ne déguiſa un lieu commun avec plus d'adreſſe : il lui échappe cependant quelques petits traits de galimatias, ſi toutefois ils lui échappent : car j'ai remarqué que c'eſt dans des endroits où une concluſion, par exemple, paroîtroit douteuſe ou fauſſe, ſi elle étoit nettement tirée & clairement exprimée. Au lieu qu'en l'enveloppant de termes ſpécieux & ambigus, il éblouit ceux qui ne ſont pas aſſez clairvoyans pour réſoudre le Sophiſme. Cet artifice eſt d'un homme d'eſprit : mais eſt-il d'un homme de bonne foi ?

Si j'ai ſçu me faire entendre, on a démêlé les replis d'une maniere ſourde, à l'aide de laquelle M. R. foule & met en piéces, bon nombre d'Auteurs qui ſe croyoient à l'abri de cette vexation. Mais je n'ai point dit que non content de copier les Livres d'autrui, notre Genevois copie auſſi les ſiens. Qu'arrive-t-il de cette petite ſupercherie ? On releve dans Emile la mépriſe de Hobbes, qui définit le méchant, *un enfant robuſte*, T. 1. p. 106, & l'on affecte d'oublier que cette remarque a ſa place au Diſcours de l'inégalité. La note ſeptieme, qui eſt à la ſuite du même Diſcours, m'apprend que dans la ſociété humaine, le bien de l'un fait néceſſairement le mal de l'autre. Il ne falloit donc pas y revenir au premier Tome d'Emile, p. 234. La même note s'érend au long ſur l'abus d'apprécier les Arts en raiſon de leur utilité réelle, &c. A quoi bon inſérer ce principe au premier Tome d'Emile, pag. 76 ? La note douzieme établit ſi

clairement la distinction de l'amour de soi & de l'amour propre, que M. R. n'a pu, sans se rendre ennuyeux, répéter la même chose au second Tome d'Emile, p. 163, dans le même ordre & presque dans les mêmes termes.

Ce n'est pas encore le plus fort argument contre notre Philosophe : sa Lettre concernant l'éducation des enfans de Julie, renferme je ne dis pas seulement des phrases, mais plusieurs pages qui sont de nouveau incorporées aux verbiages éloquens de l'Instituteur d'Emile. Un seul article peut servir d'exemple : je prie le Lecteur de conférer la Lettre troisieme, Partie cinquieme d'Héloïse, à la page 259 & suivantes du premier Tome d'Emile, il y verra très-distinctement, *que si la nature a donné au cerveau des enfans, cette souplesse qui les rend propres à recevoir toutes sortes d'impressions, ce n'est pas pour qu'on y grave des noms de Rois, &c. &c. &c.*

M. R. est un homme admirable qui n'auroit

n'auroit pas ſon pareil, s'il ne ſe reproduiſoit lui-même; il y réuſſit ſi bien que la copie vaut l'original. Rendons raiſon de cette conduite ſinguliere. Notre Genevois avoit ſur ſon bureau, diverſes ébauches telles qu'en ont toujours les perſonnes dont l'ordinaire occupation eſt d'écrire. Il aſſemble, il met pêle-mêle toutes ces eſquiſſes, oubliant d'en avoir déja tiré parti. Les volumes ſe multiplient ſans que les Lecteurs ſoient plus inſtruits: mais le Libraire s'enrichit & l'Auteur s'acquiert un nom.

OBSERVATIONS

TOUCHANT LE DISCOURS

DE

M. J. J. ROUSSEAU DE GENEVE;

Sur le rétabliſſement des Sciences & des Arts.

AVERTISSEMENT.

L'Etroite union des études des enfans, avec les autres parties de leur éducation, me fait naître l'idée de placer à la ſuite d'Emile, les Paradoxes de M. Rouſſeau, ſur la culture de l'eſprit. Que dis-je? M. Rouſſeau n'a point ici d'opinion particuliere, quoiqu'il faſſe pour le perſuader. C'eſt un homme enguenillé des Ecrits d'autrui : un vrai frippier dans la République des Lettres. Depuis long-tems, il doit à ce petit négoce, l'étendue de ſa fréle Renommée; chacun a ſon talent & ſa vocation.

OBSERVATIONS

TOUCHANT LE DISCOURS DE M. J. J. ROUSSEAU DE GENEVE,

Sur le rétabliſſement des Sciences & des Arts.

Utinam ut de Plagio cautum eſſet aliquid lege Fannia!
Lud. Vivès L. 5. de trad. Diſcip.

L'ACADÉMIE de Dijon, animée du deſir d'accélerer les progrès des connoiſſances agréables, propoſa en 1750, une queſtion auſſi digne d'elle, que propre à réveiller l'émulation des Littérateurs. On demandoit, *ſi le rétabliſſement des Sciences & des Arts, a contribué à épurer les mœurs ?*

L'hiſtoire fourniſſoit le parallele des

vices, qu'enfante l'ignorance, & des vertus preſque toujours unies à la culture des Lettres. Nos meilleures plumes célébrerent, à l'envi, le bonheur des peuples inſtruits. Un homme juſques alors inconnu, contraria ouvertement les Apologiſtes du ſçavoir, & diſpoſa les eſprits à la biſarerie de ſes idées, en commençant par avouer qu'il ne ſe ſoucioit point d'être entendu (*a*).

Ce préambule fit d'abord imaginer qu'il s'agiſſoit d'une piéce Arabe & Syriaque. Quelle fut la ſurpriſe de l'aſſemblée, à la vue d'un Suiſſe, qui avec les délicateſſes de la Langue Françoiſe, ſçavoit encore tirer parti de toute l'énergie qu'on attribue à la ſienne! Dans le premier enthouſiaſme, on donna d'extraordinaires applaudiſſemens à ſa diction: c'étoit le ſeul talent qui lui fût réellement acquis. Mais perſonne ne s'aviſa

(a) *Barbarus hic ego ſum quia non intelligor illis.*

Ce Vers d'Ovide tient lieu de deviſe au Diſcours de M. Rouſſeau ſur les Sciences & Arts.

de reconnoître, ſous un coloris moderne, les inaltérables traits de Montagne. La force d'expreſſions, la hardieſſe des penſées qui caractériſent les *Eſſais* de ce Pyrronien, nous les retrouvons dans M. R. C'eſt dommage, que Montagne ignorât notre Poëtique : car dans cette partie, le Philoſophe de Geneve eſt au-deſſous de lui-même, & les Eſſais ſont preſque le ſeul Livre qu'il n'ait point mépriſé.

Avant de mettre en parallele Montagne & le Philoſophe de Geneve, étudions ſes conformités avec Lilio Gyraldi, homme d'eſprit, qui pour ſon amuſement écrivit en 1538, un Diſcours contre les Lettres & Littérateurs.

Il eſt certain que les rapports généraux entre ces deux Auteurs, ſont marqués d'une maniere bien ſenſible, par l'origine des Arts, ſous l'Emblême de Promethée ; les Sciences avilies par l'abus des Livres, les diſputes de religion préſentées comme des ſources de ſcandale,

les Peuples ignorans préférés aux Nations inſtruites, la gloire de Rome & de Sparte en quelque ſorte attachée au mépris des Lettres. Je me contente d'indiquer rapidement ces différens points, pour m'arrêter au trait le plus frappant, je veux dire, à l'uſage des Sciences, relativement à la Religion.

M. Rouſſeau obſerve, » que dans les » commencemens de la Loi nouvelle, » ce ne fut point à des Sçavans que Je» ſus-Chriſt voulut confier ſa doctrine » & ſon miniſtere. Il ſuivit dans ſon » choix la prédilection qu'il a montrée » en toute occaſion pour les petits & les » ſimples.... Tous les Chrétiens cou» roient au Martyre; tous les Peuples » couroient au Baptême: l'hiſtoire de » ces premiers tems eſt un prodige con» tinuel.... Sous prétexte d'expoſer la » turpitude du Paganiſme, on ſe jetta » dans l'érudition. On voulut montrer » de la ſcience & du bel eſprit; les » Livres parurent en foule & les mœurs

» commencerent à ſe relâcher «. (*a*).

Ainſi s'exprime le Philoſophe de Geneve; voici le texte de Lilio Gyraldi qui a rapport à ce paſſage. *His certè initiis crevit & aucta eſt Chriſtiana pietas; illitteratos ac penè infantes hæc habuit primos magiſtros & invictos duces; quin ſi fari liceat, quoad in animis & puris mentibus & ad cœleſtia tantùm intentis innixa eſt noſtra religio, ſemper crevit, caput extulit.... Ubi verò cœptus eſt amoris ardor refrigeſcere & potiùs ſcriptis corroborari, & fulciri. Proh bone Deus! Quantum retrò lapſa eſt; penes nos dico contaminatos & malè affectos* (b).

L'emprunt n'eſt point douteux; mais pour mettre ſes vols à l'abri du ſoupçon, M. Rouſſeau » promet de ſe dé- » fendre à l'avenir par des raiſons tirées » des Philoſophes «. Cette maniere ſub-

(*a*) Obſerv. de M. J. J. R. ſur la Rép. qui a été faite à ſon Diſc.

(*b*) Lilii Gyraldi Opera. *Baſileæ*, 1580. per Thom. Guarinum, in-fol. pag. 422.

tile & détournée de déclarer qu'on n'a rien dû juſques alors aux Livres d'autrui, bien que l'on ſoit chargé de leurs dépouilles, ne ſert qu'à ſoulever la critique, contre un amour-propre ſi mal entendu.

Le Philoſophe de Geneve répéte mot à mot, d'après la Bruyere, *que les Princes voyent avec plaiſir le goût des Arts agréables & des ſuperfluités, qui nourriſſent dans leurs ſujets cette petiteſſe d'ame, propre à la ſervitude* (a). C'eſt d'après Hobbes, qu'il attribue à l'oiſiveté l'origine & les progrès des Arts (*b*). Cet Anglois avoit dit avant lui qu'il *ne faut point de maîtres à ceux que la nature deſtine à faire des diſciples*, avec cette notable différence que Hobbes applique ſon principe à Archiméde & à Platon; au lieu que M. R. le fait tomber ſur Bacon & Deſcartes (*c*).

(*a*) La Bruyere, neuvieme Edit. 1696. p. 320.

(*b*) Hob. Oper. *Amſtelod.* 1668. cap. 46. *De Reg. Teneb.*

(*c*) Hob. *ibid.*

L'on ne niera pas que M. R. n'intéreſſe ſes Lecteurs, ne les inſtruiſe même quand il parle du dépériſſement du goût cauſé par le caprice de la mode, du crédit outré des Arts de pur agrément, de l'inſenſée prodigalité du luxe. J'en demande pardon à ſes admirateurs : après les Ouvrages de l'*Ami des Hommes*, rien de cela n'annonce l'eſprit inventif, le génie créateur. Je nomme celui-ci, plus communément connu que Werulam & d'autres Philoſophes, qui dans tous les âges, ont réclamé les droits du beau & de l'honnête, contre le torrent des préjugés & du vice.

Je paſſe aux ſecretes intelligences, que ſe ménage M. Rouſſeau avec Michel de Montagne.

» Il regne dans nos mœurs (ſelon » notre Genevois) une vile & trom- » peuſe uniformité, & tous les eſprits » ſemblent avoir été jettés dans un même » moule. Sans ceſſe la politeſſe exige, » la bienſéance ordonne ; ſans ceſſe on

» ſuit les uſages & jamais ſon propre » goût «.

C'eſt une vieille Obſervation de Montagne L. 2. c. 12. *A préſent les hommes vont tous un train, & ſont voués à certaines pratiques, enſorte qu'ils ſont contraints de maintenir ce qu'ils n'approuvent pas.*

» Oublierois-je, pourſuit M. Rouſ- » ſeau, que ce fut dans le ſein même » de la Grece, qu'on vit s'élever cette » cité auſſi célébre par ſon heureuſe » ignorance que par la ſageſſe de ſes » loix..... O Sparte ! opprobre éternel » d'une vaine doctrine, tandis que les » vices conduits par les beaux Arts, s'in- » troduiſoient enſemble dans Athénes, » elle devint le ſéjour du bon goût, le » pays des Orateurs & des Philoſo- » phes « &c.

Ce trait n'a coûté à notre Genevois que le léger embarras d'y mettre une diction châtiée. Montagne avoit écrit, L. 1. c. 24. de ſes Eſſais, *qu'on alloit aux autres villes de Grece, chercher des*

Rhétoriciens, des Peintres & des Muſiciens : mais à Lacédémone, des Légiſlateurs, des Magiſtrats, des Empereurs. A Athénes on apprenoit à bien dire, là à bien faire : ici à ſe démêler d'un argument ſophiſtique, là à rabattre d'un grand courage les menaces de la fortune.

» C'eſt, de l'aveu de M. Rouſſeau, » au tems des Ennius & des Terences » que Rome, fondée par un Paſtre & » illuſtrée par des Laboureurs, commen- » ça à dégénerer. Cette Capitale tombe » enfin ſous le joug, qu'elle avoit im- » poſé à tant de peuples «.

Montagne ne s'éloignoit point de cette opinion. L. 1. c. 24. *La vieille Rome me ſemble avoir porté des gens de plus grande valeur, que cette Rome ſçavante qui ſe ruina ſoi-même.*

» Nous ne ſçavons ni les Sophiſtes, ni » les Poëtes, ni les Orateurs, ni les » Artiſtes, ni moi, (diſoit Socrate & » M. Rouſſeau d'après lui) ce que c'eſt » que le vrai, le beau & le bon ; mais

» il y a entre nous cette différence, » que quoique ces gens ne ſçachent rien, » tous croyent ſçavoir quelque choſe : » au lieu que moi, ſi je ne ſçais rien, » au moins je n'en ſuis pas en doute ; » de ſorte que toute cette ſupériorité » qui m'eſt accordée par l'Oracle, ſe » réduit ſeulement à être convaincu que » j'ignore ce que je ne ſçais pas «.

O Cuider combien tu nous empêche (s'écrioit Montagne) L. 1. c. 24. *Après que Socrate fut averti que le Dieu de la ſageſſe lui avoit attribué le nom de Sage, il en fut étonné : & ſe ſecouant par-tout, ne trouvoit aucun fondement à cette divine ſentence. Enfin il ſe réſolut qu'il n'étoit ſage, que parce qu'il ne ſe tenoit pas tel, & que ſon Dieu eſtimoit bétiſe à l'homme, l'opinion de ſcience, & que la meilleure doctrine étoit celle de ſon ignorance.*

» Par combien d'erreurs mille fois » plus dangereuſes que la vérité n'eſt » utile, ne faut-il point paſſer pour » arriver à elle ? Le déſavantage eſt viſi-

» ble ; car le faux eſt ſuſceptible d'une » infinité de combinaiſons, mais la vé- » rité n'a qu'une maniere d'être «. Telle eſt la ſuite du Texte de M. Rouſſeau.

Montagne avoit dit en ſon langage Gaulois L. 3. c. 8. *Si comme la vérité, le menſonge n'avoit qu'un viſage, nous ſerions en meilleur terme ; mais le revers de la vérité a un champ indéfini : mille routes dévoyent du blanc, une y va.*

Le Philoſophe de Geneve penſe » que » le petit nombre de peuples préſervés » de la contagion des vaines connoiſ- » ſances, ont par leurs vertus fait l'e- » xemple des autres nations ; tels furent » les Scythes, &c..... Tandis que les » Arts ſe perfectionnent, le vrai cou- » rage s'énerve «, &c.

Je trouve encore ici M. Rouſſeau d'accord avec Montagne, L. 1. c. 24. *Les exemples nous apprennent que l'étude des ſciences efféminе les courages. Les plus belliqueuſes Nations en nos jours ſont les plus ignorantes, les Scythes, &c.* Mon-

tagne ſe plaint auſſi, L. 3. c. 9. de ſes Eſſais, *que l'écrivaillerie ſemble être le ſymptôme d'un ſiècle débordé. Cet embeſoignement oiſif naît de ce que chacun ſe prend lâchement à l'office de ſa vocation & s'en débauche.* Idée ſinguliere à laquelle M. Rouſſeau n'ajoute pour ainſi dire qu'une exclamation.

» Que devons-nous penſer de cette » foule de Lettrés oiſifs, & plût à Dieu » qu'ils le fuſſent en effet ! Les mœurs » en ſeroient plus ſaines & la ſociété » plus paiſible.... Quand les Goths ra- » vagerent la Grece, les Bibliothéques » ne furent épargnées que par cette opi- » nion, qu'il falloit laiſſer aux Ennemis » des meubles ſi propres à les détourner » des exercices militaires «.

Ce trait hiſtorique & celui des guerres de Naples ſous Charles VIII. finiſſent le vingt-quatrieme Chapitre du premier Livre *des Eſſais*, que le Philoſophe de Geneve pouvoit auſſi facilement indiquer ſous le nom de l'Auteur, qui

qui les lui ſuggére, que par des expreſſions vagues & miſes, ce ſemble, pour dépayſer le Lecteur. C'eſt du même Chapitre qu'eſt tiré ce paſſage Latin, *poſtquam Docti prodierunt, boni deſunt:* ainſi traduit par M. Rouſſeau: » Depuis que » les Sçavans ont commencé à paroître » parmi nous, les gens de bien ſe ſont » éclipſés «.

M. Rouſſeau ſe croit fondé à faire tomber cette ſanglante apoſtrophe ſur nos Troupes. » De quel œil penſe-t-on » que puiſſent enviſager la faim, la » ſoif, les fatigues, des hommes que la » moindre peine rebute « ?

Si ce reproche eſt mérité, il faut croire que la France n'eut jamais de vrais braves; car Montagne prétend que Tite-Live parlant des nôtres diſoit, *intolerantiſſima laboris corpora, vix arma humeris gerebant.* Eſſais L. 2. c. 9.

Notre Genevois ſoupire de ce qu'il n'y a plus d'amitié ſincére, » plus d'eſti- » me réelle, plus de confiance fondée.

» Les ombrages, les soupçons se cachent » sans cesse sous ce voile uniforme & » perfide de politesse «. Rempli, comme il est, des Essais de Montagne, il paroîtroit singulier, qu'il n'y eût point remarqué la peinture d'un déreglement applicable aux hommes de tous les tems.

Nous ne cherchons qu'à sauver les apparences & trahir cependant nos intentions & plâtrer le fait. Nous désavouons notre pensée aux duppes de notre franchise en cherchant des conilleries. Essais L. 3. c. 10.

Voici encore bon nombre de pensées, où l'on remarquera sans peine, l'intimité qui regne entre Montagne & M. Rousseau.

Montagne L. 2. c. 17. *Notre institution a eu pour fin de nous faire non bons & sages, mais sçavans. Elle ne nous a appris d'embrasser la vertu, mais elle nous en a imprimé l'étimologie. Nous sçavons la décliner, si nous ne sçavons l'aimer.*

M. Rousseau : » Dès nos premieres

» années, une éducation insensée orne » notre esprit & corrompt notre jugement. On éleve à grands frais la jeunesse, pour lui apprendre toutes choses, excepté ses devoirs «.

Montagne L. 1. c. 24. *J'aimerois aussi cher que mon écolier eût passé le tems dans un jeu de peaume, au moins le corps en seroit plus allégre.*

Rousseau : » J'aimerois autant, disoit » un Sage, que mon écolier eût passé le » tems dans un jeu de peaume, au moins » le corps en seroit plus dispos «.

Montagne L. 1. c. 24. *On demandoit à Agésilaüs ce qu'il étoit d'avis que les enfans appriſſent ? Ce qu'ils doivent faire étant hommes, répondit-il.*

Rousseau : » Que faut-il donc qu'ils » apprennent ? Voilà certes une belle » question : Qu'ils apprennent ce qu'ils » doivent faire étant hommes «.

Montagne L. 1. c. 24. *Nous nous enquerons, ſçait-il du grec ou du latin ; mais s'il eſt devenu meilleur, c'étoit le principal*

& c'eſt ce qui demeure en arriere. Il falloit s'enquérir qui eſt mieux ſçavant, non qui eſt plus ſçavant.

Rouſſeau : » On ne demande plus » d'un homme s'il a de la probité, mais » s'il a des talens : ni d'un Livre s'il eſt » utile, mais s'il eſt bien écrit «.

Montagne L. 3. c. 8. *On voit tant d'ineptes ames entre les ſçavans : il s'en fût fait de bons artiſans, leur vigueur naturelle étoit taillée à cette proportion.*

Rouſſeau : » Tel qui ſera toute ſa vie, » un mauvais Vérſificateur, un Géome- » tre ſubalterne, ſeroit peut-être devenu » grand Fabricateur d'étoffes «.

Montagne L. 3. c. 10. *Ceux qui ſçavent de combien d'offices ils ſont obligés à eux-mêmes, trouvent que nature leur a donné cette commiſſion pleine aſſez & nullement oiſive : tu as largement affaire chez toi, ne t'éloigne pas.*

M. Rouſſeau : » Laiſſons à d'autres » le ſoin d'inſtruire les peuples de leurs » devoirs ; & bornons-nous à bien rem-

» plir les nôtres ; nous n'avons pas be-
» ſoin d'en ſçavoir davantage.

Montagne L. 3. c. 3. *C'eſt un doux & mol chevet, que l'ignorance à repoſer une tête bien faite.*

Rouſſeau : » Il eſt une précieuſe igno-
» rance, tréſor d'une ame pure, qui
» met toute ſa félicité à ſe replier ſur
» elle-même «.

Montagne L. 3. c. 12. *Il ne faut gueres de lettres à former une ame ſaine.*

M. Rouſſeau : » Si les hommes étoient
» ce qu'ils doivent être, ils n'auroient
» gueres beſoin d'étudier «.

Sans que j'entre dans de plus longues diſcuſſions, l'on voit combien le travail du Philoſophe Genevois a été adouci par celui du Gentilhomme Périgordin. Des reſſemblances ſi marquées n'empêchent point le premier de ſe vanter » d'avoir long-tems médité ſon ſujet, » & d'y avoir mis des vérités qui ne » frappent pas moins par leur évidence » que par leur nouveauté «. En cela bien

différent de Montagne, qui confeſſe ſes emprunts avec une naïveté charmante. *Je m'en vais écorniflant par-ci, par-là, les ſentences des Livres qui me plaiſent, pour les incruſter en cettui-ci, où elles ne ſont plus miennes.* L. 1. c. 24.

Si dans le Diſcours de M. Rouſſeau ſur le rétabliſſement des Sciences, il eſt quelque penſée brillante, quelque paradoxe éblouiſſant dont il ne ſoit point redevable à Montagne, il ne ceſſe pas pour cela d'être Plagiaire. Liſez le Diſcours ci-deſſus mentionné, de Lilio Gyraldi, intitulé, *Progymnaſma adversùs Litteras & Litteratos;* les doutes ſe diſſiperont, & M. R. demeurera chargé de l'opprobre qu'il mérite.

Il ne ſera pas hors de propos de dire quelque choſe de Carloſtadt & de Corneille Agrippa, deux hommes ſinguliers, qui vers le milieu du XVIe ſiécle, s'éleverent contre les Arts & les Sciences.

Carloſtadt, ami puis rival de Luther, exhortoit ſes diſciples à mépriſer les

connoiſſances humaines, pour ne s'attacher qu'à la lecture de la Bible. Il perſuada aux écoliers de Wirtemberg, de brûler leurs Livres, & d'apprendre un métier. Il ſe fit Laboureur pour leur en donner l'exemple : courut à Strasbourg, à Zurich, & en divers Cantons de la Suiſſe, s'offrant à tout le monde, au rapport de Moreri, & perſonne ne le vouloit.

Corneille Agrippa, avoit publié quelques années auparavant, ſon Traité *de la Vanité des Sciences*, où il tente d'établir, qu'il n'y a rien de plus dangereux pour la vie des hommes & le ſalut de leur ame, que d'être ſçavant. Mais outre que cet Ecrivain ne regarde ſon Diſcours que comme un jeu d'eſprit, en quoi il différe deja de M. Rouſſeau; il paroît n'avoir rabaiſſé les inventions humaines, que pour inſiſter ſur l'importance des vérités révélées. L'un néglige les faits pour s'abandonner à ſon imagination ; l'autre au contraire, marche

preſque toujours, éclairé par le flambeau de l'hiſtoire. Le premier d'un air enjoué, communique au Lecteur ſa gayeté : le dernier remplit de ſon ſujet, le préſente ſous l'aſpect le plus grave, & s'inquiette peu d'amuſer, pourvu qu'il inſtruiſe. Corneille Agrippa va droit à ſon but en décriant, chaque art, chaque ſcience, chaque genre de vacation. Le Philoſophe de Geneve, laiſſe loin de lui ces différens détails, pour embraſſer, ſous un point de vue général, les Arts & les Sciences & les aſſujettir aux principes de ſa Philoſophie. D'où j'infére que l'unité du ſujet les rapproche, mais qu'ils n'ont rien de commun dans la maniere de le traiter.

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES.

CHAPITRE I. *De quelques Anciens qui ont traité de l'éducation dans les principes de M. J. J. Rouſſeau*, Pag. 1

CHAP. II. *Paralléle de M. Rouſſeau, de Sainte-Marthe, de M. Deſeſſarts, ſur l'éducation corporelle des enfans*, 55

CHAP. III. *Conformité de M. Rouſſeau, du P. Malebranche, de Crouzas, Morelli, &c. qui ont écrit ſur l'origine des connoiſſances*, 76

CHAP. IV. *Des Emprunts de M. Rouſſeau ſur M. de Montagne*, 119

CHAP. V. *Des connoiſſances que M. Rouſſeau a priſes dans les Livres de Locke, avec l'Analyſe d'un Traité d'Education par Mapphée Vegge*, 159

CHAP. VI. *Penſées de divers Auteurs, imitées ou traduites par M. J. J. Rouſſeau*, 200

CHAP. VII. *Profession de Foi du Savoyard*, 258
CHAP. VIII. *Des Auteurs que M. Rousseau a consultés pour l'éducation de Sophie*, 317
OBSERVATIONS *touchant le Discours de M. Rousseau, sur le rétablissement des Sciences & des Arts*, 357

Fin de la Table.

LIVRES NOUVEAUX

sous preſſe qui vont paroître & qui ne ſe trouveront que chez DURAND, *Libraire, rue Saint Jacques, à la Sageſſe.*

*ELISABETH, Roman, par Mad. B. 4 vol. in-12. en forme de Lettres, 1766. br. 5 liv.

* Hiſt. de Miſſe Honora, ou le Vice Dupe de lui-même, Roman, traduit de l'Anglois, 4 volumes in-12. 1766. br. 6 liv.

* Plagiats (Les) de Jean-Jacques Rouſſeau, Citoyen de Geneve, in-12. 2 l. 10 ſ.

* Le même in-8°. pour ſervir de ſuite à l'Edition de ſes Oeuvres in-8°. 5 l.

* Eſſais Hiſtoriques & Philoſophiques ſur les principaux Ridicules des différentes Nations, par M. G.... Dourk.... br. in-12. 1766. 1 l. 4 ſ.

* Recherches ſur la Population des Généralités de Lyon, de Rouen & d'Auvergne, in-4°. 1766. 10 liv.

LIVRES nouveaux actuellement sous presse, ou nouvellement imprimés, ou réimprimés, qui vont paroître successivement. Ceux marqués d'une étoile, désignent les Livres de fonds, & les autres sont Livres d'assortiment qui se trouvent en nombre chez le même Libraire.

* Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique, par Racine, in-4°. 15 vol. 1766. On distribuera les neuf premiers volumes dans le courant de Janvier, & les six derniers paroîtront à la fin de 1766.

* Anecdotes Historiques, ou Tablettes des Rois de France : nouvelle Edition, considérablement augmentée par M. D. 1766. 3 vol. in-12. 7 l. 10 s.

Nota. L'on trouve aussi, du même Auteur, les Mémoires Historiques & Critiques, & Anecdotes des Reines & Regentes de France, 4 vol. in-12. 1764. 12 liv.

* Histoire du Traité de Westphalie ou des Négociations qui se firent à Munster & à Osnabrug, pour établir la Paix entre toutes les Puissances de

l'Europe, compoſée principalement ſur les Mémoires de la Cour & des Plénipotentiaires de France, par le Pere Bougeant, nouv. Edition in-4°. 3 vol. 1766. *ſous preſſe.* 30 liv.

* Hiſt. d'Henri IV. par M. de Perefixe, nouvelle Edition, in-12. 1766. *ſous preſſe.* 2 l. 10 ſ.

Année Chrétienne, par le Pere Croiſet, nouvelle Edit. conſidérablement augmentée, 1765. 18 vol. in-12. 54 liv.

Aſtronomie des Marins, in-8°. un vol. *ſous preſſe.*

Avanturier (L') Hollandois, ou la Vie & les Avantures divertiſſantes & extraordinaires d'un Hollandois, avec figures, à Amſterdam 1766.

Bibliothéque Choiſie de Littérature & d'Hiſtoire, ou l'Eſprit des Ana, 2 vol. 1765. 5 liv.

Clairval Philoſophe, ou la force des Paſſions, 2 vol. in-12. 1765. 3 liv.

Collet: Devoirs de la Vie religieuſe, dans lequel on réſout les principaux cas de conſcience qui regardent cette matiere, 2 vol. in-12. 1765. 5 liv.

Démonſtration Elémentaire de Botanique, par Bourgelat, in-8°. un vol. 1755. *ſous preſſe.*

Dieu, Ode, par M. Feutry, in-4°. 1765. 6 f.

Elémens & Traité de Géometrie, par M. de Puiſieux, un vol. in-8°. fig. 1765. 7 liv.

Epître ſur les Voyages, par M. Delille, Piéce qui a remporté le Prix de l'Académie de Marſeille. 12 f.

Eſſai ſur la Lecture, *brochure*, in-8°. 1765. 1 liv.

Eſſais Metaphyſico-Mathématiques, par Freval, 1 vol. in-8°. 1766. Amſterdam.

Guide (Le) des jeunes Mathématiciens, 1 vol. in-8°. 1766. Avignon.

Hiſtoire & Mémoires de l'Académie de Chirurgie de Montpellier: Lyon 1766. in-4°. Tome I. *ſous preſſe*. 14 liv.

Lettres de Merence, in-12. 2 vol. 1766.

Matiere (La) Médicale Vétérinaire, par Bourgelat, in-8°. 1 vol. 1765. 5 liv.

Mémoires de Madame Batteville, ou la Veuve parfaite, par Madame le Prince de Beaumont, un vol. in-12. 1766. 2 liv.

Mêlanges d'Hiſtoire Naturelle, par M. Alléon Dulac, Avocat en Parlement & aux Cours de Lyon, 6 vol. in-8°. 1765. 24 liv.

Nouveau Diction. Géographique Portatif de la France, où l'on donne une connoiſſance exacte des Provinces, Gouvernemens, Villes, Bourgs, Villages, Fleuves, Rivieres, Abbayes, &c. 4 vol. in-8°. Avignon 1765. 16 liv.

Parfait (Le) Indigotier, in-12. 1 vol. 1766.

Penſées de Voltaire, 1 vol. Avignon 1765. 2 l. 10 ſ.

Pharſale (La) de Lucain, traduite par M. Maſſon, Tréſorier de France.

Recherche ſur l'époque de l'Equitation & de l'uſage des Chars équeſtres chez les Anciens, où l'on montre l'incertitude des premiers temps hiſtoriques des Peuples, par le Pere Gabriel Fabrici, 1 vol. in-8°. 6 liv.

Réflexions ſur les Hermaphrodites, relativement à Anne Grand-Jean, qualifiée telle dans un Mémoire de Me. Vermeil, Avocat au Parlement, 1765. 12 ſ.

Scipionis Gentilis Juris Conſulti Opera omnia, in-4°. 8 vol. Neapoli 1763.

Socrate Tragédie en cinq Actes, 1765. 1 l. 10 ſ.

Traité des Maladies qui attaquent les

gens de Mer, un vol. in-12. 1766. Marseille. *Sous presse.*

Traité des Vapeurs, & des Affections vaporeuses des deux sexes, par M. Pomme fils, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, 1 vol. in-8°. 1765. nouv. Edit. 4 liv.

FIN.

17/52